This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

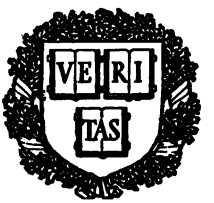
Jud
6040
5

3 2044 010 233 310

Klein. Das Judenthum. 1860

Jud 6040.5

Harvard College
Library



The Gift of

LUCIUS NATHAN LITTAUER

Class of 1878

IN MEMORY OF HIS FATHER

NATHAN LITTAUER

Das Judenthum

oder

die Wahrheit über den Talmud

von

F. Klein,
Oberrabiner des Colmarer Conſiſtorialbezirkes.

Ueberſetzt

von

F. Mannheimer,
Lehrer in Hegenheim (Oberelſaß).

והלכו גוים לאורך „Die Völker werdn hingehen zu deinem Lichte.“ Jeſ. 60, 3.

Unde humanitas, doctrina, religio, fruges. leges ortæ, atque in omnes terras distributæ.
Cicero pro L. Flacco.

Baſel,
Druck von Chr. Krüſi.
1860.

Jud 6040.5

HARVARD COLLEGE LIBRARY
GIFT OF
LUCIUS NATHAN LITTAUER
1930

Vorrede des Uebersetzers.

Es gibt nichts Absolutes in der Welt: jedes Gute hat seine böse Seite und jedes Uebel ist hinwiederum von irgend einer Wohlthat begleitet. So haben die Angriffe des Herrn Veuillot, die er inmitten der toleranten Gesellschaft gegen das Judenthum geschleudert und wodurch er dem Grabe der Vergessenheit längst anheimgefallene Vorurtheile wieder heraufzubeschwören suchte, das unsäglich Gute gehabt, daß sie so viele hervorragende Männer des französischen Judenthums zur Gegenwehr aufforderten und so Schriften und Werke ins Leben riefen, die noch der Nachwelt ein glänzendes Zeugniß von der Gegenwart ablegen werden. Vorerst waren es die französisch-jüdischen Journale, welche, das Banner des angefochtenen Glaubens hoch empor haltend, mit unerschrockenem Muthe den hingeworfenen Fehdehandschuh aufnahmen und gegen den grimmigen, mit den Eingebungen seiner Leidenschaft sich wappnenden Feind ankämpften. Dann erschienen zwei Werke, welche sich die verdienstliche Aufgabe gestellt, die Wahrheit über die jüdische Religion und ihre Institutionen zu verbreiten und sich durch deren glückliche Lösung große Verdienste erwarben; es sind dies «La Foi d'Israël» von Herrn S. Bloch, Redakteur des «Univers isr.» und «La Verité sur le Talmud» von Herrn Oberrabbiner Klein in Colmar, welches letztere Gegenstand folgender Uebersetzung geworden.

Von dem Nutzen durchdrungen, welche eine genaue Kenntniß über den Ursprung der Tradition und des Talmuds gewähren wird und wie sehr letztgenanntes Werkchen geeignet ist, auch den im Talmud Unkundigen genügende und befriedigende

Aufklärung zu geben, habe ich es für zweckdienlich erachtet, dasselbe dem deutsch lesenden Publikum zugänglich zu machen. Wie in demselben richtig bemerkt wird, sind die gegen den Talmud gerichteten Beschuldigungen meistens der Unwissenheit über ihn zuzuschreiben. Der Talmud theilt darin das Schicksal der Bibel. Warum wird diese so oft verworfen, getadelt und angegriffen? Weil, antworte ich, dieselbe so wenig, sogar in unserer eigenen Mitte, gekannt wird. In den meisten Schulen werden ihr nur nothdürftig einige Stunden wöchentlich gewidmet; der ganze Unterricht darin beschränkt sich auf das Lesen eines mehr oder weniger gedrängten Auszuges; selten wird es so weit getrieben, um mindestens den Pentateuch in der Ursprache zu verstehen. Wenn nun das so flüchtig Erlernte bald dem Gedächtnisse entschwunden ist, und die geringste Kenntniß des Bibeltextes mangelt, dann findet man sich veranlaßt, gegen dieses göttliche Wort zu Felde zu ziehen, blos um sich die Mühe der Erforschung desselben zu ersparen. Aehnlich verhält es sich mit dem Talmud. Dieses Werk, das wir der Gewissenhaftigkeit unserer Gelehrten und deren Sorge für die Erhaltung der Religion Israels verdanken, diente als Vorwand so vieler Ausfälle gegen dieselben. Das Werkchen des Herrn Klein ist nun dazu bestimmt, denjenigen, die nicht unserm Glauben angehören, ein wahrheitsgetreues Gemälde von dem Talmud zu entwerfen und ihnen kund zu thun, daß derselbe keineswegs ein Gewebe von Haß, Intoleranz und Fanatismus ist. Es soll ferner dem mit seinem Inhalte nicht vertrauten Israeliten die Waffen in die Hand geben, um den auf finstere Vorurtheile gegründeten Beschuldigungen entgegenzutreten und alle Verunglimpfungen zurückzuweisen. Der Uebersetzer, der zu seinem größten Bedauern selbst nicht in den Talmud eingeweiht ist, begrüßt mit Freude diese Gelegenheit, um wenigstens durch diese Uebersetzung sich mit demselben bekannt zu machen und auch in weitern Kreisen dessen Kenntniß zu verbreiten. Er würde sich glücklich schätzen, wenn er, neben seinen anstrengenden Berufsarbeiten, mit seinen schwachen Kräften dazu beigetragen, die Fackel des wahren Glaubens anzuflammen und

die Irrlichter der Bosheit und des Hasses zu verlöschen; und findet er darin zugleich einen Trost über den unerwarteten Verlust seines geliebten Vaters.

Noch ein Wort über Herrn Veuillot. Man wird verwundert fragen: Wie kann ein Mann der Wissenschaft solche irrige Meinungen über ein ganzes Volk verbreiten? Wie verträgt sich das Licht der Gelehrsamkeit mit der Finsterniß des Glaubenshasses und der Intoleranz? Können wir wohl annehmen, daß seine Behauptungen aufrichtig seien und er sich von der Wahrheit derselben innerlich überzeugt halte? Sollte es die Wahrheitsliebe sein, die ihn sogar so weit gehen läßt, die Schreckensscene in Damaskus wieder in Erinnerung zu bringen und die Juden in allem Ernste als Urheber des Mordes des Paters Thomas, zum Zwecke ihres religiösen Gebrauches, zu bezüchtigen? Nein! Wir finden vielmehr in seiner, dem finstern Mittelalter entlehnten Verfahrungsweise einen neuen Beleg zu dem von unsern Weisen (Mischnach, Abot 4, 2) aufgestellten Grundsatze: „eine Sünde zieht die andere nach sich!" Als der im Juni 1858 in Bologna begangene Kinderraub Schrecken und Bestürzung verbreitet hatte und durch die öffentliche Meinung als Schandfleck unsers Jahrhunderts gebrandmarkt wurde, da sah man ein, daß die Gründe, die zu dieser Unthat trieben, vor den Augen der zivilisirten Welt lächerlich gefunden wurden und jedes rechtliche Gefühl empörten, und daß es besonders unzweckmäßig sei, eine der Unfehlbarkeit des Papstes entsprungene Handlung, vor das Forum der Vertheidigung zu bringen. Dem Grundsatze getreu: „Der Zweck heiligt die Mittel!" nahm man daher, theils aus Rache für die Entrüstung, welche die beleidigte Gewissensfreiheit, die Verletzung der geheiligsten Menschenrechte hervorgerufen, theils auch um die öffentliche Meinung von diesem Gegenstande auf Kosten der Israeliten abzuleiten, zu der teuflischen List seine Zuflucht, dieselben zu verdächtigen und dem allgemeinen Hasse auszusetzen. Doch מַה־ יִּתֶּן לְךָ וּמַה־ יֹּסִיף לָךְ לְשׁוֹן רְמִיָּה rufen wir mit dem Psalmisten (Ps. 120, 3) aus; in Frankreich, wo schon so lange alle

Religionen vor dem Gesetze gleich sind und die Emanzipation in Fleisch und Blut übergegangen, ist dieses Manöver nicht gelungen; hoffen wir, daß auch in Deutschland, die letzte Spur der Vorurtheile verschwinden und jeder Versuch, der die Majorität zum Hasse gegen die Minorität auffordern möchte, an dem gesunden Sinne und der Gerechtigkeitsliebe der Bewohner scheitern wird.

So wandre hin, du Erstlingswerk meiner Muse, bringe meinen Landsleuten meine freundlichen Grüße! (Ijob. 22, 28)

וְתִגְזַר־אֹמֶר וְיָקָם לָךְ וְעַל־דְּרָכֶיךָ נֹגַהּ אוֹר׃

Hegenheim, im Mai 1860.

S. Mannheimer.

Einleitung.

Kein Werk des Alterthums ist der Gegenstand so vieler und so verschiedener Kritiken gewesen, als der Talmud: die Ursachen dieser Erscheinung sind sehr einfach.

Wenn es als religiöses Gesetzbuch ein Gegenstand der Hochachtung und Verehrung für diejenigen ist, welche dasselbe als den Inbegriff der Lehren ihrer Religion, als den Ausdruck ihres Glaubens ansehen, mußte es alle diejenigen gegen sich empören, welche darin auf Glaubenslehren und Grundsätze gestoßen sind, die mit ihren Ueberzeugungen oder mit ihrem Unglauben nicht übereinstimmen.

In diesem Sinne hat dasselbe ein gleiches Schicksal mit allen religiösen oder philosophischen Systemen gehabt.

Was aber am meisten dazu beigetragen hat, die Zahl seiner Verunglimpfer zu vergrößern und die irrigsten Meinungen über ihn zu äußern, sind die ihn umgebenden Schwierigkeiten, die nur durch einen großen Aufwand von Einsicht, Zeit und Geduld überwunden werden können [1]).

In der That ist der Talmud ein Werk von unermeßlichem Umfange, dessen fast alle gleichartigen Theile, sowohl die, welche Verordnungen enthalten (hallachischen), als auch die schrifterklärenden oder exegetischen (hagadischen) so innig mit einander verbunden sind, daß man, ohne die einen inne zu haben, unmöglich eine vollständige Kenntniß von den andern besitzen kann [2]); was sein Studium sehr schwierig macht und unsäglich

---

[1]) Difficilis est hebræorum altior litteratura, et hæc maxime causa, ab istis discendis, multos christianorum arcuit. Quoniam paucis inter ipsosmet Judæos, datum est in illa abdita penetrare, qui tamen huic uni studio vacant, inter id nutriuntur, educantur, ætatemque consumunt suam J. Wagenseilius in epistolâ dedicatoriâ Sotæ suæ.

[2]) דברי תורה עניים הם במקום אחד ועשירים במקום אחר Tosefot Cr'toth, p. 14, col. 1.

viel Zeit erfordert. Erwägt man ferner die Schwierigkeiten, welche sich aus der Trockenheit des behandelten Stoffes, der Dunkelheit der Sprache und der Tiefe der Verhandlungen (Discussionen) ergeben und bedenkt man das geringe Interesse, das diejenigen, welche nicht ihre Glaubenslehren darin zu suchen haben, zeigen, um ihn gründlich kennen zu lernen, so wird man leicht begreifen, daß bei weitem nicht alle, welche von dem Talmud gesprochen, ihn zum Gegenstande ernstlichen Forschens gemacht haben und daß ihre Urtheile nicht als das Ergebniß einer tiefen und gewissenhaften Prüfung anzusehen sind. [1])

[1]) Im Verlaufe unseres Werkes wird sich uns mehrmals die Gelegenheit darbieten, zu zeigen, mit welchem Leichtsinn, mit welcher Anmaßung und Gewissenlosigkeit man sich erlaubt hat, den Talmud zu deuten. Für jetzt wollen wir uns nur darauf beschränken, eine einzige Probe zu geben. In dem Talmud Rosch-Haschanah 3 col. 2 und 4 col. 1 verhandelt man die Frage, ob die Frömmigkeit des Cyrus sich immer gleich geblieben sei; Rab Cahana äußert eine günstige Meinung und stützt dieselbe auf den Vers 9 im sechsten Kapitel Esra, aus welchem hervorgeht, daß Cyrus Befehl gegeben hatte, Alles zu liefern, was für die Opfer erforderlich wäre.

Rab Jitzchak macht die Bemerkung, aus dieser Stelle ergäbe sich sogar, daß seine Frömmigkeit nicht ganz rein und uneigennützig gewesen, denn es heißt daselbst, daß er diese Opfer lieferte, damit man sie dem Gott des Himmels darbringe und ihn für das Wohl des Königs und seiner Kinder anflehe, ebendaselbst 10.

Hier ist die talmudische Stelle:

אמר ליה ר' יצחק ר' מטונך די להוון מהקרבין ניחוחין לאלה שמיא ומצליין לחיי מלכא ובנוהי, welche folgendermaßen von J. C. Otto in seinem Gali Razia (Offenbarer der Geheimnisse) erklärt und commentirt wird:

Dies ist, sagt er, eine Stelle, aus welcher sich ergibt, daß man auch den Sohn als wahren Gott mit dem Vater verehren müsse. Er führt die erwähnte Stelle an und fährt fort: was so viel heißt: „Es sagt Rabbi Isaak zu Rabbi Cahana, wir begehren, daß ihr Opfer bringt dem Gott des Himmels und daß ihr den lebendigen und ewigen König zugleich mit seinem Sohne verehret."

„Durch diese Worte lehrte der Rabbi deutlich, daß Gott, der Vater, „einen Sohn habe, den man auch anbeten soll, denn er sagt: laßt „uns den ewigen König und seinen Sohn anbeten."

„Sequitur textus quod etiam filius sit adorandus, cum is verus „Deus, cum patre existat." (Sequitur textus).

Haben wir noch nöthig, hinzuzufügen, daß der religiöse und ungläubige Fanatismus dadurch, daß er die Geister irre leitete, nicht eine der geringsten Ursachen der ungerechten und leidenschaftlichen Urtheile war, die man gegen den Talmud gefällt, der Verläumdungen, deren Gegenstand er gewesen, und daß er nicht am wenigsten dazu beigetragen, ihn lächerlich zu machen?

Da man ihm nicht alles Verdienst absprechen kann, so ist man übereingekommen, zu sagen, der Talmud sei eine ungeordnete Sammlung von Abhandlungen, Grundsätzen, Sentenzen, worin sich einige schöne Ueberreste der alten Ueberlieferungen des Jüdischen Volkes unter einer Menge unziemlicher und abgeschmackter Fabeln, kindischer und lächerlicher Erzählungen und wunderlicher Träumereien versteckt fänden; daß man darin neben großer Unwissenheit und Ungereimtheit, nutzlosen Streitigkeiten und widersprechenden Meinungen, auf verwerfliche Grundsätze, gefährliche und antisoziale Lehren stoße.

Dies sind, in kurzer Fassung die so gefällig von einigen angenommenen und zu allen Zeiten und auf alle Arten wiederholten Würdigungen. Sollten aber wohl die gegen den Talmud gerichteten Vorwürfe gegründet sein? Sollte es wahr sein, daß diese Sammlung, welche mit der Hochachtung und Verehrung aller großen Männer, tiefen Denker und ausgezeichneten Köpfe [1]) aller Zeiten unter den Juden umgeben gewesen, nichts als ein Gewebe von Fabeln, Irrthümern und Abgeschmacktheiten sei? daß diese Ueberlieferungen, welche deutlich darthun, daß sie ihr

---

Hoc est:

„Dixit Rabbi Jchak Rabbi Cahanæ: Petimus ut sacrificia offe„ratis Deo cælesti et adoretis æternum vivum que Regem, una cum „filio suo.“

„Quibus Rabbi hic expresse docet, Deum Patrem habere filium „qui sit quoque adorandus, ait enim: Adoremùs æternum Regem „cum filio suo.

[1]) Das Verzeichniß der großen Männer des Judenthums wäre zu lang, um es hierher zu setzen; wir begnügen uns, einen Saadjah, Maimonides, Chisdai, Levy ben Gerschom, Bechai, Albo, Jehuda Hallevi, Ibn Esra, Abravanel, Erama, Gabirol u. s. w. zu nennen.

Herr Cousin erklärt, daß die Israeliten (die er in einem launischen Augenblicke philosophische Makler nennt) sich um die Civilisation im Allgemeinen und um die Philosophie insbesondere sehr verdient gemacht haben.

Bestehen, ihre Kraft und ihr Ansehen nur auf die Sinaitische Offenbarung gründen, diese Offenbarung vernichten? daß die Religion, welche der Welt die erhabensten moralischen Grundsätze geoffenbart und die jetzt noch die Grundlage jeder gut organisirten gesellschaftlichen Ordnung bilden, so habe ausarten können, daß sie dieselben mit ihren eigenen Händen zerstöre?

Solche Fragen stellen heißt sie lösen und zeigen, daß bei diesen Beschuldigungen gegen den Talmud die Unwissenheit einigermaßen, das Uebelwollen in einem hohen Grade und die Wahrheit nicht im Geringsten betheiligt ist.

Dies wurde zu wiederholten Malen dargethan und man versah sich dessen gar nicht, daß man in der zweiten Hälfte des neunzehnten Jahrhunderts in einem so aufgeklärten Lande, wie Frankreich, wo die Bürger der verschiedenen Kulte seit langer Zeit schon sich als Brüder kennen, lieben und behandeln, dem Grabe der Vergessenheit lügenhafte und verjährte Beschuldigungen entreißen würde, um ihnen neue Kraft und neues Leben zu verleihen, und dennoch hat zu unserm großen Erstaunen Herr L. Veuillot, das Organ einer Religion, welche nach seiner Ansicht allein nur Liebe und Barmherzigkeit predigt, diesen erbärmlichen Muth gehabt.

Hat er jedoch, um dieses Werk des Hasses zu unternehmen, neue Entdeckungen gemacht? Hat er in den Talmudischen Werken fanatische Lehren gefunden, welche dem Scharfsinne seiner gewissenhaften, liebreichen Vorgänger entgangen wären? Hat er versucht, die Unrichtigkeit der Widerlegungen darzuthun, welche den gegen den Talmud gerichteten Beschuldigungen entgegengesetzt wurden? oder hat er wenigstens ehe er zum Haß und Verachtung einer ganzen Nation auffordert, sich die Mühe gegeben, das verdächtigte Werk durchzugehen oder wenigstens die Texte und Uebersetzungen zu untersuchen, welche seinen wuthathmenden Ausfällen zur Grundlage dienen? Keineswegs. Herr L. Veuillot gesteht freimüthig[1]), daß er weder das Hebräische, noch das Chaldäische, noch den rabbinischen Dialekt, die eigentliche Sprache des Talmuds, verstehe, was ihn jedoch nicht zu sagen verhindert, daß mit einigem guten Willen und indem er sich des Raimond Martin, Buxtorf,

[1]) Univers vom 18. Dezember 1858.

Eisenmenger, Bartalocci und Chiarini als Führer bedient, erdurch die sehr dichte Finsterniß der neuern Synagoge habe dringen, mehrere Lustreisen darin machen und authentische Texte auffinden können.

Man sollte meinen, daß ein aufrichtiger Mann, dem es bei seinen Forschungen nur um Wahrheit zu thun ist, weder den Katholizismus in protestantischen, noch den Protestantismus in katholischen noch beide in israelitischen Schriftstellern suchen werde; allein Herr L. Veuillot findet es sehr natürlich und bequem, das Judenthum in Buxtorf, Eisenmenger, Chiarini u. s. w. zu studiren, das heißt in den Werken der wüthendsten Gegner des Judenthums, welche, da sie dasselbe zu vernichten trachteten, sich eifrigst bemühten, den Talmud immer fehlerhaft zu finden und keinen Anstand nahmen, Stellen aus demselben zu verfälschen, zu verstümmeln und von dem Ihrigen hineinzutragen. Dabei zeigt er sich noch ziemlich willfährig, ihnen ein unbegränztes Zutrauen zu schenken, auf ihr bloßes Wort hin Texte und Uebersetzungen anzunehmen und sie für authentisch zu erklären, ohne dieselben irgend einer Prüfung zu unterwerfen, was einen unverzeihlichen Leichtsinn in einer so wichtigen Sache verräth, bei deren Untersuchung man nicht mit zu viel Genauigkeit, Ernst und Umsicht zu Werke gehen kann.

Der Zweck dieser Arbeit besteht nun darin, Herrn Veuillot zu beweisen, daß er sein Vertrauen nicht gut angewendet, daß er aus übertriebenem guten Willen gefehlt; daß diese List, diese Zweideutigkeit, dieser Antisozialismus und dieser Haß gegen Alles, was den Namen „Christ" trägt, welche er im Talmud zu finden geglaubt, nirgends anderswo, als in der Einbildung und in den Schriften seiner Führer, existirt haben,

Um Herrn Veuillot, der sich[1]) beklagt, daß man nie sicher wäre, die Ansicht eines Juden über dieses gefährliche Buch (den Talmud) zu haben, welches seines Erachtens „das vollständigste Gesetzbuch der Falschheit, List und Zweideutigkeit ist", allen Zweifel in Betreff unserer Meinung zu benehmen, so erklären wir, daß wir die vollkommene Autorität des Talmuds, sowie er sie immer in Israel gehabt, anerkennen.

---

[1]) Univers vom 18. Dezember 1858.

Worin besteht diese Autorität? Welches ist ihr Ursprung? Welches sind ihre Gränzen? Was ist der Talmud und worin besteht seine Lehre? Dies wollen wir mit aller Aufrichtigkeit unserer Seele allen denen vorlegen, welche die Wahrheit zu kennen wünschen. Wir haben nicht nöthig, zu erklären, daß dieses Werkchen blos eine Vertheidigung des Judenthums, und weder einen Angriff, noch eine Religionsstreitigkeit enthalten wird.

Als Israelite steht es uns nicht zu, die andern Religionen zu bekämpfen. Die unsrige ist keine Freundin von Proselytenmacherei, sie nimmt nur diejenigen gerne auf, welche sich freiwillig in ihren Schoos begeben, und weit entfernt, uns das traurige Missionsgeschäft aufzubürden, den Frieden der Familien zu stören, um Proselyten zu machen, befiehlt sie uns, demjenigen abzurathen, der aus eigenem Antriebe sich zum Judenthum bekennen möchte, bis wir die Gewißheit erlangt, daß der Wunsch, ein Israelite zu werden, nur von einem reinen Beweggrunde, einem lebendigen Glauben und einer tiefen Ueberzeugung ausgehe. Wenn die Nächstenliebe, die Sorge für das Wohl ihrer Brüder, die sie im Irrthume befangen glauben, einige Bekehrungssüchtige bewegt, Proselyten zu machen, so herrscht für die Rabbaniten ein solcher Beweggrund nicht; denn sie schenken den Worten des Talmuds Glauben, welcher sagt, daß die israelitische Religion nur für die Nachkommen Jakobs verbindlich sei und daß alle rechtschaffenen Nichtjuden Theil am zukünftigen Leben haben, wenn sie nur die Noachiden (natürlichen Gesetze) beobachten. Wir setzen hinzu, daß gerade die Nächstenliebe uns gegen den Religionsstreit verwahren soll, denn wer gibt uns die Versicherung, daß unsere Bemühung mit Erfolg gekrönt sein werde? daß es uns gelingen werde, aus einem guten Christen einen guten Israeliten zu machen? Vielleicht würden wir es blos dahin bringen, seinen Glauben zu erschüttern, ohne ihn für den unsrigen zu gewinnen? Das Ergebniß unserer Einbildung wäre, aus einem Gläubigen einen Ungläubigen gemacht zu haben, ein verderblicher Dienst, den wir ihm und der Gesellschaft geleistet hätten! Zu einer Zeit, wie die unsrige, wo der Durst nach religiösen Wahrheiten, das Streben nach dem Himmel immer seltener wird, wo die irdischen Beschäftigungen und Interessen die Gemüther so sehr in

Anspruch nehmen, daß ihnen wenig Zeit dazu bleibt, die Leere zu bemerken, welche der Mangel an religiösem Gefühl darin bildet, und das Bedürfniß zu empfinden, dieselbe auszufüllen; zu einer solchen Zeit noch Ueberzeugungen durch die tausendstimmige Presse anzugreifen, heißt das nicht eine Brandfackel in das Gebiet des Glaubens werfen, die unglücklicherweise schon zu dichte Menge der Ungläubigen vermehren, die um sich fressende Wirkung des Materialismus, dessen verderblichen Fortschritt und unheilbare Verwüstung jeder Gefühlvolle und von religiöser Ueberzeugung Durchdrungene zu hemmen suchen muß, befördern?

Die verschiedenen Religionen, welche sich an die Sinai'sche Offenbarung anschließen, können neben dem Judenthum nicht blos ohne Gefahr für sie, wie für es, bestehen, sondern wir stellen auch noch die durch die Erfahrung bewiesene Thatsache auf, daß das Feuer des religiösen Gefühles, welches sich bei einer dieser Religionen bekundete, das religiöse Gefühl bei den andern immer gewaltig angeregt und gestärkt hat. Denn die Frömmigkeit ist auch ansteckend und das Beispiel der Anhänglichkeit an den Glauben, welches bei einem Kultus gegeben worden, war nie einem andern gefährlich; wo hingegen das Beispiel der Lauheit, der Gleichgültigkeit und des Unglaubens bei dem einen immer verderblich für den andern gewesen ist. Man ist auf seiner Hut vor einem Proselitenmacher; man hat ihn sozusagen in gegründetem Verdacht der Parteilichkeit; man weiß, daß er einer Religion angehört, deren Interesse ihm am Herzen liegt; was den Einfluß seiner Worte und seiner Beispiele bei denen vermindert, welche nicht demselben Glauben zugethan sind.

Allein der Ungläubige, welcher keiner Religion angehört, greift alle um so gewaltiger an. Nie hat der eifrigste Bekehrer einen so schnellen und erstaunlichen Erfolg bei allen Sekten erzielt, als denjenigen, welcher namentlich im Laufe des 17. und 18. Jahrhunderts durch die Sceptiker und Materialisten des Judenthums, des Katholizismus und des Calvinismus erlangt wurde.

Die Schmähreden, mit denen man gegen ein religiöses System zu Felde zieht, beweisen nie etwas zu Gunsten eines andern Systems; eine Religion muß in sich selbst das Gepräge der Wahrheit und des göttlichen Ursprungs, worauf sie An-

ſpruch macht und welches die Mängel eines andern Religionsſyſtems ihr nie aufdrücken können, tragen.

Den hier dargelegten Grundſätzen getreu, werden wir uns darauf beſchränken, das Nichtige und Ungerechte der Vorwürfe zu zeigen, welche man gegen die Israeliten und den Talmud vorbringt, und werden nur, ſo weit es nöthig iſt, von der Religion unſerer Verläumder ſprechen, um darzuthun, daß die heftigen Ausfälle, die man gegen den Talmud geſchleudert, das Werk des Uebelwollens, des Haſſes und der Gewiſſenloſigkeit, keineswegs aber das Ergebniß einer aufrichtigen und gründlichen Kritik ſind.

Von der mündlichen Ueberlieferung.

Zu allen Zeiten hat die Synagoge neben dem geſchriebenen Geſetze תורה שבכתב, welches als Inbegriff der allgemeinen Glaubenslehren, Grundſätze und Geſetze des Judenthums betrachtet wurde, eine Ueberlieferung oder mündliches Geſetz תורה שבעל פה angenommen, nicht als eine beſondere und getrennte Geſetzgebung, ſondern blos als Ergänzung und Erklärung des geſchriebenen Geſetzes.

Es war dies eine anerkannte Wahrheit, welche einen Glaubensartikel ausmachte, daß im Pentateuch kein Gebot, keine das Ceremoniell, die Lehre oder das ſonſtige Geſetz betreffende Verfügung ſich finde, über welche Gott dem Moſes nicht alle erforderlichen Erklärungen, um dieſelben in Anwendung zu bringen, nebſt dem Befehle, ſie mündlich zu überliefern, gegeben habe.

Um einem für die Religion verderblichen Vergeſſen vorzubeugen und die Mittel darzubieten, auf die durch die Ueberlieferung vorgeſehenen Fälle die neuen zurückzuführen, welche in der Folge der Zeiten vorkommen könnten, hat Gott dem Moſes ebenfalls ein gewiſſes hermeneutiſches Verfahren gelehrt, vermittelſt deſſen man im Texte des Geſetzes ſelbſt die mündlichen Belehrungen auffinden, ſie an denſelben anknüpfen und die Anwendung der allgemeinen Geſetze auf beſondere Fälle machen kann. In dieſem Sinne ſagen die Talmudiſten: Gott habe dem Moſes die Antworten aller Fragen offenbart, die ein ge-

lehrter Schüler seinem Lehrer vorlegen mag, oder welche er auf die ihm vorgelegten Fragen geben wird[1])

Daß der Glaube an das gleichzeitige Bestehen der mündlichen und schriftlichen Offenbarung weder das Ergebniß leerer Träumereien, noch die Folge des Betrugs einiger Menschen ist, welche, um die Masse zu beherrschen, denselben erfunden hätten, um sich unentbehrlich zu machen, sondern daß er wirklich bis zu der Epoche der Verkündigung des Synaischen Gesetzes selbst hinaufgeht, von welchem die mündliche Ueberlieferung die nöthige Erklärung ist, das wollen wir hiermit zeigen.

Nichts beweist für's Erste mehr das gleichzeitige Bestehen der Tradition, als der Glaube an die Tradition selbst. Eine ganze Nation vergißt nicht auf einmal ihr religiöses Gesetzbuch, ihre Grundsätze, ihre Gesetze, die täglich vorkommenden Gebräuche ihres Kultus, in dem Grade, daß man sie leicht überreden könnte, eine neue, von einigen Betrügern vorgebrachte Lehre sei die einzige und wahrhafte Erklärung ihres Gesetzes, dessen Anwendung sie immer bestimmt und angeordnet hätte.

---

[1]) בשבא הקב"ה ליתן את התורה אמרה אל משה על סדר המקרא המשנה והאגדה והתלמוד שנאמר וידבר אלהים אפילו מה שישאל תלמיד ותיק לרבו בכל הדברים וכו' שמקרא ומשנה הלכה ותוספות ומה שתלמיד ותיק עתיד להורות (עתיד לומר לפני רבו) כבר היה וניתן הלכה למשה מסיני Midrasch Kohelet I, 9. V, 8. Bewundert die Aufrichtigkeit und die Gelehrsamkeit Eisenmengers, welcher übersetzt: (das entdeckte Judenthum. Theil 1, Kap. 1.) „Die Mikra oder Schrifft, die Mischna, die Halachoth (oder Halachos, das ist die bescheid) die Tosephoth (oder Tosephos das ist, die Zusätze welche des Rabbi Salomon Jarchi lehrjünger zu dem Talmud gesetzet) und die Haggadoth (oder Haggados das ist, die fabelische Erzählungen) ja auch alles was ein jeder frommer lehrjünger ins künfftig lehren wird, schon gewesen, und dem Mose zur Halacha oder bescheid vom berg Sinai gegeben worden." Wir beschränken uns hier auf nachstehende Bemerkungen: Die Schüler Raschi's haben, wie er selbst, den Talmud erklärt, allein gleich ihm haben sie auch nichts hinzugesetzt Die Midraschim sind vor dem Talmud verfaßt worden; Raschi und seine Schüler führen sie oft an und Eisenmenger möchte behaupten, daß die Midraschim schon der von den Schülern Raschi's verfaßten Werken Erwähnung thun!

Ueberdies stellt die heilige Schrift die Israeliten oft als ein halsstarriges Volk dar, das sich gegen das religiöse Joch sträube; und hieße es ihnen nicht eine übermäßige Lenksamkeit, eine zu große Nachgiebigkeit, einen blinden Gehorsam zutrauen, wenn man annehmen wollte, daß sie plötzlich eingewilligt hätten, sich unbequemen strengen Neuerungen zu unterwerfen, welche man ihnen an einem schönen Morgen hätte aufbürden wollen? Eine solche Voraussetzung zerfällt in sich selbst und man ist anzuerkennen genöthigt, daß die Ueberlieferung keine neue Erfindung ist, sondern daß ihr Entstehen bis zum Ursprung der Religion selbst zurückgeht, und daß sie, als Gotteswort vom Vater auf den Sohn fortgepflanzt, im Herzen des Volkes lebte, gleichsam in sein Fleisch und Blut überging und immer als eine unantastbare Autorität betrachtet wurde. Offenbar war also der Glaube an eine Ueberlieferung allgemein in Israel verbreitet; er wird auch noch durch die ersten Christen bestätigt. Man findet im Evangelium, daß die Pharisäer dem Stifter der christlichen Religion und seinen Jüngern den Vorwurf machten, daß sie die Ueberlieferungen der Alten überträten[1]; und wenn Maria's Sohn sich bisweilen gegen die Ueberlieferungen äußert, so würden die Gründe, die er gegen sie geltend macht, wenn sie gegründet wären, eben so gültig gegen mehrere Vorschriften des geschriebenen Gesetzes sein.

Ueberdies trifft es sich sogar, daß er der Wahrheit der Pharisäischen Lehren huldigt. „Die Schriftgelehrten und Pharisäer," sagt er[2], sitzen auf dem Stuhle Mosis, Alles also, was sie euch sagen, zu beobachten, das beobachtet und thut.

Origenes[3], Eusebius[4], St. Hilarius[5]*, äußern sich zu Gunsten der Ueberlieferung. Der Verfasser des vierten Buches Esra sagt: daß Gott dem Moses befahl, einen Theil der Dinge, die er ihm sagen werde, zu veröffentlichen und die andern nur den Verständigen im Volke bekannt zu machen[6].

---

[1]) Math. 15, 2, Mark. 7, Luk. 11, 38.

[2]) Super Cathedram Moysi sedent scribi et pharisaei. Omnia ergo quaecumque dicunt vobis servate et facite. Math. 22. 2, 3.

[3]) Hom. V in Num.

[4]) Eusebe Hist. lib. VII, cap. 28,

[5]) St. Hilaire sup. II sap.

[6]) Priora quae scripsisti, in palam pone et legant digni et in-

Origenes und St. Hilarius versichern, daß Moses Befehl hatte, Josua und den vorzüglichsten Priestern die nicht veröffentlichten Worte Gottes mitzutheilen, was mit der Mischnah vollkommen übereinstimmt[1]) משה קבל תורה מסיני ומסרה ליהושע Eusebius berichtet, daß die siebenzig Dollmetscher mehrere dieser Ueberlieferungen dem Könige Ptolomäus entdeckten[2]).

---

digni. Novissimos autem septuaginta conservabis, ut tradas eos sapientibus de populo tuo.

[1]) Aboth c. 1. § 1.

[2]) Unter den neuern gelehrten christlichen Theologen, welche dem Prinzip einer mündlichen, mit der geschriebenen Offenbarung gleichzeitigen Ueberlieferung huldigen, beschränken wir uns, den Lundius (4. Buch, Cap. 10.) anzuführen, welcher sich folgendermaßen ausdrückt: „Nun können wir zwar nicht alles schlechter Dinge, was vom mündlichen Gesetz erzehlet wird, verwerfen, wie viele thun, die von keinem mündlichen Gesetze hören wollen, sondern wir gestehen gerne, daß neben dem geschriebenen Gesetz auch ein mündlich Gesetz gewesen, so aber kein absonderlich Gesetz, sondern eine Erklärung des schriftlichen Gesetzes gewesen. Denn die Glaubensarticul (hier bezeichnet er, welche Lehrsätze er unter dem Texte verhüllt glaubt) sind ihnen wie oben c. 9 gedacht, durch die Priester und Leviten vorgetragen und erklärt worden, von Mose an immerfort und fort. Die aber sind wie auch im gemeldten vorigen Capitel gedacht, im Gesetze ganz dunkel zu finden, und haben aus dem bloßen Buchstaben des Gesetzes, ohne mündlichen Unterricht nicht wohl gefasset werden können. Ist also kein zweiffel, daß Moses von Gott dem Herrn, auf dem Berge Sinai völlig unterrichtet worden, wo dieser oder jener Artikul in der Schrifft gegründet, wie dies oder jenes zu verstehen, was da und da unter dieser oder jener Schaale verborgen liege, und dergleichen mehr, welches Moses wiederum nicht Josuä allein, sondern auch, und zwar fürnemlich dem Aaron und den Priestern und Leviten geoffenbaret, die hernach das Volck in solchen Glaubens-Articuln wieder unterrichtet, und solche Erklärung immerfort mündlich aufeinander fortgepflanzet haben. Denn daß nicht viel im Gesetze verborgen liegen sollte, so aus dem Buchstaben nicht kann gesehen werden, sondern verdecket, wie der Nußkern in der Schalen liegt kann nicht geläugnet werden".

In der That, sagt Reizius (ad Goodwini Mos. et Aron Lib. I, cap. 659), können wir nicht läugnen, daß Moses eine gewisse Anweisung (*Κατήχησις*) über die Art und Weise, wie das Wort Gottes zu verstehen sei, den Aeltesten und Priestern gegeben habe,

Die Wahrheit einer mit dem geschriebenen Gesetze gleichzeitigen Ueberlieferung, welche so durch den Glauben der alten Israeliten und der ersten Christen verkündet worden, geht auch deutlich aus dem geschriebenen Gesetze selbst hervor. Ein bloser Blick auf das geschriebene Gesetz ist hinreichend, um zu entdecken, daß dasselbe dem Ausdrucke nach unvollständig ist. In der That, wie viel dunkle Gesetze? wie viel nicht entwickelte Vorschriften? wie viel wichtige, mit Stillschweigen übergangene Glaubenslehren?

Unter der großen Anzahl von Beispielen, welche sich uns darbieten, wollen wir nur einige anführen, die uns treffend scheinen.

Die Verpflichtung, Tefilin (Denkzettel) anzulegen, welche so streng obligatorisch ist, daß derjenige, der dies unterläßt, als gottlos angesehen wird פושע ישראל בגופו (Rosch Haschanah p. 17 col. 1) פושע ישראל בגופו מאי ניהו אמר רב קרקפתא דלא מנח תפילין, ist so unbestimmt in der Thora angedeutet, daß wir ohne die Ueberlieferung weder die Gestalt, noch den Inhalt der Denkzettel kennen würden; man sage nicht, die Denkzettel seien eine Talmudische Schöpfung, es ist leicht zu beweisen, daß sie auf derselben Linie mit den Schaufäden (Zizith) stehen, welche doch zweimal in der heiligen Schrift anbefohlen wurden[1]). Wir sehen ferner, wie der christliche Gesetzgeber es den Pharisäern zum Vorwurf macht, daß sie alle ihre Handlungen in der Absicht, um von den Leuten gesehen zu werden, verrichten, und sie tadelt, daß sie ihre Denkzettel breit und die Fransen an ihren Kleidern groß machen[2]). Nur ihre Prahlerei, ihr Verlangen, sich vor dem übrigen Volke auszuzeichnen, was sie nach ihm durch die Breite der Denkzettel zu erkennen gaben, ist es, was er ihnen zum Vorwurfe macht, nicht aber die Einführung der Pflicht, Denkzettel anzulegen, sowie er nur die Größe der Fransen und nicht die Einführung derselben tadeln konnte.

---

aus deren Mund die Israeliten dieses Wort Gottes vernehmen und verstehen sollten. Man siehe auch Rittangel S. 210, Surenhusius in dedic. ad Mischnam S. 2.

[1]) 4. Mos. 15, 38; 5. Mos. 22, 12.

[2]) Omnia verò opera sua faciunt ut videantur ab hominibus: dilatant enim phylacteria sua et magnificant simbrias Math. 23, 5.

Ebenso verhält es sich mit der Schechitah (oder der Art und Weise die Thiere nach dem vorgeschriebenen Gebrauche zu tödten). Die heilige Schrift sagt uns:[1]) וזבחת ... כאשר צויתיך „du sollst (die Thiere) tödten, wie ich es dir geboten habe"; nun finden wir aber in der ganzen heiligen Schrift kein Wort von dieser Verordnung.

Anderseits ist es leicht zu beweisen, daß die genauen Vorschriften, welche die Israeliten beim Schlachten beobachten, über die Abfassungszeit des Talmud's hinausgehen. Die Mischnah spricht davon, wie von einer allgemein bekannten Thatsache. Die ersten Apostel schrieben an die von den Heiden zum Christenthum Bekehrten, sich von den erstickten Thieren zu enthalten[3]). Der Kaiser Julian macht es den Christen zum Vorwurfe, (Vertheidigung des Heidenthums), daß sie nicht opferten, wie die Juden, welche, wie er als unzweifelhaft aussagt, beständig geopfert haben. Nun ist es eine unbestreitbare Thatsache, daß die Israeliten nach der Zerstörung des Tempels keine Opfer mehr darbringen konnten, und nur die Schlachtgebräuche haben zu einem solchen Irrthum Anlaß geben können.

In Betreff des Sabbats lesen wir an mehreren Orten im Pentateuch, daß derjenige, welcher am Sabbat eine Arbeit verrichtet, mit dem Tode bestraft werden solle, und die heilige Schrift hat nirgends bestimmt, was sie unter „Arbeit" verstehe, noch welche Arbeit verboten sei.

Im 3. Buch Mose cap. 3, 17 ist der Genuß des Thierfettes verboten, ohne alle Erklärung. auf welche Art von Fett dieses Verbot anwendbar ist.

Im 3. Buch Mose 21, 12 wird dem Hoheprieſter verboten, aus dem Heiligthum zu gehen, ohne daß daselbst bestimmt wäre, wann und in welchem Falle er nicht hinausgehen dürfe; nun aber ist er nicht für seine ganze Lebenszeit dahin verwiesen worden.

Das Gesetz spricht die Todesstrafe gegen ein verlobtes Mädchen oder eine verheirathete Frau aus, welche sträflichen Umgang gepflogen haben; ohne daß es bestimmt, wie die Verlobung und die Heirath, die so wichtige Folgen haben sollen, gültig werden.

[3]) 5. Mos. 12, 21.

[1]) Apostelgesch. 15, 30.

Im 3. Buch Mose 21, 9 heißt es, daß die Tochter eines Priesters, welche sträflichen Umgang pflegen würde, verbrannt werden solle; allein ob dieses Gesetz nur auf eine verlobte Jungfrau, nur auf eine verheirathete Frau, oder auch auf eine freie Person anwendbar ist, darüber gibt der Text keine Aufklärung.

Die Worte im fünften Buch Mose ופרשו השמלה לפני זקני העיר[1]) lassen uns blos die Wahl, entweder die Autorität der heiligen Schrift oder die Lehren der neueren Wissenschaft zu verwerfen,[2]) welche den im Pentateuch angedeuteten Beweis nicht als unbestreitbar und als entscheidend in einer Frage über Leben und Tod anerkennt. Die Ueberlieferung hilft uns aus dieser Verlegenheit, indem sie uns lehrt, daß die Worte ופרשו השמלה nicht buchstäblich zu nehmen, und daß deren eigentlicher Sinn sei: שיהיו הדברים מחווירין כשמלה „die Proben müssen so klar sein, wie ein frisch gewaschenes Tuch."

Im 5. Buch Mose 25, 5. wo das Gesetz befiehlt, das Weib seines ohne Nachkommen verstorbenen Bruders zu ehelichen oder den Leviratsakt zu vollziehen, drückt sich die heilige Schrift so aus: „wenn zwei Brüder beieinander wohnen und einer von ihnen ohne Nachkommen stirbt, dann soll ꝛc." Was versteht man unter „beieinander wohnen"? Müssen sie in demselben Hause, in derselben Stadt, in derselben Gegend wohnen ꝛc.?

Im 5. Buch Mose 22, 16. 17. wird dem Könige verboten, eine allzugroße Anzahl von Frauen, eine zu große Menge Pferde und einen zu reichen Schatz zu haben, ohne die Gränze, die er nicht überschreiten darf, anzudeuten.

Im 3. Buch Mose 24, 19. 20., verglichen mit 2. Buch Mose 21, 23. 24. 25., würde man, wenn man die Ueberlieferung nicht annähme, die Anwendung des Wiedervergeltungsrechtes erkennen, was der Vorstellung, die wir von der göttlichen Gerechtigkeit haben, widerspräche; denn wenn man

---

[1]) Expandent vestimentum coram senioribus civitatis (5. Mos. 22, 17)

[2]) Eine übrigens dem Talmudisten Samuel schon, der im zweiten Jahrhundert christlicher Zeitrechnung lebte, bekannte Sache. Siehe Nida p. 46 und Ctuboth p. 6, col. 2.

[3]) Quando habitaverunt fratres simul et unus ex eis absque liberis mortuus fuerit uxor defuncti non nubet alteri etc.

dieſes Geſetz anwendete, ſo würde die Strafe entweder zu ſtrenge oder unzureichend ſein. Ein Menſch iſt empfindlicher, als der andere; einer kann an einer Wunde ſterben, von welcher ein Anderer geneſen kann; ein Einäugiger, der einem Andern, welcher zwei Augen hat, eins ausſtäche, würde zu ſtrenge beſtraft werden, wenn man ihn des einzigen, das er noch hat, beraubte; dieſelbe Strafe wäre zu gering für einen Menſchen mit zwei Augen, der einem Einäugigen das Auge ausſtäche [1])

Wenn einerſeits im Pentateuch dunkle oder zu kurz gefaßte Stellen vorkommen, ſo ſtößt man hingegen auf andere, welche unnöthig wiederholt, und auf Ausdrücke, welche überflüſſig ſcheinen. So wird die Stelle: „Du ſollſt das Böcklein nicht in ſeiner Muttermilch kochen!“ dreimal wiederholt; 2. Moſe 23, 19. 34, 26. und 5. Moſe 14, 21.

„Ein Menſch ſoll nur auf die Ausſage zweier oder dreier Zeugen zum Tode verurtheilt werden“ (5. Moſ. 19, 15.) Wenn zwei Zeugen hinreichend ſind, was hat man nöthig von dreien zu ſprechen? „Stirbt ein Sklave unter den Streichen ſeines Herrn, ſo ſoll er gerächt werden: lebt er aber noch einen oder zwei Tage, ſo ſoll er nicht gerächt werden“ (2. Moſ. 22, 20. 21.) Wenn ein Tag hinreicht, um die Rache abzuwenden, ſo iſt es unnöthig von zweien zu ſprechen.

Durch die Ueberlieferung werden alle dieſe Schwierigkeiten

---

[1]) Die Locrier, bei welchen das Wiedervergeltungsrecht gehandhabt wurde, verfielen, indem ſie die Unzulänglichkeit des Geſetzes in einem ähnlichen Falle verbeſſern wollten, in einen entgegengeſetzten Fehler, indem ſie beſchloſſen, daß wenn einer, der zwei Augen hat, einem Einäugigen eins ausreiße, er beide verlieren ſolle.

Ὄντος γὰρ αὐτόθι νόμου, ἐάν τις ὀφθαλμὸν ἐκκόψῃ, ἀντεκκόψαι παρασχεῖν τὸν ἑαυτοῦ, καὶ οὐ χρημάτων τιμήσεως οὐδεμιᾶς· ἀπειλήσαι τις λέγεται ἐχθρὸς ἐχθρῷ, ἕνα ἔχοντι ὀφθάλμὸν, ὅτι αὐτοῦ ἐκκόψει τοῦτὸν τὸν ἕνα· γενομένης δὲ ταὐτης τῆς ἀπειλῆς, χαλεπῶς ἐνεγκὼν ὁ ἑτερόφθαλμος, καὶ ἡγούμενος ἀβίωτον εἶναι αὐτῷ τὸν βίον τοῦτο παθόντι, λέγεται τολμῆσαι νόμον εἰσενεγκεῖν· ἐάν τις ἕνα ἔχοντος ὀφθαλμὸν ἐκκόψῃ, ἄμφω ἀντεκκόψαὶ παρασχεῖν ἵνα τῇ ἴσῃ συμφορᾷ ἀμφότεροι χρῶνται. **Démosth. adv. Timocratem.**

beseitigt; sie ergänzt das, was im Texte ausgelassen ist, erläutert die Widersprüche und scheinbaren Pleonasmen, verleiht den Worten der heiligen Schrift ihre wahre Bedeutung und den Gesetzen die zu ihrer Anwendung erforderliche Entwickelung.

Das Bestehen einer Ueberlieferung ergibt sich nicht blos, wie wir dies gesehen haben, aus dem Texte des geschriebenen Gesetzes, sondern noch aus mehreren geschichtlichen Thatsachen, von denen wir nur einige anführen wollen.

Ohne die Ueberlieferung würde man nicht begreifen, wie in gewissen Fällen die frömmsten, im Gesetze unterrichtetsten Männer, sogar diejenigen, welche den Beruf hatten, die Erhaltung der Religion zu überwachen und dies wirklich gethan, dem Gesetze zuwider scheinen gehandelt zu haben.

Hiskiah feierte das Passafest im zweiten Monat, dahingegen die heilige Schrift dasselbe auf den fünfzehnten des ersten Monats festsetzt, ausgenommen im Falle der Verhinderung durch Verunreinigung oder Entfernung. Der Prophet Uria flüchtete sich nach Egypten, dem Verbot zuwider, sich in dieses Land zu begeben. Das Opfer, welches der Prophet Elias auf dem Berge Karmel darbrachte, war eine Zuwiderhandlung gegen das Gesetz. 5. Mos. 12, 13.

Es muß also eine Ueberlieferung bestanden haben, welche in gegebenen Fällen zu diesen Zuwiderhandlungen ermächtigte.

Was aber, wenn man den Pentateuch durchgeht, am meisten auffällt, ist das Stillschweigen, welches er über die eigentlichen, tröstlichsten Grundwahrheiten zu beobachten scheint.

Die Glaubenslehren über Unsterblichkeit der Seele und Vergeltung jenseits des Grabes vermögen, den Menschen kräftig gegen die Gewalt der Leidenschaften, die verführerischen Reize des Lasters zu schützen und seine Schritte auf dem steilen Pfad der Tugend zu stärken; sie allein räumen alle Schwierigkeiten, die man erhebt, aus dem Wege, beseitigen alle Einwürfe, welche man gegen das Walten einer göttlichen Vorsehung vorbringt und erklären das Glück des Bösewichts und das Unglück des Gerechten. Der Mensch mag diese Wahrheiten, nach denen er so eifrig strebt, suchen, wie er will, er mag noch so begierig den Inhalt jeder Seite der heiligen Schrift verschlingen; er findet sie nicht deutlicher ausgedrückt, als die Lehre von der Auferstehung der Todten. Jedoch können so tröstliche und so erha-

bene Wahrheiten nicht mit Stillschweigen übergangen worden sein, und sicherlich hat sich Gott nicht auf den bloßen Scharfsinn der Gemüther verlassen, daß er sie nur undeutlich ausgesprochen hätte; er hat sie mündlich nebst den Mitteln, sie im Texte zu finden, mitgetheilt. [1])

Eine ergänzende Ueberlieferung war nothwendig und unerläßlich, diese Ueberlieferung besteht משה קבל תורה מסיני ומסרה ליהושע ויהושע לזקנים, וזקנים לנביאים ונביאים מסרוה לאנשי כנסת הגדולה „Moses empfing das Gesetz auf dem Berge Sinai, überlieferte es dem Joschua, Joschua den Aeltesten, die Aeltesten den Propheten und diese den Männern der großen Synode". [2])

Diese aus 120 Mitgliedern bestehende Versammlung, unter welchen sich die drei letzten Propheten Haggai, Secharjah und Maleachi befanden, überlieferte hinwieder das mündliche Gesetz den Tanaim, [3]) deren Kette mit Simon dem Gerechten anfängt, welcher zur großen Synode gehörte, und mit Rabbi Jehudah dem Heiligen, dem Verfasser der unter dem Namen „Mischnach", d. i. zweites oder erklärendes Gesetz, bekannten Sammlung endigt.

Keiner von den so, von Moses an bis zu den Mitgliedern der großen Synode herab, mündlich überlieferten Punkten wurde bestritten, [4]) es war Gottes Wort. Allein es kamen auch neue Fragen vor, welche die Ueberlieferung nicht deutlich erklärt hatte; man mußte dieselben einer gründlichen Prüfung unterwerfen, durch hermeneutische, auf dem Sinai überlieferte Mittel oder durch eine logische Schlußfolge untersuchen, welchem durch die Ueberlieferung vorgesehenen Falle man sie gleich stellen müsse. Zuweilen war die Aehnlichkeit so auffallend, oder die Wahl der aufzustellenden Regel so augenscheinlich, daß es nur eine Art Lösung zu diesen Fragen gab und folglich die Entscheidung einstimmig erfolgte.

---

[1]) Synhedrin 90.

[2]) Aboth c. 1 § 1.

[3]) Dieses Wort bezeichnet diejenigen, welche sich mit dem mündlichen Gesetz beschäftigen.

[4]) Siehe Jebamoth 76, אם הלכה נקבל ואם לדין יש תשובה, Tosephoth. —

[illegible] sie empfiehlt das, was im Ter[illegible] [illegible] der Widersprüche und scheinbaren [illegible] [illegible] der heiligen Schrift [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] zu ihrer Anwendung [illegible]

Das Bestehen einer Ueberlieferung [illegible] [illegible] [illegible] haben, aus dem [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] noch aus mehreren [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] anführen wollen.

[illegible] Ueberlieferung wurde man [illegible] [illegible] [illegible] die frömmsten, im Gesetze [illegible] [illegible] [illegible] diejenigen, welche den Beruf [illegible] [illegible] [illegible] zu überwachen und [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] gehandelt zu haben.

[illegible] das Passafest im zweiten [illegible] [illegible] [illegible] Schrift dasselbe auf den fünfzehnten [illegible] [illegible] ausgenommen im Falle der Verhinderung [illegible] [illegible] oder Entfernung. Der Prophet [illegible] [illegible] [illegible] dem Gesetze zuwider, sich in [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] Das Opfer, welches der Prophet Elias auf dem [illegible] Karmel darbrachte, war eine Zuwiderhandlung gegen das Gesetz. [illegible]

Es muß also eine Ueberlieferung bestanden haben, welche in gegebenen Fällen zu diesen Zuwiderhandlungen [illegible]

Was aber, wenn man den Pentateuch durchgeht, am meisten auffällt, ist das Stillschweigen, welches er über die eigentlichen, trostlichsten Grundwahrheiten zu beobachten scheint.

Die Glaubenslehren über Unsterblichkeit der Seele und Vergeltung jenseits des Grabes vermögen, den Menschen kräftig gegen die Gewalt der Leidenschaften, die verführerischen Reize des Lasters zu schützen und seine Schritte auf dem steilen Pfad der Tugend zu stärken; sie allein räumen alle Schwierigkeiten, die man erhebt, aus dem Wege, beseitigen alle Einwürfe, welche man gegen das Walten einer göttlichen Vorsehung vorbringt und erklären das Glück des Bösewichts und das Unglück des Gerechten. Der Mensch mag diese Wahrheiten, nach denen er so eifrig strebt, suchen, wie er will, er mag noch so begierig den Inhalt jeder Seite der heiligen Schrift [illegible]n; er findet sie nicht deutlicher ausgedrückt, als [illegible] der Auferstehung der Todten. Jedoch kö-

:iten nicht mit Stillschweigen übergangen worden
herlich hat sich Gott nicht auf den bloßen Scharf-
müther verlassen, daß er sie nur undeutlich ausge-
:te; er hat sie mündlich nebst den Mitteln, sie im
nden, mitgetheilt. [1])

rgänzende Ueberlieferung war nothwendig und uner-
se Ueberlieferung besteht משה קבל תורה מסיני
ומסרה ליהושע ויהושע לזקנים, וזקנים לנ
ונביאים מסרוה לאנשי כנסת „Moses empfing
z auf dem Berge Sinai, überlieferte es dem Joschua,
den Aeltesten, die Aeltesten den Propheten und diese
nern der großen Synode". [2])

ese aus 120 Mitgliedern bestehende Versammlung, unter
sich die drei letzten Propheten Haggai, Secharjah und
)i befanden, überlieferte hinwieder das mündliche Gesetz
naim, [3]) deren Kette mit Simon dem Gerechten an-
welcher zur großen Synode gehörte, und mit Rabbi
ah dem Heiligen, dem Verfasser der unter dem Namen
)nach", d. i. zweites oder erklärendes Gesetz, bekannten
nlung endigt.

Keiner von den so, von Moses an bis zu den Mitgliedern
großen Synode herab, mündlich überlieferten Punkten wurde
itten, [4]) es war Gottes Wort. Allein es kamen auch neue
gen vor, welche die Ueberlieferung nicht deutlich erklärt
e; man mußte dieselben einer gründlichen Prüfung unter-
fen, durch hermeneutische, auf dem Sinai überlieferte Mittel
r durch eine logische Schlußfolge untersuchen, welchem durch
Ueberlieferung vorgesehenen Falle man sie gleich heilen müsse.
weilen war die Aehnlichkeit so auffallend, oder die Wahl der
ufzustellenden Regel so augenscheinlich, daß es nur eine Art
ösung zu diesen Fragen gab und folglich die Entscheidung ein-
timmig erfolgte.

---

[1]) Synhedrin 9[illegible].

[2]) Aboth c. 1 § 1.

[3]) Dieses Wort bezeichnet diejenigen, welche sich mit dem mündlichen Gesetz beschäftigen.

[4]) [illegible] moth 7[illegible], [illegible]

Oft war es aber auch der Fall, daß diejenigen Fragen welche sich nicht unter einem so günstigen Gesichtspunkte darstellten, mehrere Auslegungen und verschiedene Würdigungen zuließen; es geschah dann, was öfters bei Verhandlungen vorkommt, daß die Meinungen sich nicht einigen konnten. In solchen Fällen schritt man dann zur Abstimmung, und die Entscheidung der Mehrheit wurde in ein Gesetz umgewandelt nach dem Grundsatze אחרי רבים להטות [1]).

Die eigentliche Ueberlieferung war unter dem Namen „Mischnah" משנה zweites Gesetz bekannt; die Art, sie an den Text des geschriebenen Gesetzes anzuknüpfen, Folgerungen daraus herzuleiten, die Anwendung davon zu machen, so wie auch die Verhandlungen, welche bei diesem verschiedenartigen geistigen Verfahren statt fanden, werden durch die Benennung „Talmud" תלמוד „Studium" bezeichnet.

Darf man sich nun, nach dem Gesagten, wundern, daß die Rabbiner gesprochen haben: sich mit dem Studium des bloßen Textes der heiligen Schriften beschäftigen, ist eine gute Gewohnheit, sie läßt aber noch viel zu wünschen übrig; sich mit der Mischnah (Ueberlieferung) beschäftigen, ist eine gute, verdienstliche Gewohnheit, und sich mit dem Talmud beschäftigen, ist eine gute, unübertreffliche Gewohnheit? [2]) und wenn sie noch hinzusetzen: „Der bloße Text ist dem Wasser zu vergleichen, die Ueberlieferung dem Weine und der Talmud gewürztem Weine." [3])

Wir haben soeben gesehen, daß sich im Texte des Gesetzes Lücken, viele mit Stillschweigen übergangene tröstliche Wahrheiten und viele Gesetze finden, welche, um angewendet werden zu können, der Erklärung bedürfen. Die Ueberlieferung füllt nicht nur die Lücken aus, sondern gibt auch die Mittel an die Hand, aus den Gesetzen alle Folgerungen herzuleiten. Der Talmud, welcher diese Mittel anwendet, und die Ueberlieferung an den Text anknüpft, umfaßt zugleich das geschriebene und das mündliche Gesetz und die Folgerungen dieser Gesetze. Den Text allein studiren, das ist der todte Buchstabe, das ist das Wasser, welches keinen Geschmack hat; die ihn vervollständigende

---

1) 2. Mos. 23, 2,
2) Baba mezia 33, col. 1.
3) Sophrim 15, §. 7.

Ueberlieferungen studiren, das ist Wein, allein die Ueberlieferung an den Text anknüpfen, seinen Sinn erforschen und Folgerungen daraus ableiten, das ist der mit dem Geschmack verbundene Geruch, das ist der gewürzte Wein, der den Buchstaben belebende und befruchtende Geist.

Um entweder die Unthätigkeit des Geistes nicht zu begünstigen, oder die Israeliten zu veranlassen, das Studium des Gesetzes zu ihrer unabläßigen, ernstlichen Beschäftigung zu machen, oder um die Ueberlieferung vor jeder Verfälschung zu verwahren, welche von den Irrthümern der Abschreiber und dem Mangel an Einsicht von Seiten des Lesers hätte herkommen können, oder auch endlich aus allen diesen Gründen zusammengenommen und noch anderen mehr, konnte die Unterweisung in den Sinaischen Ueberlieferungen, in allen die Lehre betreffenden Entscheidungen, welche sich daran knüpfen, und in Allem, was Bezug darauf hat, nur mündlich statt finden. Die Schüler zeichneten sich freilich Alles auf, was sie von ihren Lehrern hörten, allein diese Aufzeichnungen konnten nur zu ihrem eigenen Gebrauche dienen; es waren Verzeichnisse zur Unterstützung ihres Gedächtnisses, welche aber nicht zur Belehrung Anderer dienen konnten

So pflanzte sich die Ueberlieferung in Israel fort; man bedurfte keiner andern Methode, so lange Israel ein Volk ausmachte und man auf die Dauerhaftigkeit seiner wissenschaftlichen Institutionen, auf die Leichtigkeit der Beziehungen zwischen Lehrer und Schülern, auf die Stärke seiner Intelligenzen zählen konnte. Allein unglückliche Umstände veränderten diese Sachlage; schreckliche, furchtbare Ereignisse, welche fast ununterbrochen auf einander folgten und die Sicherheit Israels gefährdeten, flößten lebhafte Besorgnisse für die Erhaltung der religiösen Lehren ein. Es war Zeit, ernstlich an die Mittel zu denken, dieselben gegen das Vergessen zu schützen, von welchem sie von Tag zu Tag mehr bedroht wurden.

Abfassung der Mischnah

vom Rabbi Jehudah dem Heiligen.

Die durch Titus vollzogene Zerstörung des Tempels und Jerusalems, die Niedermetzelung eines großen Theiles des isra-

elitischen Volkes und die Zerstreuung des andern waren nur das schreckliche Vorspiel zu den Uebeln, welche über Israel hereinbrechen sollten. Jeder Tag brachte neues Unglück und sah neue Verfolgungen und neues Unheil für die Juden entstehen.

Der Kampf, den sie so heldenmüthig ausgehalten, ihre feste Anhänglichkeit an den Glauben ihrer Väter, weit entfernt, sie der Bewunderung und Achtung der Römer zu empfehlen, wurde nur als Empörung, als Hartnäckigkeit angesehen, welche die grausamste und schimpflichste Behandlung rechtfertigte. Man begnügte sich nicht, sie materiell zu verfolgen, sich gegen sie die ungerechtesten, grausamsten Beschimpfungen, Erpressungen und Gewaltthätigkeiten zu erlauben, man überhäufte sie noch mit moralischen Martern; man hatte es drauf abgesehen, ihre Religion zu vernichten.

Man erließ Befehl auf Befehl, um ihnen bald die Heilighaltung des Sabbats, bald die Ausübung der Beschneidung, kurz die Feier des Kultus und die Unterweisung in der Religion zu untersagen.

Einige ruhige Augenblicke, welche abwechselnd ihren Verfolgungen Einhalt thaten, verstatteten Israel nicht, sich einer trüglichen Sicherheit zu überlassen. Die Einsichten hatten angefangen, sich zu vermindern und zu verdunkeln unter der Last der Leiden und Besorgnisse; die gelehrten Akademien hatten nur noch eine unsichere Existenz, denn sie hingen von der Laune und der Willkür der Römer ab; die von Tag zu Tag sich häufenden drückenden Sorgen für das materielle Leben, die Besorgnisse für die Zukunft, welche immer lästiger wurden, gestatteten nicht mehr, sich so anhaltend dem Studium des Gesetzes hinzugeben. Alle diese Umstände zusammengenommen gaben zu erkennen, daß man nicht mehr hoffen dürfe, die Ueberlieferung durch mündlichen Unterricht fortzupflanzen, und daß man auf andre Mittel der Erhaltung sinnen müsse.

Ein Mann aus dem königlichen Stamme David's [1]) und aus dem Stamme, welcher Israel den ersten König gegeben hatte, [2]) hervorgegangen, ebenso berühmt, durch seine Gelehrsamkeit, als durch sein heiliges Leben, verehrt von sei-

---

[1]) Sabbath 56, col. 1.

[2]) Bereschit Rabba chap. 33.

nen Glaubensgenossen, welche ihm den Titel הקדוש „der Heilige" beilegten und Freund des Kaisers Antonin's des Frommen, beschloß, der Tradition ein dauerhaftes Denkmal zu errichten, um dieselbe gegen Vergessenheit zu schützen. Zu dem Ende sammelte er alles, was von Ueberlieferungen, sowohl in den Erinnerungen der Gesetzeslehrer, als auch in zerstreuten Anmerkungen vorhanden war, und bildete, in Verbindung mit den Gelehrten seiner Zeit, eine Sammlung daraus, in welcher er mit gewissenhafter Genauigkeit nicht nur Alles verzeichnete, was auf die Glaubenslehre, auf die Einrichtung des religiösen Lebens (Halachah), die Lehrbeschlüsse, die Institutionen, die von den vorhergehenden Gesetzeslehrern תקנות גזרות ומנהגים im Interesse des Kultus und nach den Erfordernissen der Umstände, vermöge der ihnen vom Gesetz verliehenen Autorität, eingeführten Gebräuche Bezug hat; sondern auch oft, wenn er es für dienlich erachtete, die verschiedenen Meinungen, welche in Betreff irgend einer religiösen Vorschrift oder bestrittenen Lehre entstanden; die Verhandlungen, welche diese Meinungsverschiedenheiten veranlaßt, und die Beweggründe, welche dazu getrieben. Neben diesen, unter dem Namen Halachot bekannten, verordnenden Theilen des Kultus nahm er auch die Agada, d. h. geschichtliche Thatsachen, Maxime, moralische Sentenzen, biblische Exegese der geachtetsten Schriftgelehrten in Israel auf.

Er beschloß diese Sammlung gegen das Jahr 3910, d. h. gegen die Mitte des zweiten Jahrhunderts der gewöhnlichen Zeitrechnung und gab ihr den Namen „Mischnah", weil entweder diese Sammlung zum Hauptzweck hat, die Tradition zu erhalten, oder weil die Tradition den Hauptgegenstand und Grund derselben bildet.

Von der Abfassung des Talmuds

von Jerusalem und des von Babilon, auch unter dem Namen „Gemara" bekannt.

Rabbi Jehudah der Heilige hat der israelitischen Religion und der Wissenschaft überhaupt durch die Zusammenstellung der Mischnah einen außerordentlichen Dienst geleistet. Da sie jedoch

freilich in einem sehr reinen, aber auch sehr gedrängten Style geschrieben und einen Mann zum Verfasser hatte, welcher durch seine umfassende Gelehrsamkeit, seinen durchdringenden Scharfsinn und seine tiefe Einsicht als einfach und deutlich betrachten konnte, was für Personen, die in geistiger Hinsicht nicht so gut begabt waren, große Schwierigkeiten darbot und genauere Erklärungen erforderte, so war die Mischnah, die bestimmt war, das Erbtheil Aller zu sein, in vielen ihrer Theile nur ausgezeichneten Geistern zugänglich. Man mußte daran denken, ihre Belehrungen deutlicher zu machen, damit sie volksthümlicher würden. Daher begannen mehrere Schüler Rabbi Jehuda's des Heiligen, von der Idee ihres ehrwürdigen Meisters begeistert, Werke nach Art der Mischnah aufzusetzen, um die von ihm gesammelten Lehren darin zu entwickeln: sowie die Beraitoth und die Toseftoth. Jedoch blieb die Mischnah das hauptsächlichste religiöse Gesetzbuch und beschäftigte das Nachdenken aller israelitischen Gelehrten.

Indessen nahmen die Unfälle, deren drohende Folgen für die religiösen Kenntnisse die Abfassung der Mischnah nothwendig gemacht hatten, anstatt sich ihrem Ende zu nähern, jeden Tag mehr zu, und machten die Nothwendigkeit fühlbar, hinsichtlich der Mischnah zu thun, was hinsichtlich der Tradition geschehen war.

Daher machte gegen das Ende des 2. Jahrhunderts der gewöhnlichen Zeitrechnung Rabbi Jochanan, der Sohn Elieser's, Vorsteher der berühmten Schule von Tiberias und Schüler des Rabbi Jehuda, des Heiligen, unter dem Namen „Talmud" (Studium) oder Gemara (Ergänzung) von Jerusalem einen Commentar über die Mischnah. Dieses Werk wurde von seinen Schülern ungefähr hundert Jahre nach der Abfassung der Mischnah vervollständigt und ganz vollendet.

Während eines Zeitraumes von fast 150 Jahren sehen wir kein wichtiges Werk im Gebiete der Religionslehre, Halacha, entstehen, obschon man die Abfassung der Midraschim und einiger kabbalistischer Werke in diese Epoche versetzt. Aber gegen das Ende dieser Periode ließ der Verfall der berühmten Babilonischen Akademien auf's Neue für die Erhaltung der heiligen Wissenschaft befürchten. Da begann Rabbi Aschi, ein Mann, welcher mit tiefer und aufrichtiger Frömmigkeit eine große An-

muth des Charakters, eine seltene Bescheidenheit und einen so überlegenen und frühreifen Verstand vereinigte, daß er schon im Alter von 14 Jahren zu dem hohen Posten eines Vorstehers der berühmten Schule von Sura erhoben wurde, einen neuen Commentar über die Mischnah zu verfassen welcher unter dem Namen „Talmud oder Gemara von Babilon" bekannt ist.

Um dieses Werk zu verfertigen, versammelte er zweimal im Jahre seine zahlreichen Schüler: einmal im Monat Elul und ein andermal im Monat Adar, und bezeichnete ihnen den Theil der Mischnah, welcher in der nächsten Sitzung untersucht, verhandelt und commentirt werden sollte, wozu jeder das Ergebniß von fünfmonatlichen Untersuchungen und Beobachtungen beizubringen hatte.

Die verschiedenen Arbeiten wurden alsdann in Gegenwart des Lehrers, welcher zu der Verhandlung die Mitwirkung seiner tiefen Einsichten und seiner umfassenden Gelehrsamkeit mitbrachte, geprüft, verglichen und besprochen. Das Resultat dieser entscheidenden Arbeit bildet den Babilonischen Talmud.

Rab Abina, abgekürzt Rabbina, der Schüler, Nachfolger und Freund Rab Aschi's, bediente sich, um das Werk seines Meisters durchzusehen und zu verbessern, desselben Verfahrens, welches dieser bei dessen Abfassung angewendet hatte.

Da die Gelehrten, deren in der Mischnah Erwähnung geschieht, den Namen „Tanaim" tragen, weil sie die Verwahrer der Tradition waren, so werden die im Talmud erwähnten, „Emoraim" אמוראים, d. i. Vorleser und Erklärer, genannt, weil sie die Mischnah zu commentiren hatten, ohne berechtigt zu sein, eine Meinung zu äußern, welche der der Tanaim entgegengesetzt gewesen wäre; und dies mit Grund, denn wenn die Zeit den Fortschritt der Wissenschaften begünstigt, welche das Ergebniß der Beobachtung und der Erfahrung sind, so kann sie hinsichtlich der Religion, von deren Ursprung jeder Tag mehr entfernt, deren Kenntniß nur vermindern.

Auf die Emoraim folgten die Saburaim סבוראים „Ausleger", welche den Talmud einer neuen Prüfung unterwarfen. Unter ihrem Namen und ihrer Verantwortlichkeit fügten sie einige sehr geringe Zusätze bei und beendigten diese Arbeit gegen das Ende des 5. Jahrhunderts der gewöhnlichen Zeitrechnung unter der Leitung des Rabbi Jose. So durchgesehen

und verbessert, schickten sie den Talmud an die Israeliten in alle Welttheile, welche sich beeiferten, denselben einstimmig als Religionsgesetzbuch anzunehmen, und mit allgemeiner Zustimmung wurde beschlossen, daß man weder etwas hinzusetzen, noch davon nehmen dürfe.

Wesentliche Eintheilung des Talmuds.

Eine einfache Untersuchung des Talmuds, sei es des Jerusalemitischen, sei es des Babilonischen, gibt zu erkennen, daß derselbe zwei ganz unterschiedene Theile enthält: einen, welcher die Halacha הלכה als gesetzlichen Theil, und den andern, welcher die Agadah הגדה als exetischen Theil, umfaßt.

Der Halachische Theil.

Der halachische Theil hat zum Zweck, den Sinn der Mischnah genau zu bestimmen, deren Text zu untersuchen, die Autoritäten und die Beweisgründe zur Stütze der gesetzlichen Entscheidungen, welche sie enthält, anzugeben; die Folgerungen daraus herzuleiten und im Falle von Meinungsverschiedenheit entweder in der Mischnah selbst, oder in Betreff des Sinnes, den man ihr beilegen kann, oder endlich hinsichtlich der Ableitung der gesetzlichen Folgerungen, die Beweggründe dieser Verschiedenheiten nebst den zu Gunsten der einen und der andern dieser Meinungen angeführten Gründen darzulegen, sie zu verhandeln, ihren Werth abzuschätzen, kurz, den eigentlichen Sinn der Mischnah zu bestimmen und zu Gunsten der Meinung, welche als Gesetz gültig sein soll, zu entscheiden.

Derselbe enthält überdies die nach der Abfassung der Mischnah festgesetzten Einrichtungen, Verordnungen und Gebräuche.

Aus der genauen, kurzgefaßten Darstellung, welche wir vom Talmud gegeben, folgt:

1) Daß, obschon er das mündlich offenbarte Gesetz enthält, er sich nie dafür ausgegeben hat, als wenn er einzig und allein dieses geoffenbarte Gesetz in sich begreife.

2) Daß selbst nicht alle Theile der Halacha auf denselben Sinai'schen Ursprung Anspruch machen; es gibt deren, welche

bis zu der Epoche der Offenbarung hinaufgehen und wirklich geoffenbart worden sind; wiederum andere, welche Ansehen genießen, entweder weil sie einstimmig oder nach der Majorität der competenten Behörden, als rechtmäßig von den durch Ueberlieferung fortgepflanzten Gesetzen durch logisches und traditionelles Verfahren abgeleitet, anerkannt wurden und sich auf diese Weise innig an die Sinaitische Ueberlieferung anschließen; oder weil es Gesetze sind, die von der durch das göttliche Gesetz mit dem Recht und der Gewalt, sie aufzustellen, bekleideten Autorität ausgegangen sind.

3) Daß neben diesen Theilen, welche Autorität haben, sich viele Meinungen gebildet, denen nie gesetzmäßige Bestätigung zu Theil geworden, und andere, welche von der Majorität verworfen wurden. Wenn sie jedoch sorgfältig aufbewahrt wurden, um sie der Nachwelt zu überliefern, so geschah dies erstlich wegen der großen Hochachtung, welche die Talmudisten für die Freiheit der Verhandlung äußerten, eine Hochachtung, die so weit ging, daß sie erklärten, alle aufrichtigen Meinungen, welche sich hinsichtlich eines religiösen Lehrpunktes äußern, seien als die Worte des lebendigen Gottes anzusehen אלו ואלו דברי אלדים חיים [1]) in dem Sinne, daß sie nicht die eitle Befriedigung der Eigenliebe, sondern das Erforschen der Wahrheit und die Liebe zu ihr als Quelle und Zweck haben; sodann um einen Irrthum oder eine Untersuchung zu vermeiden, falls Jemand in der Folge erklären würde, er wisse durch Ueberlieferung, daß dieser oder jener Gegenstand zur Zeit eine solche Lösung gefunden habe; denn da man den Ursprung dieser Lösung kannte, so dürfe man ihm nur antworten, daß sie nur aus einer Minorität hervorgehe, welche sich dem entgegengesetzten Beschluß der Majorität hat fügen müssen [2]).

---

[1]) Erubin 13, 2.

[2]) Abajoth c. 1, §. 5 und 6 ולמ"ד מזכירין דברי היחיד בין המרובין הואיל ואין הלכ"ה אלא כדברי המרובין שאם יראה ב"ד את דברי היחיד ויסמוך עליו .... אם כן למ"ד מזכירין דברי היחיד בין המרובין לבטל"ד שאם יאמר האדם כך אני מקובל יאמר לו כדברי פלוני שמעת,

Agadischer Theil.

Die Agada hat im Talmud eine große Entwicklung erhalten; ihr Feld ist unermeßlich und umfaßt nicht nur die biblische Exegese, Reden, Sentenzen, Sprüchwörter, die esoterische Wissenschaft, geschichtliche Thatsachen und die Legenden des jüdischen Volkes; sondern auch die Philosophie, die Mathematik, die Physik, die Erdbeschreibung, die Sternkunde, die Naturgeschichte, die Anatomie, die Arzneikunde u. s. w. sind ihrem Gebiete einverleibt. Und so groß war die Achtung, die Ehrerbietung und das Zutrauen, welches die Lehrer durch die Heiligkeit ihres Lebens, den Adel ihres Charakters, die Erhabenheit ihrer Gesinnungen, die Ueberlegenheit ihres Wissens und ihrer Tugenden, ihren Schülern einflößten, daß die geringsten ihrer Worte für diese, welche übrigens an die räthselhafte Sprache ihrer Lehrer gewöhnt waren[1]), ein Gegenstand des Nachdenkens und des Studiums wurden[2]), אפילו שיחרת חולין של תלמידי חכמים צריכין למוד welche sie sorgfältig in der Agada beizubehalten suchten.

Da dieser Theil des Talmuds besonders den Geist der Kritiker beschäftigt hat und das Arsenal war, wo die Feinde des Judenthums die Waffen hergenommen haben, um dasselbe zu verläumden, so glauben wir, in größere Einzelheiten eingehen zu müssen, um seinen Charakter besser hervorzuheben und seinen Werth und sein Ansehen schätzen zu lernen.

Von dem gesetzlichen Ansehen der Agada.

Nach der flüchtigen Darstellung, die wir von der Agada gegeben, haben wir da noch zu beweisen nöthig, daß dieselbe nie auf gesetzliche Gültigkeit Anspruch gemacht hat? Könnte man wohl aufrichtig das Gegentheil behaupten? Offenbar nein. In der That, wenn man sieht, daß die Agada so viele, dem Kultus und der Religion fremde Gegenstände, so viele individuelle Meinungen enthält, die keinen gesetzmäßigen, anerkann-

---

[1]) Man siehe zum Beispiel Berachoth 43, col. 1. בר פחתי עיין בברכת מזונא קאמר לך.

[2]) Aboda Sara 19, 5.

ten Charakter haben und folglich weder die Verpflichtung auferlegen können, sie als Glaubensartikel anzunehmen, noch diejenige, sich darnach, wie nach einem Gesetze, zu richten; wenn noch zum Voraus gesagt ist, daß so viele, anscheinend unbedeutende Worte in der Agada zu Gunsten der darin verborgenen tiefen Wahrheiten und Belehrungen aufgenommen wurden, wenn man ferner die Gewißheit erlangt hat, daß der bildliche Styl, welcher wahrlich nicht der des Gesetzes sein kann, allgemein in den Agadoth vorherrschend ist; und wenn man besonders weiß, daß, anstatt wie die Vorschriften (Halachoth) der strengen Controle einer gründlichen, gewissenhaften Prüfung unterworfen zu sein, die Agadoth derselben förmlich entzogen waren, nach der Regel אין משיבין על הדרוש ואין מקשין על האגדה „man streitet nicht über die Exegese und macht keine Einwendung gegen die Agada; ist man da nicht genöthigt, einzugestehen, daß die Israeliten die Regeln ihrer Lebensweise und die Belehrungen ihres Glaubens nicht da haben suchen können?

Wenn aber noch ein Schatten von Zweifel über das Gesagte obwalten sollte, so wird es uns leicht sein, denselben durch nachstehende Stellen aus dem Talmud zu entfernen: רבי זעירא בשם שמואל אין למידין לא מן ההלכות ולא מן ההגדות ולא מן התוספתות אלא מן התלמוד „Rabbi Seira sagt im Namen Samuels: Man kann über „keine religiöse Frage weder nach der Mischnah[1]), noch nach „den Agadoth, noch auch nach den Tosephtoth entscheiden; dies „kann nur nach dem halachischen Theile des Talmuds geschehen[2])."

---

[1]) Weil die Mischnah keinen, für Jedermann deutlichen Sinn darbietet. Man vergleiche Raschi Sota fol. 22. col. 1 über die Stelle התנאים מבלי עולם .... שמורין הלכה מתוך משנתן

Man vergleiche auch Raschbam Baba Bathra, fol. 130, col. 2 Stelle אין למדין הלכה וכו׳. Aus demselben Grunde kann man nichts nach den Tosephoth entscheiden. Im Jerusalemitischen Talmud bezeichnet man die Mischnah durch die Benennung Halacha.

[2]) Jerusalem Pea cap. 2, § 4, ebendaselbst Hagigah cap. 1, § 8, Tosephoth Jom Tob Brachoth cap. 5, § 5.

In dem Jerusalemitischen Talmud (am Ende von Horioth) macht man die allegorische Anwendung des Verses aus dem Prediger 4, 2: איש אשר יתן לו אלהים עושר .. ולא ישלימנו האלהים לאכל ממנו. „Ein Mann, dem „Gott Güter verleiht und ihm nicht verstattet, „dieselben zu genießen" auf den, welcher agadische Kenntnisse besitzt; „denn er kann keinen Gebrauch davon machen, „weder um zu erlauben, noch zu verbieten, noch für rein oder „unrein zu erklären."

Angesichts dieser ausdrücklichen Stellen ist es unmöglich, die Agadoth als gesetzliche Entscheidungen anzusehen.

Aus dem Gesagten folgt, daß die Behauptung Chiarini's mit einer wesentlichen Einschränkung aufzunehmen sei, wenn er, durch wichtige Auslassungen den Sinn der Worte des Maimonides verunstaltend, vorgibt, „daß der ganze Talmud für das israelitische Volk verbindlich und daß Alles, was jeder Rabbi sagt, als ein Glaubensartikel anzusehen sei;" denn man muß hinzufügen: „mit Vorbehalt dessen, was der Talmud nie als verbindlich, noch als Glaubenslehre betrachtet hat." Diese Einschränkung, welche die Wahrheit herstellt, ist um so wichtiger, als Chiarini gerade dem Theile, der weder die Glaubens- noch die Gesetzeslehre betrifft, die Stellen entlehnt, welche er gegen Israel und seine Lehre ausbeutet.

Ueber die vorgeblichen Ungereimtheiten, Albernheiten u. s. w., welche sich im Talmud finden sollen.

Aus den Thatsachen, die wir so eben dargestellt, um zu zeigen, daß die Agadoth nicht auf gesetzliche Autorität Anspruch machen, folgt zugleich, daß man dieselben unmöglich buchstäblich nehmen kann. Könnten wir demnach, ohne uns eines unüberlegten, vermessenen Urtheils schuldig zu machen, Allegorien, zu denen wir den Schlüssel nicht haben, Worte, von denen wir blos den todten Buchstaben sehen, während der Sinn, welcher die Seele, das Leben davon ist, uns unbekannt bleibt, für ungereimt, lächerlich und abgeschmackt erklären? und besonders, wenn wir solche Männer dieser Ungereimtheiten und Abge-

schmacktheiten anklagen sollen, die überall, wo der allegorische Styl weggelassen ist, durch die Tiefe ihrer Gedanken, die Richtigkeit ihres Urtheils und die Ueberlegenheit ihres Wissens unser Erstaunen und unsere Verwunderung in hohem Grade erregen? Ist es nicht richtiger, mit denen, welche aus Hochachtung und kindlicher Frömmigkeit uns die Worte ihrer Lehrer aufbewahrt haben, anzunehmen, daß unter dem uns grob scheinenden Schleier nützliche und wichtige Lehren verborgen liegen? Die Untersuchung, welche wir über die von den Talmudisten selbst über die Agadoth geäußerten Meinungen anstellen wollen, wird uns den wahren Gesichtspunkt darbieten, unter welchem sie betrachtet werden müssen.

Prüfung der Meinungen der Talmudisten über die Agadoth.

אמר ר' יהושע בן לוי הרא אגדתא הכותבה אין לו חלק החורשה מתחרך בה השומעה אין מקבל שכר. „Rabbi Josua, Sohn Lewi's, sagt: derjenige, welcher die Agadoth verfaßt, hat keinen Nutzen davon; der, welcher darüber nachdenkt, verbrennt sich daran; und derjenige, welcher sie vorlesen hört, hat kein Verdienst davon[1]).

אר" יב"ל אנא מן יומוי לא אסתכלית בספרא דאגדתא אלא חד זמן אסתכלית אשכחית כתיב בה מאה ושבעים וחמש פרשיות שכתוב בתורה דבר אמירה וצווי כנגד שנותיו של אברהם אבינו .... מאה וארבעים ושבעה מזמורות כנגד שנותיו של אבינו יעקב ..... מאה ועשרים ושלש פעמים שישראל עונין הללויה כנגד שנותיו של אהרן ..... אפילו כך אנא מתבעי בלילה.

Derselbe Rabbiner erzählt[2]): „In meinem Leben habe ich keinen Blick auf irgend eine Abhandlung der Agadoth geworfen. „Einmal jedoch ist mir dies vorgekommen und ich habe nachstehende Zusammenstellungen gefunden: Im Pentateuch sind „175 Kapitel, in welchen sich die Ausdrücke sprechen, sagen

[1]) J. Sabath Cap. 16, Halacha 1.
[2]) Ebendaselbst.

„und befehlen finden, dies ist zum Andenken an das von „unserm Vater Abraham erreichte Alter; die 147 Psalmen des „Tehillim (Psalmenbuchs) dienen zum Andenken an das Alter „unsers Vater's Jakob..... Endlich wiederholte Israel 123 „Hallelujah zum Andenken an das Alter Ahrons..... Jedoch „(obgleich ich nur einmal in den Abhandlungen der Agadoth „gelesen habe und das, was ich darin gelesen, untadelhaft war) „quält es mich in der Nacht".

רב חייא בר אבא חמא חד ספרא דאגדתא אמר אי מה כתיב טבאי תקמע ידא דכתבתא.

Rab Hya, Sohn Abba's, sagte, als er eine Sammlung von Agadoth sah: „Wenn diese Sammlung nur gute Dinge enthält, so verdient doch die Hand, welche sie abgefaßt hat, abgehauen zu werden[1]).

ר' זעירא הוה מקנתר לאלין דאגדתא וצווח להון ספרי קסמין

Rabbi Seira ereiferte sich gegen die Sammlungen der Agadoth und nannte sie Orakel- (Räthsel-) Sammlungen[2]).

Wenn man diese Stellen liest, so ist man auf den ersten Blick zu glauben versucht, daß die Talmudisten, welche sich so nachdrücklich gegen die Agada äußern, dieselbe verabscheuten; und da die Abgeschmacktheiten, welche die Verunglimpfer des Talmuds in der Agada zu finden meinen, keineswegs so scharfen Tadel und solche heftige Mißbilligung rechtfertigen würden, so wird man sich veranlaßt finden, anzunehmen, daß das, was sie hervorgerufen, noch weit wichtiger sein müsse. Sollte sie wirklich tadelnswerthe, verwerfliche, unsittliche und gefährliche Lehren enthalten? Diese Voraussetzung verschwindet bald; denn wenn man die angeführten Stellen liest, so muß man zugeben, daß dies nicht die Ursache des darin ausgesprochenen Tadels ist.

In der That enthält die Agada, welche dem Rabbi Josua so viel Entsetzen einflößte, durchaus nichts Tadelnswerthes; es sind nur sinnreiche und unschuldige Zusammenstellungen. Die Sammlungen von Agadoth, welche den Unwillen Rabbi Hya's erregt haben, sind nicht einmal von ihm untersucht worden; ohne sie aufgeschlagen zu haben, sagt er: Wenn sie nur gute Sachen enthalten, so verdient der, welcher sie ge-

[1]) J. Sabath Cap. 16, Halacha 1.
[2]) Maaseroth Cap. 3, § 4.

schrieben hat, daß ihm die Hand abgehauen würde. Rabbi Seira, der sie sogar Orakel- (Räthsel-) Bücher nennt, hätte gewiß nicht ermangelt, sie unsittliche Bücher zu nennen, wenn diese Bemerkung auf sie anwendbar wäre. Der Grund solcher Mißbilligungen muß offenbar anderswo zu suchen sein.

Könnte man ihn in einem Gefühle des Abscheus und Widerwillens suchen, welches einige Rabbiner empfunden und welches sie ihren Schülern für diese Art Studium, dessen Gegenstand nur eine Nebenwissenschaft war, einzuflößen gesucht hätten; aus Besorgniß, dieses leichte anziehende Studium möchte sie von dem ernstlichen, schwierigen Studium der Halacha abhalten, für welches viel Zeit, Geduld und Nachdenken erforderlich war?

Diese Annahme kann ebensowenig die Prüfung aushalten.

Nichts hätte diese Rabbiner verhindert, ihre Meinung frei zu äußern; allein anstatt sie das Studium der Agada tadeln zu sehen, bemerken wir daß sie durch ihre Worte und das Ansehen ihres Beispiels dazu ermuntern. Derselbe Rabbi Josua, Sohn Levis, der sich so nachdrücklich gegen die Sammlungen der Agadoth ausgesprochen, hatte sich so sehr damit beschäftigt, [1]) daß er sich den Ruhm eines sehr gelehrten Agadisten erworben, und daß sich wegen Fragen aus dem Bereiche dieser Wissenschaft die Rabbiner nach seinem Tode an diejenigen wandten, welche seinen Unterricht genossen hatten. [2]) Ja, noch mehr, er schätzte die Agada so hoch, daß er für denjenigen, welcher in hohem Grade wohlthätig ist, keine würdigere Belohnung zu finden scheint, als in der Agada [3]) unterrichtete Kinder zu haben, und daß er die-

---

[1]) Man findet im Talmud und in den Midraschim eine Menge agadischer Stellen von ihm. Schon Rabbi Jehudah der Heilige hat eine seiner Agadoth in der Mischna, Ende Ukzim, aufgenommen.

[2]) שאל רבי חנינה בן עגיל את ר' חייא בר אבא מפני מה ברברות הראשונות לא נאמר בהם טוב וברברות האחרונות נאמר בהם טוב אמר לו עד שאתה שואלני למה נאמר בהן טוב שאלני אם נאמר בהן טוב אם לאו הלך אצל ר' תנחום בר חנילאי שהיה רגיל אצל ר' יהושע בן לוי שהיה בקי באגדה Raba Kama 54, col. 2.

[3]) ר"ל אומר כל הרגיל לעשות (צדקה) זוכה הוייך לו בנים בעלי עושר בעלי אגדה Baba Bathra 9, col. 2.

jenigen, welche sich nicht damit beschäftigen, als Menschen bezeichnet, welche die Werke des Ewigen nicht verstehen. [1])

Nicht weniger entscheidend ist, daß derselbe Rabbi Josua eine Zusammenstellung macht ganz ähnlich derjenigen, welche ihn so sehr beschäftigt und beunruhigt hatte. Er sagt, daß die 26 im 136. Psalm wiederholten Danksagungen zur Erinnerung an die 26 der Offenbarung vorangehenden Geschlechter seien, denen Gott aus reiner Gnade das Dasein verliehen. [2]) Rabbi Hya und Rabbi Selra haben sich ebenfalls sehr mit den Agadoth beschäftigt, wie dies mehrere Stellen bezeugen. Man ist also gewiß anzuerkennen genöthigt, daß das Studium der Agada diesen Rabbinern nicht verhaßt war. Uebrigens haben die Sammler der Talmude, welche in denselben die so strengen Kritiken verzeichnet, deren Gegenstand die Agadoth gewesen waren, und welche sie nicht im Geringsten zu widerlegen trachteten, auf die Agadoth einen so großen Werth gelegt, daß sie ihnen so viel Platz in ihren Sammlungen eingeräumt haben, aus denen sie dieselben hätten verbannen sollen, wenn sie so verwerflich wären, wie eine oberflächliche Prüfung es leicht glauben lassen könnte.

Dennoch ist es nicht bestoweniger erwiesen, daß dieselben Rabbiner, welche die Agadoth so sehr rühmen und mit deren Studium sich so ernstlich befassen, streng über sie geurtheilt haben. Wie lassen sich nun diese sonderbaren Widersprüche, welche sowohl in der Lehre selbst, als auch zwischen der Ausübung und der Lehre sich zeigen, vereinbaren?

Es scheint uns, daß aus den von uns bezeichneten Widersprüchen, welche im Grunde nur scheinbar sind, das Licht hervorstrahlen werde, welches uns den eigentlichen Charakter der Agada enthüllen und uns zeigen wird, worauf die Hochachtung der Rabbiner und worauf ihre Rüge und ihr tiefer Unwille beruhen.

---

[1]) כי לא יבינו אל פעולות ה' חזקיה אמר אלו תקופות ר' יהושע בן לוי אמר אלו אגרות Midrasch Schocher Tob Psalm 28, 5.

[2]) Pschim, 118, col. 1.

Fortsetzung der Prüfung der Meinung der Talmudisten über die Agada; die esoterische Lehre der Israeliten. [1])

Neben dieser Ueberlieferung, welche, wie wir eben gesehen, die Erklärung des geschriebenen Gesetzes, insofern dies zur Ausübung des religiösen Lebens erforderlich ist zum Gegenstand hat, und das mündliche Gesetz ausmacht, besteht noch eine andere, fast ausschließlich spekulative, besonders unter dem Namen „Kabbala" קבלה bekannte Tradition. Sie hat die Kenntniß des geistigen Sinnes des Gesetzes zum Gegenstande, und darin findet sie die eigentliche Kenntniß der göttlichen Natur, die Geheimnisse der Schöpfung, die Natur und das Ende des Menschen, die Beziehungen zwischen der Seele und dem Körper, zwischen dem Himmel und der Erde, zwischen dem Schöpfer und dem Geschöpfe.

Mit religiösem Schauer beschäftigte man sich mit dieser Wissenschaft, deren Geheimnisse man nur mit der größten Vorsicht mittheilte. Es erforderte eine ganz besondere Geschicklichkeit und einen innern Beruf, um sich damit zu beschäftigen; denn alle Köpfe waren nicht fähig, sich ohne Gefahr derselben hinzugeben: Tod, Wahnsinn und Gottlosigkeit konnten die verderblichen Folgen eines solchen vermessenen Unternehmens sein. [2]) Sirach sagte schon: „Suche nicht zu erforschen, was über

---

[1]) Die auf die kabbalistischen Schriften angewendete Benennung ספרים פנימיים esoterische Bücher findet sich, so viel wir wissen, nur in den, viel später als der Talmud, belatinten Schriften. Dies ist leicht erklärlich; weil erst damals diese Werke mehr verbreitet und besser bekannt wurden. So finden wir in dem Mauhig Seite 15 (Berliner Ausgabe 1856) מצאתי בספרים הפנימים והמברך את השם צריך לכוין את לבו בהיה והוה ויהיה יכענין שנאמר וכו׳ ואין מוסרין את השם אלא לצנועים

Wir wundern uns, daß der gelehrte Herrr L. Dukes in seiner Blumenlese der Talmudischen Sprüchwörter die Worte ספרים פנימים durch „Erbauliche Bücher" übersetzt, wenn der Sinn dieser Stelle deutlich anzeigt, daß von esoterischen Abhandlungen die Rede ist; man vergleiche Raschbam, 2. Mos. 3, 16.

[2]) Hagiga p. 14, col. 2. בן עזאי הציץ ומת בן זומא הציץ ונפגע אחר קצץ בנטיעות.

deinen Gesichtskreis hinausgeht, und das Verborgene zu entdecken; denke nach über das, was dir verstattet ist und kümmere dich nicht um Geheimnisse [1])

Daher mußte man, um in diese geheimen Kenntnisse eingeweiht zu werden, ein durch Wissenschaft, Einsicht, Frömmigkeit und Stellung ausgezeichneter Mann sein. [2]) Und wenn der Bewerber alle diese Eigenschaften in sich vereinigte, so lehrte man ihm nur die kurzgefaßten Grundsätze der Wissenschaft, ohne in die Entwickelung der Einzelheiten einzugehen, welche er durch die Anstrengung seines Verstandes finden mußte.

Das Geheimnißvolle, womit man diese Wissenschaft umgab, zeigt genugsam an, daß man sich wohl hütete, die Begriffe davon schriftlich zu verzeichnen. Wenn ein Eingeweihter das Bedürfniß fühlte, zu diesem Mittel seine Zuflucht zu nehmen, so mußte er nothwendigerweise diese furchtbaren Geheimnisse unter dem Schleier der Allegorie verbergen, aus Besorgniß, diese Lehren möchten bekannt werden, wenn die Schriften in die Hände des gemeinen Volkes fielen. [3])

Zu dem Ende wurde noch andere Vorsorge getroffen: die Kabbalisten hatten nicht nur besondere Alphabete, welche aus

---

[1]) במופלא ממך אל תדרוש ובמכוסה ממך אל תחקור במה שהורשית התבונן איך לך עסק בנסתרות Sirach III, 31, siehe Hagiga S. 13, col. 1.

[2]) אין דורשין ..... לא במעשה בראשית בשנים ולא במרכבה ביחיד אלא א"כ היה חכם ומבין מדעתו Hagiga S. 11, col. 2. אבל מוסריך לו ראשי פרקים. Ebendas. 13, col. 1. אין מוסרין ראשי פרקים אלא לאב בית דין ..... והנא שלבו דואג בקרבו ..... אין מוסרין סתרי תורה אלא למי שיש בו חמשה דברים שר חמשים ונשוא פנים ויועץ וחכם חרשים ונבון לחש. Ebendas. nach dem Vers Jesaia Kap. 3, Vers. 3.

[3]) Maimonides sagt in der Einleitung des „Führers," daß es unmöglich sei, anders als bildlich oder durch Gleichnisse von diesen Geheimnissen zu reden; was übrigens auch durch die in der heiligen Schrift angewandten Anthropomorphismen bestätigt wird. Siehe auch die Kapitel 32, 33 und 34 des „Führers der Verirrten."

der Verwechselung der Buchstaben entstanden, sondern auch ihre besondere Sprache; und sowie die Buchstaben א, ב, ג, ד u. s. w. ihren eigentlichen Werth verloren, um bald in ת, ש, ר, ק bald in ק, ר, ש, ת bald in י, כ, ל, מ bald in ל, מ, נ, ס bald in ס, ח, ז, ו bald in ח, ט, י, כ bald in ס, ע, פ, צ überzugehen, ebenso verloren die Worte der Sprache ihre ursprüngliche Bedeutung, um eine andere, nur den Eingeweihten bekannte, anzunehmen.

Zum Beispiel: אבן, אוהל מועד, צדק „bedeuten nicht mehr „Stein, Zelt der Zusammenkunft, Gerechtigkeit;" sondern „Herr" in gewissen Kundgebungen der Gottheit; אב, אם bedeuten nicht mehr „Vater, Mutter," sondern „Weisheit, Verstand," wenn von den göttlichen Eigenschaften die Rede ist; durch רוח סערה, קליפה versteht man nicht mehr „Sturmwind, Rinde, sondern einen „bösen Engel," einen „schädlichen Geist," אש, מים bezeichnen nicht mehr „Feuer, Wasser," sondern „Gerechtigkeit, Barmherzigkeit" u. s. w. u. s. w. Selbst die Eigennamen nehmen eine andere Bedeutung an: אברהם, יצחק, יעקב Abraham, Isaak und Jakob; „Güte, strenge Gerechtigkeit und Wahrheit." Man braucht nur die kabbalistischen Werke durchzugehen, um sich nicht blos von dem Bestehen dieser besondern, symbolischen Sprache, sondern auch von ihrer häufigen Anwendung zu überzeugen; was, wenn es nicht eine der größten Schwierigkeiten des Studiums der Kabbala bildet, sie doch ungemein schwer und für denjenigen, der diese Sprache nicht kennt, sogar unzugänglich macht.

Wir maßen uns nicht an, eine allgemeine Regel über die Umgestaltung und Bedeutung der verschiedenen Worte aufzustellen oder den Schlüssel zu der kabbalistischen Sprache zu geben, allein wir können behaupten, daß gewöhnlich die Ausdrücke, welche würdige und erhabene Gedanken erwecken, in diesem Systeme angewendet werden, um Gott, seine Eigenschaften, die Tugenden, die Frömmigkeit, das Gute und die Engel des Lichts zu bezeichnen; dahingegen durch die Ausdrücke, welche den Begriff von Entsetzen, Abscheu und Schande erwecken, man die Sünde, das Laster, das Uebel und die Leiden bezeichnet. Es ist demnach sehr natürlich, daß die in dieser Wissenschaft Eingeweihten,

welche sich, sei es zu ihrem eigenen Gebrauche, sei es zum Gebrauche anderer Eingeweihten, Aufzeichnungen machten, sich solcher Ausdrücke bedienten, welche in der gewöhnlichen Sprache niedrige, unedle und sogar unanständige Gegenstände bedeuten, die sich aber für sie ganz umgebildet und ihre ursprüngliche Bedeutung abgelegt hatten, um eine andere anzunehmen, welche den Begriffen, welche sie ausdrücken wollten, genau entsprach.

Es waren dieselben Laute, allein es war nicht mehr dieselbe Sprache, und nichts verhinderte die Eingeweihten, sich derselben in Werken zu bedienen, die nur zu ihrer eigenen Belehrung und nicht zu der der Uneingeweihten, deren Augen man sie im Gegentheil zu entziehen suchte[1], bestimmt waren.

Allein aus dieser übermäßigen Vorsicht ergab sich ein neuer Uebelstand: das gemeine Volk, welches diese Worte nur in ihrer ursprünglichen, buchstäblichen Bedeutung nahm, konnte in den kabbalistischen Sammlungen, die ihm in die Hände fielen, nur Unsinn, Sonderbarkeiten, Abgeschmacktheiten und sogar unanständige Ausdrücke und Formen finden. [1]) Schon der Sohar bezeichnet diesen Uebelstand, wenn er sagt: [2]) „Die Meister

---

[1]) Daher die „ungemeine Heiterkeit", womit sich Herr L. Veuillot belustigt. Wir können ihm jedoch kühn sagen, daß er die Stelle, auf welche er anspielt, nicht verstanden hat. Ohne diese Stelle hier zu erklären, welche uns zu weit führen würde, beschränken wir uns darauf, ihm zu sagen: daß das Wort ערלה dessen ursprüngliche Bedeutung πόσθη ist, in der kabbalischen Sprache einen bösen Geist bedeutet, der die Unruhe, die Unreinheit und das Laster befördert; (Man sehe שערי אורה); daß die Zahl, das Gewicht und das Maß eine ganz andere Bedeutung in dieser sinnbildlichen Sprache haben. Er könnte sich leicht von der Richtigkeit unserer Behauptung überzeugen, wenn er die Schriften seiner eigenen Glaubensgenossen, welche diesen Stoff behandeln, zu Rathe zöge.

[2]) דהכי ארח דמארי רזין אמרין מרגלית לתלמידיהם ולא אשתמודעין ביה ברמיזא אהדר לון ההיא מלה במלי שחוק כגוונא דחחוא דאמר דביצה אחת אפילה שתין כרכין ... ומארי דלצנותא אמרי דלא אמר הוא אלא ... ומחקה שתין כרכין דבתיבה ..... וחס ושלום דמארי דאורייתא אמרין מלין דשחוק ודברים בטלין באורייתא

der geheimen Wissenschaft haben diese Gewohnheit; sie geben ihren Schülern Perlen (d. h. köstliche Wissenschaften); wenn sie diese nicht auf einfache Andeutungen hin verstehen, so scheinen ihnen die Worte ihrer Lehrer lächerlich."

„Sowie dieser Lehrer, welcher sagte: ein Ei habe sechzig Städte verwüstet..... unbedachte Personen behaupten, daß man nur von sechzig geschriebenen Worten habe reden wollen, allein Gott bewahre, daß die Lehrer des Gesetzes sich Scherzreden und Albernheiten erlauben sollten, wenn sie sich vom Gesetz unterhalten."

Wenn es uns jetzt gelingt, darzuthun, daß die Agadoth oft kabbalistische Lehren enthalten, sogar wenn man es am wenigsten erwartet, so werden wir bewiesen haben, daß man sie ebensowenig dem Anscheine nach beurtheilen, als man ein in fremde Sprachen geschriebenes Werk beurtheilen kann, deren Buchstaben man kennen würde und deren Worte man lesen könnte, ohne ihren Sinn zu verstehen.

Nichts ist vorerst leichter, als diese Thatsache darzuthun, nämlich, daß viele Talmudisten, Tanaim und Emoraim, sich ernstlich mit dem Studium der Kabbala befaßt haben. Dies geht nicht blos daraus hervor, daß die Talmudisten, da sie die gelehrtesten, frömmsten und angesehensten Männer, mit einem Worte, der Kern des israelitischen Volkes waren, allein die erforderlichen Bedingungen erfüllten, um in diese Wissenschaft eingeweiht zu werden; nicht blos daraus, weil fast alle redend eingeführten Personen des Sohar aus ihnen genommen, und weil außerdem mehrere kabbalistische Werke entweder dem Rabbi Nehunia, dem Sohne Hakana's, oder dem Rabbi Akiba oder dem Rabbi Ismael u. s. w. zugeschrieben werden; sondern wir finden auch im Talmud viele von denen erwähnt, welche ihre Nachtwachen

---

Raya Mehemna Sohar 217. Amsterdamer Ausgabe 5565. In dieser Stelle, glauben wir, die Erklärung des in Rabba, 4. Mose 24. angedeuteten Geheimnisses zu finden: כבשים ששים כו' וכנגד סוד שחשבונו ששים und welche dem Verfasser von מתנות כהונה entgangen zu sein scheint; denn nachdem er eine Erklärung gegeben, die nach seiner eigenen Aussage gezwungen ist, setzt er hinzu: „wenn dies nicht der Sinn des Midrasch ist, so weiß ich nicht, wie man ihn auslegen soll" ואם לא, לא אדע מאי אידון ביה.

und ihre Betrachtungen diesem Studium gewidmet haben [1]) wir finden darin auch, sowie in andern von Talmudisten verfaßten agadischen Werken, eine Menge Stellen, welche in das ausschließliche Gebiet der Kabbala gehören; [2]) wir möchten hinzusetzen, daß es, unseres Wissens, kein kabbalistisches Verfahren

---

[1]) Außer den Stellen der Hagiga, welche wir schon anzuführen Gelegenheit gehabt, wollen wir noch nachstehende erwähnen: אמר ליה רבי יוחנן לר' אלעזר תא ואגמרך במעשה המרכבה וכו׳ „Rabbi Jochanan sagte zu Rabbi Eleasar: Komm, daß ich dich lehre die Wissenschaft vom Bau des himmlischen Wagens" u. s. w. Hagiga 13, col. 1. Rabbi Eleasar, Arachs Sohn, sagt zu Rabbi Jochanan, Sohn Sakkais: „Lehre mich ein Kapitel vom Bau des himmlischen Wagens" אמר לו ר' שנה לי פרק א' במעשה מרכבה. Ebendas. 14, col. 2. Rabbi Jochanan, Sohn Sakkais, der geringste von den Schülern Hilels des Aeltern, hat keine mehr oder weniger tiefe Wissenschaft vernachläßigt. Die tiefste ist die Kenntniß des himmlischen Wagens. (תלמידי הלל הזקן) קטן שבכולן ר״י בן זכאי לא הניח ... דבר גדול ודבר קטן, דבר גדול מעשה מרכבה. Succa 28, col. 1.

[2]) „Den aus vier Buchstaben bestehenden Namen überliefern die Weisen ihren Schülern einmal in der Woche שם בן ארבע אותיות חכמים מוסרין אותו לתלמידיהן פעם א' בשבוע Anfangs hatte man den Namen von zwölf Buchstaben jedermann überliefert, sobald aber die Gottlosen sich vermehrten, überlieferte man ihn nur noch den verschwiegensten unter den Priestern. Diese sprachen ihn so aus, daß er durch den Gesang ihrer Brüder, der Priester, verhüllt wurde. Ebendas. בראשונה שם בן שתים עשרה אותיות היו מוסרין אותו לכל אדם משרבו הפושעים, היו מוסרין אותו לצנועים שבכהונה והצנועים שבכהונה היו מבליעין אותו בנעימת אחיהם הכהנים. „Man überliefert den Namen von zweiundvierzig Buchstaben nur einem verschwiegenen, bescheidenen Manne von mittlerem Alter, der nicht in Zorn geräth, sich nicht berauscht und nicht im Hasse beharrt. Ebendas. שם בן ארבעים ושתים אותיות אין מוסרין אותו אלא למי שצנוע, ועניו ועומד בחצי ימיו, ואינו כועס, ואינו משתכר ואינו מעמיד על מדותיו. „Das Gewicht von zehn Sekel, welches jeder der von den 12 Stammfürsten dargebrachten Löffel wog, war eine Anspielung auf die

gibt, von dem er nicht Gebrauch mache oder dessen er wenigstens nicht Erwähnung thue [1])

---

zehn Sephiroth (Blimah), die nicht Substanz sind. [1]) כף אחת עשרה זהב .... כנגד עשר ספירות בלימה (2) Rabba 1. Mos. 14. Die silberne Schüssel wog zwölf Sekel, als Anspielung auf die zwölf Führer oder Organe des Lebensgeistes קערות כסף י"ב כנגד י"ב מנהיגים בנפש. Ebendas. (3) Sechzig Lämmer als Anspielung auf das Geheimniß, dessen Zahl sechzig ist כבשים ששים בנגד סוד שחשבונו ששים Ebendas.

1) Es gibt deren 13. Es ist nicht unsere Sache, eine genaue Beschreibung davon zu geben, daher beschränken wir uns darauf, sie nebst den talmudischen Stellen, wo sie angewendet oder erwähnt werden anzuführen:

1) נוטריקון Durch dieses Verfahren bildet man Wörter aus jedem Buchstaben eines Wortes: בראשית = בראשונה ראה אלהים שיקבלו ישראל תורה Siehe Rabbat 105, 3. Aus derselben Regel theilt ma ein Wort in zwei: בראשית = בראשית ברא שית siehe ebendaselbst.

2) צרוף Versetzung der Buchstaben, um andere Worte zu bilden ברית אש, בא תשרי = בראשית vergleiche ונח מצא חן; in den 32 agadischen Regeln von Rabbi Eleasar zählt man das צרוף unter das נוטריקון; רך מל = כרמל.

3) גמטריא Dieses Verfahren besteht darin, den Zahlenwerth der Buchstaben eines oder mehrerer Worte zusammenzunehmen, um sie durch eines oder mehrere Worte zu ersetzen, deren Zahlenwerth derselbe ist בראשית = 913 בתורה יצר = 913. Siehe Talmud Nedarim 32, col. 1 und Nasir 5, col. 1.

4) צורה Die Gestalt der Buchstaben: Der Pentateuch fängt mit ב dem aus drei Zügen gebildeten Buchstaben, an, was für drei ו gilt. Nun gilt aber ו, ausgeschrieben ואו, 13, gleich אחד; 3 mal 13 = 39 = ידוד אחד (4); man siehe Sabbath 104, col. 1.

---

[1]) Wir halten dies für den Sinn des Wortes Blimah, welches den Auslegern so viel zu schaffen gemacht hat: dieses Wort, welches so die ursprüngliche Bedeutung (Ijob 26, 7) behält, entspricht vollkommen dem, was die Kabbalisten so besorgt sind, uns in Betreff der Sephiroth zu wiederholen. (2) Man vergleiche das Buch von der Schöpfung ספר יצירה cap. 1, §. 2, —. (3) Ebendas. cap. 5, §. 3 und 6. — (4) In den Namen Gottes ersetzen wir in dieser Schrift das ה durch ד.

Was aber nicht gestattet, am kabbalistischen Sinne der Agadoth zu zweifeln, ist, daß es deren gibt, die, offenbar unter dieser Gestalt erscheinend, nicht anders, als in diesem Sinne er-

---

5) ראשי תיבות, תוכי תיבות, סופי תיבות. Durch dieses Verfahren verbindet man entweder die Anfangs- oder Mittel- oder Endbuchstaben mehrerer Wörter, um neue Worte daraus zu bilden. Die Anfangsbuchstaben von ישמחו השמים ותגל הארץ bilden den Namen von vier Buchstaben ידוד; אפאיהם אשביתה מאנוש זכרם die dritten Buchstaben dieser Wörter bilden zusammen den Namen אבנר; die Endbuchstaben von בראשית ברא אלדים bilden das Wort אמת. Dieses Verfahren geht natürlich aus dem נוטריקון hervor; nach diesem wird das Wort zerlegt und nach jenem zusammengesetzt,

6) תמורה Verwechselung eines Buchstaben mit einem andern vermittelst der Alphabete, von denen wir schon gesprochen, also durch das Alphabet את בש: wird לב קמי, כשדים; ששך = כבל. durch das Alphabet אל בם, רמלא = טבאל. Schon Jonathan, Sohn Usiels, bediente sich dieses Verfahrens, siehe Talmud Sabbath 104, col. 1, Synhedrin 22, 1. Sukkah 57, col. 2. Rabba 4. Mos. 17.

7) חסר ומלא: Ein Wort wird bald mit, bald ohne den Mutter-Vokal geschrieben; Gott אלודים und אלדים; Talmud Kidduschin 18, col. 2; Pesachim 36, col. 2, Sukkah 6, col. 2 und an andern Orten mehr. Der Talmud erklärt in dieser Hinsicht יש אם למקרא ואם למסורת d. h. der Text und die herkömmliche Lesart haben beide ihren Grund.

8) פתוחות וסתומות: Zuweilen stößt man in der heiligen Schrift auf Stellen, welche getrennt sind, wo sie dem Sinne nach verbunden sein sollten und umgekehrt. Zuweilen finden sich Endbuchstaben in der Mitte der Wörter, und Buchstaben, welche nicht ans Ende gehören, am Ende: לסרבה Jesajah 9, 6. הם Nehemjah 2, 13; siehe Rabbah 1. Mos. 96; Synhedrin 94, col. 1, Megillah 2, col. 2, Sabbath 103, col. 2.

9) קרי ולא כתיב, כתיב ולא קרי. Es gibt Worte, die im Text stehen und beim Lesen verschwinden; andere, die sich nicht im Texte finden und die man beim Lesen hinzusetzt; z. B. 2. Sam. 8, 2 steht im Texte להשיב ידו בנהר und man liest

klärt werden können; andere, die sich in den Schriften der ältesten Kabbalisten wiederfinden und erklärt werden. Wir wollen einige aufs Gerathewohl anführen.

Die Israeliten hatten das goldene Kalb angebetet; Gott will sie vertilgen; Moses bittet um Gnade für sie; was in der heiligen Schrift durch die Worte וירחל משה ausgedrückt ist. Diese Worte werden von Rabba, einem der gründlichsten Talmudisten, erklärt, welcher sagt: „daß, indem die Schrift den Ausdruck וירחל anwendet, sie uns lehren will, daß Moses Gott von dem Eide entbunden habe, den er geschworen, Israel zu vertilgen [1])" Buchstäblich genommen ist diese Erklärung Unsinn, wo nicht eine Gotteslästerung; allein ein Kabbalist wird darin nur die Darstellung der Art und Weise finden, wie Moses sein Gebet vorgebracht hat, um dasselbe wirksam zu machen, und

---

להשיב ידו בנהר פרת; 2. Kön. 5, 18 steht im Texte יסלח נא ידוד und man liest יסלח ידוד. Siehe Nedarim 37, col. 2.

10) גדולות וקטנות: Zuweilen trifft man Buchstaben an, deren Ausdehnung hinsichtlich derer, bei denen sie stehen, zu groß oder zu klein ist; בהבראם 1. Mos. 2, 4; שמע 5. Mos 6. 5; ein andermal stößt man auf schwebende Buchstaben; מנשה Richt. 18, 30; siehe Jer. Megillah cap. 1, Hal. 9; Kidduschin 30, col. 1.

11) חילוף Die Verwechselung der Buchstaben; אהלה für אהלו siehe Moed Katon 2, cap, 2.

12) נקודות Die eigentliche Punktation: So ist der unaussprechliche Name von 4 Buchstaben gewöhnlich folgendermaßen punktirt יְדֹוָד und manchmal יְדוָד 5. Mos. 3, 24. Man findet auch Punkte, die keine Vokale sind: אל״ף 1. Mos. 18, 9; siehe Nedarim 37, col. 2. Pesachim 21, col. 2; Rabba Bereschith cap. 45.

13) נגינות Die Tonzeichen. Zuweilen finden sich trennende Accente da, wo dem Sinne nach verbindende stehen sollten und umgekehrt. Siehe Nedarim 37, col. 2; Hagigah 6, col, 2; Rabba Schemoth cap. 2.

1) Berachoth 32.

das Mittel, durch welches er das gewünschte Resultat erzielte [1]). Der Sohar [2]) erklärt folgende Worte Rabbi Jehudas des Heiligen in einem kabbalistischen Sinne [3]): „Eine Frau in Egypten hat 600,000 Kinder auf einmal zur Welt gebracht."

Ebenso erklärt er einige wunderbaren Erzählungen Rabba's, des Enkels von Chana, ähnlich denen, welche sich im Talmud Baba Bathra Seite 73, col. 2 und weiter [4]) finden; sowie folgende Worte, welche Rabbi Akiba an seine Freunde richtete, als er sich mit ihnen in den geheimnißvollen Garten begab: „Wenn ihr euch bei dem sehr reinen Marmor befinden werdet, so saget nicht, es sei Wasser, denn es steht geschrieben: der welcher Lügen vorbringt, kann nicht vor mir erscheinen." [5])

Wir könnten unsere Citaten ins Unendliche vervielfältigen, um zu beurkunden, daß die Agadoth meistens einen mystischen Sinn enthalten; allein das, was wir gesagt haben, muß für jeden Unbefangenen genügend sein. Die Stelle indessen, welche wir anführen wollen, wird unwiderlegbar zeigen, daß die theologische Wissenschaft, welche in das Gebiet der Kabbala gehört, ein Gegenstand der Agada ist. „Willst du, sagt der Siphri. [6])

---

[1]) Nach den Kabbalisten werden die Gebete mehr oder weniger erhört, je nach der Kenntniß, welche man von den verschiedenen Namen Gottes habe, welche sich nach den verschiedenen Arten seiner Kundgebung ändern und von denen jeder eine besondere Eigenschaft hat. Wir finden in den Agadoth des Talmud sogar eine große Wichtigkeit dieser Idee beigelegt und sie deutlich ausgedrückt in dem Midrasch Schocher Tob. Psalm 91.

ואפלטהו אשגבהו כי ידע שמי אמר ר' בשם ר' פנחס מפני מה ישראל מתפללין ואינן נענין מפני שאינן יודעין להתפלל בשם.

[2]) Abschnitt Pinchos, Seite 219.

[3]) Midrasch Chasitha.

[4]) Sohar a. a. O. u. Seite 223. Diese Erzählungen haben die Heiterkeit Chiarini's und seiner Gefährten in hohem Grade erregt. Die talmudische Unkenntniß Chiarinis zeigt sich bei dieser Gelegenheit; denn er hat sich sehr geirrt, sogar in dem Namen רבה בר בר חנה.

[5]) כשאתם מגיעין אצל אבני שיש טהור אל תאמרו מים מים שנאמר רובר שקרים לא יכון לנגד עיני. Siehe Sohar Breschith, Seite 26, col. 2. Hagiga 14, col. 2.

[6]) רצונך להכיר את מי שאמר והיה העולם למד אגרה

denjenigen kennen, der da sprach und das Weltall ward? studire die Agada; da wirst du ihn kennen lernen und trachten, seinen Wegen anzuhangen."

Dieser Stelle können wir die Worte Rabbi Josuas, Sohnes Levis, hinzufügen, die wir schon angeführt haben und durch welche er darthut, daß diejenigen, welche sich nicht mit der Agada beschäftigen, die Werke Gottes nicht verstehen.

Kann man sich nach diesen Betrachtungen noch über die Achtung und Ehrfurcht wundern, welche die Gelehrten für die Agada äußern, die für sie allein die Wissenschaft der Wissenschaften, die Wissenschaft im höchsten Sinne, achtungswerthe Geheimnisse, die nur auserwählten Männern anvertraut wurden, enthält?

Oder kann man sich noch weiter wundern, daß bei dieser Hochachtung für diese Wissenschaft sie ihren Unwillen ausgelassen haben, nicht gegen die Wissenschaft selbst, sondern gegen den verwegenen Akt, sie aufzuzeichnen, was einen der Uebelstände herbeiführen mußte, entweder diese Wissenschaft den Augen der ganzen Welt preiszugeben, was seine Gefahr hatte, oder die Gelehrten lächerlich zu machen und so ihr, im Interesse der Religion so wichtiges Ansehen zu vermindern.

Man braucht nur die von uns angeführten Stellen zu lesen, um sich zu überzeugen, daß die Mißbilligung nicht die Agada selbst traf, sondern die Abhandlungen der Agada, die, welche sie verfaßt hatten und die, welche Gebrauch davon machten. Dies ist der Sinn der Worte Rabbi Josuas: Derjenige, welcher die Agada schriftlich verzeichnet, hat keinen Nutzen davon, und der, welcher (aus unbescheidener Neugierde) darin forscht, (in den Sammlungen, ohne würdig geachtet zu sein, eingeweiht zu werden) verbrennt sich daran, d. h. setzt sich großen Gefahren aus; und der, welcher sie blos hört, hat kein Verdienst davon, denn er könnte sie nicht verstehen. Wegen des doppelten, von uns bezeichneten Uebelstandes sagt Rabbi Hya, daß, wenn die Sammlung der Agadoth nur an sich vortreffliche Sachen enthält, derjenige, welcher sie verfaßt hat, nichts desto weniger verdiene, daß ihm die

---

שמתוך כך אתה מכירו ותדבק בדרכיו Siphri 5. Mos. 8, 3 (ע קב).

Hand abgehauen werde; wegen der Dunkelheit und Zweideutigkeit der Sprache der Agada nannte Rabbi Seira solche Abhandlungen Orakelsammlungen.

Hatte man nun einmal die Dunkelheit und Zweideutigkeit der besonderen sinnbildlichen Sprache in der Agada angenommen, um die kabbalistischen Geheimnisse zu verschleiern, so faßte man oft, sogar die nicht mystischen Theile der Agada, wo nicht in der kabbalistischen Sprache, die in keiner Beziehung dazu stand, sondern doch mit einer gedrängten Kürze ab, welche ebenfalls viel Dunkelheit und Zweideutigkeit darbot. Geschah dies aus Gewohnheit, oder um diejenigen abzuschrecken, welche sich erkühnen möchten, die Agadoth zu lesen, wir wissen es nicht; allein es verhält sich so. In dieser Kürze, dieser Dunkelheit, welche keinen Nachtheil befürchten ließ, weil die Agada keine Autorität für die Ausübung der Religion genoß, glauben wir den Beweggrund des Abscheues Rabbi Josuas für das Lesen agadischer Werke zu finden, sowie die Erklärung der Besorgnisse, welche ihm ein einziger Blick auf die Zusammenstellungen zwischen dem verschiedenen Alter der Patriarchen und gewissen biblischen Stellen eingeflößt hatte, so sinnreiche Zusammenstellungen, welche an und für sich so unschuldig zu sein scheinen.

Man weiß, mit welcher religiösen Sorgfalt die Israeliten über die Erhaltung der heiligen Schrift wachten; welche Mühe sie anwandten, um dieselbe vor aller Verfälschung zu verwahren, weil sich auf diese Schriften ihr Glauben und ihre Hoffnung, ihre Vergangenheit und ihre Zukunft stützt.

Die Eintheilung nach Kapiteln, so wie sie jetzt besteht, war, da sie nicht von den Verfassern der heiligen Schrift selbst gemacht wurde, nicht immer dieselbe.

Um nur von den Psalmen zu sprechen, so scheint es, daß die Eintheilung in 150 Kapitel die allgemein angenommene war denn es ergibt sich aus dem Talmud, daß die Zusammenziehung der beiden ersten Kapitel bei mehreren Gelehrten schon in Vergessenheit gerathen war. [1])

Wenn man also in dieser Agada nur 147 Psalmen zählt, ohne zu erkennen zu geben, daß, um gerade diese Zahl zu haben,

---

[1]) Berachoth 9, col. 2 und siehe Tosephoth Pesachim 147, col. 1, Megillah 17, col. 2.

man sechs in drei zusammen ziehen müsse, war da nicht zu besorgen, daß man drei als Apokryphen ansähe und durch Schlußfolgen Zweifel gegen die Aechtheit der heiligen Schrift erhöbe? Dieselbe Gefahr kann sich aus den 123 Halleluja's ergeben, eine Zahl, welche man nicht anders, als durch Hinzufügung der Synonyme erreichen kann. Die Gefahr, welche demnach die zu gedrängte Kürze dieser Agada darbot, war sehr dringlich und geeignet, dem frommen Rabbiner lebhafte und gegründete Besorgnisse einzuflößen.

Und wer weiß, ob bei der Art von Arbeit, womit wir gegenwärtig beschäftigt sind, das Wort בלילה eigentlich „Nacht," nicht „Dunkelheit" bedeutet? und ob der Rabbi uns nicht die Ursache seiner Besorgniß hat erklären wollen? אפילו כן אנא מתבעי בלילה, obgleich nichts gegen diese Agada einzuwenden, die nichts Lächerliches darbietet und kein Geheimniß enthüllt, so beunruhigt mich doch ihre Dunkelheit und Kürze?

Wenn also, ungeachtet der Mißbilligung, welche die Sammlungen der Agadoth traf, Rab Jochanan und später Rab Aschi in ihre Talmude Agadoth aufgenommen haben, so geschah es gerade, um die Nachtheile, welche die besondern Sammlungen darboten, zu vermindern.

Neben die Halachoth gestellt, wo der gewissenhafte, beobachtende, nachdenkende und tiefe Geist der Talmudisten in seinem ganzen Glanze erscheint, war es nicht zu befürchten, daß die Agadoth durch das, was sie scheinbar Geringfügiges und Abgeschmacktes an sich hatten, die berühmten Gelehrten, von denen sie ausgingen und welche einige Zeilen weiter oben oder unten unsere Bewunderung durch die Gründlichkeit ihrer Kenntniß, die Schärfe ihres Verstandes, die Tiefe ihrer Gedanken und die Reinheit ihrer Lehre fesseln, lächerlich machen konnten. Die Halacha nimmt so zu sagen die Agada unter ihren Schutz und nöthigt uns, anzuerkennen, daß geheimnißvolle Lehren, erhabene Wahrheiten unter dem buchstäblichen und bildlichen Sinne verborgen sind.

Würdigung der Agada durch die Rabbiner nach dem Talmud.

Maimonides: [1]) „Wir haben schon (in der Vorrede zum Commentar über die Mischna) versprochen, die anscheinenden Albernheiten der Agada in den Werken zu erklären, welche wir uns zu veröffentlichen vorgenommen, das eine über die Prophezeihung, das andere über die Harmonie. (Der Gegenstand dieses letzteren Werkes war, Erläuterungen über die dunkeln Stellen aller Deraschoth (Agadoth) zu geben, welche nach dem wörtlichen Sinn sich sehr von der Wahrheit entfernen und aus dem Wege des Vernünftigen heraustreten würden, allein in der Wirklichkeit blos Allegorien sind.)"

(Nun kommen die Beweggründe, welche ihn von der Ausführung dieser Arbeit zurückgehalten haben; dann fährt er fort:) Es scheint uns auch, daß, wenn ein beschränkter Mann, ein gewöhnlicher Rabbiner diese Deraschoth studire, er keine Schwierigkeit darin finden würde; denn für einen eingebildeten Unwissenden, dem alle Kenntniß über die Natur der Wesen abgeht, ist sogar das Unmögliche nicht unwahrscheinlich. Wenn ein vollkommener und ausgezeichneter Mann sie studirt, so wird von zwei Fällen einer eintreffen; entweder wird er sie buchstäblich nehmen und sich alsdann darauf beschränken, eine ungünstige Meinung vom Verfasser zu hegen, den er als einen Unwissenden ansehen, was keine Gefahr für die Grundlagen des Glaubens darbieten wird; oder er wird ihnen auch einen verborgenen Sinn unterlegen und dann wird natürlich nichts für die Religion zu besorgen sein; er wird, mag er den verborgenen Sinn finden oder nicht, eine gute Meinung vom Verfasser haben."

Derselbe: [2]) „Siehe, wie diese erhabenen Wahrheiten, welche die Betrachtung den gründlichsten Philosophen enthüllt hat, sich in den Midraschoth (Agadoth) zerstreut finden; wenn ein Gelehrter, welcher der Wahrheit nicht huldigen will, sie studirt, wird er sich beim ersten Lesen darüber lustig machen weil, im buchstäblichen Sinne genommen, sie sich von der Wirklichkeit der Beschaffenheit der Wesen entfernen. Die Ursache

---

[1]) Einleitung zum „Führer der Verirrten."
[2]) Ebendas. 1. Theil, Kap. 70.

davon ist, daß, wenn sie diese Gegenstände behandelten, sie (die Rabbiner) sich räthselhaft ausgedrückt haben, weil dieselben für das gemeine Volk zu hoch sind, wie wir dieß schon wiederholt gesagt haben."

Derselbe: [1]) „Die Deraschoth (agadische Exegese) werden von zwei verschiedenen Gesichtspunkten aus betrachtet. Es gibt Personen, welche behaupten, daß die Rabbiner ihre Erklärungen als den wirklichen Sinn des Textes darstellen; andere betrachten diese Erklärungen mit Verachtung, da sie dieselben lächerlich finden, weil offenbar dies nicht der Sinn des Textes ist. Die ersten strengen alle ihre geistigen Kräfte an, um die Wahrheit dieser Deraschoth zu behaupten und sie im Gedächtniß zu behalten, in der Meinung, daß sie den eigentlichen Sinn des Textes geben, und stellen sie auf eine Linie mit den traditionellen Gesetzen. Allein weder die einen noch die andern haben eingesehen, daß diese Erklärungsart so zu sagen zur poetischen gehört, deren Sinn für keinen Verständigen zweifelhaft ist."

„Diese Erklärungsart war damals sehr gebräuchlich; jedermann bediente sich derselben nach der Weise der Poeten. So lehren uns unsere Weisen, seligen Andenkens, [2]) Bar Kappara habe gesagt:" in dem Verse ויתד תהיה לך על אזניך [3]) „Du sollst einen Spaten bei deinen Geräthen haben," hies nicht אזניך „deine Geräthe," sondern אזניך „deine Ohren," denn durch diesen Vers will uns die heilige Schrift lehren, daß wir jedesmal, wenn man Ungebührliches in unserer Gegenwart reden, mit dem Finger die Ohren verstopfen sollen." Es sollte mich sehr wundern, wenn dieser Tanaa geglaubt hätte, wie diese Unverständigen meinen, daß dies der eigentliche Sinn des Textes sei; daß dies die Pflicht sei, welche Gott uns durch diese Worte habe vorschreiben wollen; daß יתד wirklich „Finger" und אזניך „Ohren" bedeute. Ich glaube nicht, daß ein solcher Gedanke in dem Kopfe desjenigen, der seiner Vernunft völlig mächtig ist, aufsteigen kann. Allein es ist ein sehr zierlicher Ausdruck, wenn man uns durch

---

[1]) Ebendas. 3. Theil, Kap. 43.
[2]) Ketubath 5, col. 1.
[3]) 5. Mos. 23, 14.

die allegorische Anwendung dieses Verses eine vortreffliche Lebensregel gibt, nämlich: daß es ebensowenig erlaubt sei, Unanständiges anzuhören, als zu thun."

Derselbe: [1]) „Der vierte Theil des Talmuds begreift die Deraschoth (agadische Exegese), welche natürlicherweise in Folge des in jedem Kapitel verhandelten Gegenstandes herbeigeführt werden. Dieser vierte Theil, d. h. diese Exegese, welche sich im Talmud befindet, darf nicht angesehen werden, als sei sie nur von geringem Verdienste und mittelmäßigem Nutzen; denn sie ist von hoher Bedeutung, weil sie wunderbare Räthsel und tiefe Kenntnisse enthält. Wenn man ernstlich darüber nachdenkt, so wird man zur Kenntniß des wirklichen, unübertrefflich Guten gelangen; man wird darin die theologische Wissenschaft und die Kenntniß der eigentlichen Beschaffenheit der Dinge entdecken, welche die Lehrer sorgfältig verborgen haben, um sie der Kenntniß des gemeinen Volkes zu entziehen. Man wird darin zugleich alle von den Philosophen, welche Zeitgenossen der Verfasser des Talmuds waren, entdeckten Wahrheiten finden. Indessen, wenn man nur den buchstäblichen Sinn untersucht, so findet man darin nur Abgeschmacktheiten."

Rabbi Jehuda Hallevy: [2]) „Ich gestehe es, König der Chusaren, daß im Talmud sich Sachen finden, von denen ich dir keine genügende Erklärung geben, noch ihre logische Verbindung finden kann. Sie wurden daselbst durch den Eifer der Schüler gesammelt, welche als Grundsatz angenommen hatten, daß die geringsten Worte der Weisen studirt zu werden verdienten. Daher ihre Sorgfalt, Alles aufzubewahren und zu sammeln, was sie von ihren Lehrern gehört hatten und es mit denselben Ausdrücken, deren sich diese bedient hatten, beizubehalten. Es ist wohl möglich, daß diese Schüler selbst den Sinn davon nicht verstanden; sie sagten blos: wir haben die Dinge so und so gehört und empfangen. Es ist auch möglich, daß die Lehrer unter dem Schleier dieser Worte Lehren verbargen, welche den Schülern unbekannt geblieben. Diese Worte sind bis auf uns gekommen; wir haben ihnen wenig Wichtigkeit beigelegt, weil wir ihren Sinn nicht verstanden; allein es betrifft blos

---

[1]) Vorrede zu seinem Kommentar über die Mischna.

[2]) Kusari, 3. Theil, 73.

das, was keine Beziehung zu Erlaubtem und Verbotenem hat. Darum gibt man nicht Acht auf diese Dinge und diese benehmen dem Werke, das sie enthält, nichts an seinem Verdienste."

Rabbi Samuel der Fürst (Einleitung zum Talmud:) „Man nennt Agada jede Exegese, die sich im Talmud befindet und etwas zum Gegenstande hat, was das Gesetz nicht betrifft; man nimmt nur daraus, was vernunftgemäß ist."

Iben Esra (Vorrede zu seinem Kommentar über die Klagelieder:) „Die wahrheitsliebenden Menschen werden die Erklärungen unserer Alten, die so fromm waren, verstehen. Diesen Erklärungen liegt die Wahrheit zu Grunde und sie tragen das Gepräge der Wissenschaft an sich; alle ihre Worte sind wie siebenfach gereinigtes Gold und Silber. Doch sind sie verschiedener Art: einige erscheinen unter dem Schleier von Räthseln, Geheimnissen und Allegorien, deren Sinn eben so erhaben ist, als der Himmel; andere, welche die zur Erforschung der Tiefen der Wissenschaft zu schwachen Gemüther entfalten; andere endlich haben zum Zwecke, die Wankenden aufrecht zu erhalten und die Unwissenden zu belehren. Deßwegen wird der Text angesehen, wie der Körper, und die Erklärungen, wie die Bekleidung. Es finden sich darin so feine, wie Seide und so grobe, wie ein härenes Gewand. In den Gesetzen und kostbaren Belehrungen ist der natürliche Sinn, der Körper. So haben sie (unsere Weisen) gesagt: der buchstäbliche Sinn ist immer wahr. — Diese Wahrheit ist alt."

Rabbi Serira Gaon sagt, die Agadoth seien nur auf Vermuthungen gegründet. Rabbi Isaak Abuhab, in der Vorrede zu seinem Buche Menorath Hammaor beschränkt diese Worte auf einige der Agadoth und setzt hinzu, daß die meisten tiefe Geheimnisse und erhabene Kenntnisse enthalten.

Rabbi Isaak Israeli sagt: [1]) „Unsere Rabbiner, welche in alle Geheimnisse eingedrungen waren, kannten Alles, was wir eben in Betreff der Finsternisse gesagt haben, allein sie sprachen allegorisch und räthselhaft davon, wie sie in den Agadoth des Talmuds und der Midraschim zu thun pflegen, um die göttlichen Wissenschaften vor dem gemeinen Volke zu verbergen, indem sie nur anspielend und räthselhaft davon sprechen; so reden sie von

[1]) Jesod Olam, 3. Theil, Kap. 17.

niedern Dingen, wenn sie höhere im Auge haben. „Dieser Verfasser findet die Andeutung der natürlichen Ursachen, welche Finsternisse hervorbringen, in folgender Agada Sukka 29, col. 1: „Die Rabbiner haben gelehrt, daß vier Dinge eine Finsterniß verursachen können: wenn ein Vorgesetzter stirbt und nicht gehörig beklagt wird; wenn das Blut zweier Brüder zugleich vergossen wird u. s. w.“ „Es ist möglich, sagt er, daß diese Worte einen tiefern Sinn verbergen.

„Die agadischen Stellen,“ sagt Rabbi Moses Hajim Luzzato,[1]) „werden in zwei Klassen eingetheilt, in didaktische und in exegetische. Die didaktischen haben die Darstellungen entweder von moralischen oder von theologischen Grundsätzen zum Gegenstande, die exegetischen die Erklärung des Textes der heiligen Schrift. Wir können unterlassen, von den didaktischen Stellen zu sprechen, welche moralische Grundsätze zum Gegenstande haben; denn ihr Nutzen ist anerkannt und ihre Schönheit offenbar. Der Kritiker kann keine Einwürfe dagegen machen, noch der Verdorbene einen Stein des Anstoßes darin finden; beschäftigen wir uns jetzt mit den Stellen, welche theologische Kenntnisse zum Gegenstande haben.“

Der Verfasser fährt fort, indem er die Gründe darlegt, welche die Gelehrten bewogen haben, das mündliche Gesetz aufzuschreiben, und sagt dann weiter: „daß dieselben Gründe sie bestimmt haben, die Geheimnisse und die Grundsätze in Betreff des mystischen Sinnes des Gesetzes und die Vermuthungen über das Wesen Gottes aufzuzeichnen. Jedoch, sagt er, besteht der Unterschied, daß, was das Gesetz und die äußeren Religionsübungen anbetrifft, nichts hinderte, dieselben deutlich darzustellen und sie jedem Leser verständlich zu machen; hingegen der mystische Theil nicht jedem Unbesonnenen deutlich dargelegt werden kann; die Achtung, welche man diesen Wissenschaften schuldig ist, und ihre Tiefe gestatten nicht, daß man hinsichtlich ihrer so verfahre.“

„Die Achtung, welche man diesen Wissenschaften schuldet, gestattet nicht, daß ihre Geheimnisse Menschen von schlechtem Karakter, seien dies selbst Gelehrte, enthüllt werden; ihre Tiefe macht sie nur auserwählten, an's Nachdenken gewöhnten Ge-

[1]) Abhandlungen über die Agada.

müthern zugänglich. Wenn stumpfsinnige und mit geistigen Verrichtungen nicht vertraute Menschen sich an dieselben wagen, so könnten diese Wahrheiten sie zu Irrthümmern und verderblichen Abwegen verleiten. Daher haben unsere Weisen einen Mittelweg gefunden; sie haben diese Kenntnisse aufgezeichnet, um sie der Vergessenheit zu entreißen, haben sie aber mit einem Schleier oder mit räthselhaften Formen bedeckt, um demjenigen, dem sie den Schlüssel nicht dazu gegeben, den Sinn zu verbergen. „Dann folgen die angewandten Mittel, um die Wissenschaft zu verbergen; dies sind: 1. die figürliche oder allegorische Sprache; 2. die Zweideutigkeit; 3. die Gemeinheit [1])

Würdigung der Agada von nichtisraelitischen Gelehrten.

Die Meinung, welche wir über den eigentlichen Karakter der Agada geäußert haben, sehen wir durch die Schriften der gelehrtesten israelitischen Doktoren bestätigt. Diese Autoritäten könnten genügen, wie dies die gelehrtesten Christen [2]) anerkannt haben, auf deren Zeugniß wir uns berufen, wenn wir den Umfang und die Gründlichkeit der Wissenschaft der Verfasser des Talmuds darzuthun haben werden, „wenn es sich um die israelitische Lehre handelt, sind die israelitischen Gelehrten allein kompetente Richter.“ Was aber unserer Meinung eine unbestreitbare Gewißheit in den Augen jedes Aufrichtigen verleihen muß, ist, daß die gelehrtesten Christen, sogar unter denen, welche aus religiöser Abneigung dem Talmud abhold waren, anerkannt und erklärt haben, daß die Agadoth in einem allegorischen Sinne zu verstehen seien.

Buxtorf [3]): „Man hat (in den Talmud) ebenfalls verschiedene Legenden eingerückt, welche, da sie gewöhnlich tiefe, geheime und mystische Ideen verbergen, nur Wenigen zugänglich sind.“

---

[1]) Das heißt, sie verbargen höchstwichtige Lehren unter scheinbar gemeinen Worten und Gedanken.

[2]) Sonie Eusebius, Selden, Lightfoots u. s. w.

[3]) De abbr. hebr. Multiplex etiam ipsi (Talm.) historia inserta est, quae quia profundos, arcanos et mystericos sensus plerumque comprehendit ideo a paucis intelligitur.

Selden [1]): „Es ist außer Zweifel, daß unter den Allegorien des Talmuds ebensowohl, als unter denen der alten Griechen und Aegypter, nach der Gewohnheit der Theologen, gewisse Geheimnisse und Glaubensartikel verborgen waren."

Johann Chr. Wagenseil [2]): „In Wahrheit finden sich, ich verhehle es nicht, im Talmud und sogar in der Abhandlung, welche wir zu erklären unternommen haben, viele frivole Dinge welche das Ohr beleidigen und ganz abgeschmackt sind..... Jedoch kann ich die Meinung der Juden, welche den Talmud in Ehren halten, nicht verwerfen, wenn sie behaupten, daß unter denselben Fabeln die Alten die Wahrheit verborgen haben, nach dem angenommenen Gebrauche, die Geheimnisse der Weisheit nur unter dem Schleier von Räthseln und Gleichnissen mitzutheilen. Sie erinnern uns, daß man sogar in der heiligen Schrift auf hyperbolische Ausdrücke stößt, von bis an den Himmel befestigten Städten, von Bäumen spricht, welche eine Versammlung halten, um einen König zu wählen, und dergleichen mehr. Es würde von Nutzen sein, den Talmud Chulin Seite 90, 2 und Maimonides, in der Vorrede zu Seder Seraim, nachzusehen, wo er diesen Gegenstand weitläufig und gelehrt behandelt."

Johann Leusden [3]): „In den Schriften des Talmuds fin-

---

[1]) In prol. ad succ. Sub. quibus (fabulis talmudicis) tamen uti apud græcos veteres et Aegyptios mysteria pro theologorum gentis indole et persuasiones latuisse dubitari nequit.

[2]) In præfatione ad Sotam.

Equidem, non dissimulo deprehendi, in Talmude, ipsoque adeo quem explicandum nobis sumsimus, libro, multa frivola, putida, ac ab omni ratione aliena..... Attamen non admodum refragari velim Talmud venerantibus Judaeis, tum contendunt, sub ipsis illis fabulis quandoque veritatem abscondisse veteres more quondam recepto, ut aenigmatis et parabolis arcana Sapientiae traderentur. Revocant nobis in mentem, in ipsis sacris litteris, multa hyperbolice dici et memorari ibi Urbes ad cœlum usque munitas; Arbores de rege eligendo celebrantes comitia; et plura hujus generis. Juvat adire Talmud in Chulin folio 90. 2; et Maimonidem in praefatione Seder Seraim ubi prolixe et erudite in hanc rem diserit.

[3]) Diss. IV ad Jonam Sect. 3. In scriptis Rabbinorum multae quidem occurunt fabulae, sed revera non tot, quot quidem vulgus

den ſich in der That viele Fabeln, allein im Grunde nicht ſo viel, als das gemeine Volk glaubt; es gibt viele Perſonen, welche gewöhnlich Alles, was ſich im Talmud befindet, buchſtäblich nehmen; ſie ſind jedoch im Irrthum, denn erſtens bedienen ſich die Verfaſſer des Talmuds und viele israelitiſchen Schriftſteller, gleich den Chriſten, häufig der Gleichniſſe, welche, buchſtäblich genommen, ganz abgeſchmackt wären, allein man muß ſie wie Gleichniſſe erklären und den Zweck, welchen die Rabbiner im Auge hatten, nicht aus dem Geſichte verlieren, u. ſ. w."

Zweitens: „Die Talmudiſten machen häufigen Gebrauch von der Proſopopoe, d. h. ertheilen leb-, empfindungs- und vernunftloſen Weſen Sprache."

Drittens: „Unwiſſende und Ungeſchickte ſchreiben den Ebräern aus Mangel an Sprachkenntniß Dinge zu, welche nie ein Glaubensartikel für ſie waren; und dies, ohne ſie in den Werken der Ebräer ſelbſt geſehen und geleſen zu haben. Viele verſchreien öffentlich und heimlich die Schriften der Talmudiſten als Werke voller Fabeln, ohne jedoch den Talmud weder geſehen, noch geleſen zu haben, und welche, wenn man ſie fragte, in welchem Format der Talmud gedruckt ſei, vielleicht antworten würden, in Octavo. Doch der Schuſter bleibe bei ſeinem Leiſten.

---

putat. Multi solent omnia, quae in Talmudi inveniuntur, litteraliter explicare, sed falluntur: nam Talmudistae aliique Hebraeorum scriptores adhibuerunt primò suas parabolas, quemadmodum Christiani quas omnes si quis velit ad literam explicare planè absurdus erit sed parabolicè exponendae sunt, et semper respiciendum est ad finem à Rabbinis intentum:

Secundo Talmudistae saepissimè adhibuerunt Prosopopœias, hoc est, rebus inanimatis sensu et ratione carentibus loquelam tribuerunt.

Tertio Indocti et imperiti quidam nonulla Judaeis ex ignorantiâ linguae adscribunt, quae nunquam crediderunt, nec quae in propriis Judaeorum scriptis viderunt, vel legerunt Multi exhibilant publicè aut privatim scripta Talmudicorum, tanquam impia, fabulis plena, qui tamen nunquam Talmud viderunt, vel legerunt, qui si rogarentur in quali formâ Talmud typis esset impressum et divulgatum? Responderent fortassè in Octavo: Sed ne Sutor ultra crepidam, judicent illi de Talmudi, qui scripta Talmudica in ipso fonte legerunt; sed taceant qui linguam Hebraicam non intelligunt, vel qui vix textum Hebraeum punctatum absque vitio legere possunt. nisi velint illud vulgare sibi applicare, *tanquam caecus judicat de coloribus*

Jeder bei seinem Handwerke; diejenigen mögen über den Talmud urtheilen, welche die talmudischen Schriften in der Quelle selbst lesen; diejenigen jedoch, welche die hebräische Sprache nicht verstehen oder kaum einen hebräischen Text mit punktirten Vokalen ohne Fehler lesen können, mögen sich des Urtheils enthalten, wofern man auf sie nicht das gemeine Sprüchwort anwenden soll: daß sie handeln, wie ein Blinder, der über Farben urtheilt."

J. Buxtorf[1]): „Diejenigen, welche mit den talmudischen Schriften und besonders mit denjenigen, wo die allegorische Lehrart im Gebrauche ist, vertraut sind, wissen, wie gerne diese (die Talmudisten) ihre Meinungen auf eine lakonische, gedrängte, verschleierte und sozusagen räthselhafte Weise ausdrückten und wie gerne sie überall die Gelegenheit ergriffen, um eine nützliche und moralische Sentenz abzuleiten und darzustellen."

Nichts ist überdies bei den Theologen des Alterthums mehr im Gebrauch, als ihre Lehre mit der allegorischen Form zu bekleiden, Gott hat selbst das Beispiel dazu gegeben. Enthält die heilige Schrift nicht eine Menge von Anthropomorphismen, die nichts anders als allegorisch sind? „Alle orientalischen Völker, sagt Origenes, die Perser, die Hindus, die Syrer, verhüllen verborgene Geheimnisse unter ihren religiösen Fabeln, der Weise aller dieser Religionen ergründet leicht ihren Sinn, aber der Gemeine sieht nur die Schale." Und Sie wollen, daß die Talmudisten, die auch Orientalen waren, nicht ebenso hätten verfahren können? Wendet denn das Evangelium nicht die Allegorie an? Was ist der verfluchte Feigenbaum[2])? Die ganze Offenbarung Johannes? Was sind die meisten Beweise, welche die Evangelien, um ihre Lehre darauf zu stützen, dem Pentateuch entlehnen, von der unter dem Fuße der Frau zertretenen Schlange an bis zu der ehernen Schlange, den Opfern, dem Passalamm? Den christlichen Schriftstellern die Anwendung der Allegorie zu-

---

[1]) In præfatione Florilegii sui. Qui in scriptis Talmudicis, et illis quæ Allegoricam docendi genus sectantur sunt versati, ii norunt, quam illi amant, breviter concisè, tectè et ænigmatice quasi, animi sui sensa proferre, et undiqua occasionem captare, utilis et moralis alicujus sententiæ eliciendæ et proponendæ.

[2]) Math. 21, 18, Mark 11, 12.

gestehen, rechtfertigen, billigen und glauben, was sie behaupten, daß nämlich die heilige Schrift im Allgemeinen allegorisch gesprochen, und den Rabbinern absprechen, sich gleichfalls dieser Sprache bedient zu haben, wäre aller gesunden Vernunft zuwider. Wenn Sie anerkennen, daß sie auf eine figürliche und räthselhafte Weise haben reden können, was wird dann aus Ihren Vorwürfen der Unwissenheit, Albernheit u. s. w.? Heißt dies nicht, ein höchst kühnes, ungerechtes Urtheil fällen, wenn man Schriften, die man nicht versteht, verdammt und brandmarkt?

Von der Gründlichkeit und dem Umfang der Wissenschaft der Verfasser des Talmuds.

Wir glauben sonnenklar bewiesen zu haben, daß die Rabbinen in der Agada oft die allegorische Sprache anwandten; wäre jedoch die Thatsache zweifelhaft, so sollte die Liebe jeden Rechtschaffenen veranlassen, wenn auch nicht, wie es der Talmud [1]) lehrt, die Frage von dem günstigsten Gesichtspunkte aus zu betrachten, doch wenigstens sich jedes Urtheils in Betreff der Rabbiner zu enthalten, bis eine Prüfung derjenigen ihrer andern Schriften, wo der figürliche und allegorische Styl ausgeschlossen ist, ihren Karakter, ihre Richtung, ihre Wissenschaft oder ihre Unwissenheit enthüllt hat. Wir stellen nicht in Abrede, daß nichts leichter, nichts bequemer ist, als zu urtheilen, ohne zu prüfen; allein wir glauben auch, daß ein solches Urtheil nicht das gerechteste und besonders nicht unfehlbar ist.

Man hat behauptet, der Talmud sei ein Machwerk von Albernheiten, Sonderbarkeiten und Abgeschmacktheiten; wir haben schon gezeigt, auf was dieses Urtheil sich stützt und daß nichts es rechtfertigen kann. Wir wollen jetzt darthun, daß es unmöglich ist, es zuzulassen.

Waren die Verfasser des Talmuds ernsthafte, einsichtsvolle, gelehrte Geister oder frivole, beschränkte, unwissende Männer? Das ist die Frage, die wir lösen wollen.

Den Geist zu bilden und einen freien, würdigen Gebrauch davon zu machen, die Wunder der Natur zu erforschen, ihre Gesetze

[1]) Aboth Kav. 1, § 6.

n und in ihre Geheimnisse zu dringen, um die Größe, Zeisheit, Güte und Herrlichkeit Gottes besser kennen zu d kundzuthun, und um sich den Menschen nützlicher zu dies war das stete Ziel aller Anstrengungen der Ge- ı Israel.

ß diese Anstrengungen nicht verfehlt haben, glückliche ıach sich zu ziehen, ist eine unwiderlegbare Thatsache, ie glänzendste Weise durch die schätzbaren Reste ihrer ıft, welche aus dem Schiffbruche des Ruhmes und des ;sraels gerettet wurden und der zerstörenden Macht der ıd Verfolgungen entgangen sind, bestätigt wird.

Philosophie.

len wir von ihrer Philosophie reden? Man findet sie ıd zerstreut und in den, die esoterische, unter dem Na- bala bekannten, Lehre enthaltenden Werken als System

Jeder Aufrichtige wird anerkennen, daß sie neben der n religiösen Wissenschaft noch ein vortrefflich organi- losophisches System aufstellt, dessen sich die tiefsten ühmen könnten.

: Anlage unseres Werkchens gestattet uns nicht, eine ng dieser Philosophie zu geben; es genügt, zu sagen, Begriffe, welche sie von Gott, seiner Güte, seiner Ge- und seine Beziehungen zum Menschen, von dem Ur- und der Bestimmung des Menschen, von seinen Rechten, n Pflichten gegen Gott (außer seinen besondern Pflichten elite), gegen sich selbst und gegen die Gesellschaft, von der hren Kräften, von der Willensfreiheit und der zukünf- rgeltung gibt, diejenigen sind, welche von der neueren ie nicht geläugnet werden.

: ersten Kirchenväter versichern, daß die griechischen Ge- und Philosophen, welche Egypten und Phönizien meh- rhunderte nach Salomo bereist haben, einen großen rer Begriffe in den Büchern der Hebräer schöpften.

ese Beziehungen zwischen den griechischen Philosophen Hebräern, deren Begriffe jene annahmen, werden, nach gnisse von Bossuet [1]), noch von den griechischen Ge- reibern selbst bestätigt.

---

bhandlungen über die Universalgeschichte, 2. Theil, § 5.

Ueberdieß wurde die Philosophie, die Kenntniß der dem gemeinen Volke unbekannten, Wissenschaften und die einer großen Anzahl von Mundarten als strenge Bedingung denjenigen gestellt, welche nach den Funktionen eines Mitgliedes des Synhedrins strebten [1]).

Mathematik und Astronomie.

Eine große Anzahl talmudischer Abhandlungen, von welchen wir nur Kilaïm, Erubin, Succa, Pesachim erwähnen wollen, beweisen, daß ihren Verfassern die mathematischen Wissenschaften nicht fremd waren.

Ueberdieß bedurften sie der mathematischen Wissenschaften, um sich mit der Astronomie befassen zu können; einer Wissenschaft, die ihnen unerläßlich war, um den Zeitpunkt der Neumonde zu bestimmen und Tage und Monate im Jahre einzuschalten.

Sie legten den astronomischen Berechnungen eine solche Wichtigkeit bei, daß sie die Worte des Propheten (Jesaiah 5, 12) „sie betrachten nicht das Thun Gottes und sehen nicht seiner Hände Werk" auf denjenigen anwandten, der den Lauf der Sonne und der Planeten zu berechnen versteht und sich nicht damit beschäftigt. „Rabbi Samuel [2]), Sohn Nachmeni's, sagte im Namen Rabbi Jochanans: „es ist eine Pflicht, den Lauf der Sonne und der Planeten zu berechnen [3])." Auch hatten die Israeliten große astronomische und kosmographische Kenntnisse,

---

[1]) אין מושיבין בסנהדרין אלא בעלי חכמה בעלי מראה בעלי קומה בעלי זקנה בעלי כשפים ויודעים שבעים לשון Menachot 65, col. 1.

[2]) Man muß diesen Rabbi Samuel nicht mit dem gelehrten Arzte und Astronomen Samuel verwechseln, der aus einem Grunde, den er Rabbi Jehuda dem Heiligen erklärt hat, niemals den Titel eines Rabbi annehmen wollte. Baba Mezia 85, col. 2.

[3]) אמר ר' שמעון בן פזי אמר ר' יהושע בן לוי משום בר קפרא כל היורע לחשוב בתקופות ומזלות ואינו חושב עליו הכתוב אומר ואת פועל ה' לא יביטו ומעשה ידיו לא ראו אמר ר' שמואל בר נחמני אמר ר' יוחנן מצוה לחשוב תקופות ומזלות Sabbath 75, col. 1

wie man sich davon in den Abhandlungen von Pesachim, Rosch Haschanah, Synhedrin, Eruchin u. s. w. überzeugen kann. Wir wollen einige Beispiele davon geben.

„Rabbi Gamliel, Großvater Rabbi Jehuda's des Heiligen [1]), erklärte: ich habe durch Familienüberlieferung von meinem Großvater her, daß die wahre Bewegung des Mondes nicht immer dieselbe ist, bald ist sie stärker, bald schwächer; die Zwischenzeit zwischen einem Neumonde und dem andern ist 29 Tage, $12\frac{793}{1080}$ Stunden [2]) = 29 Tage 12 Stb. 44′ $3\frac{1}{2}$″ [3]). „Das „Sonnenjahr hat 365 Tage 5 St. $\frac{997}{1080} + \frac{48}{1080 \times 76}$ oder „365 Tage 5 St. 55 + $\frac{145}{1080 \times 19}$“ [4]).

„Die Weisen Israels behaupteten, daß die Himmelskugel „unbeweglich sei und daß die Planeten sich bewegen; die Weisen anderer Völker behaupteten, die Planeten seien an der „Himmelskugel, die sich bewege, befestigt [5])."

---

[1]) Der mithin vor Ptolomäus, dem Zeitgenossen seines Enkels, lebte.

[2]) Man hat, um die Berechnungen zu erleichtern, die Stunde in 1080 Theile getheilt, indem diese Zahl durch 2, 3, 4, 5, 6, 8 und 9 theilbar ist.

[3]) אמר להם רבן גמליאל כך מקבלני מבית אבי אבא פעמים שבא בארוכה ופעמים שבא בקצרה .... אין חדושה של לבנה פחותה מעשרים ותשעה יום ומחצה ושני שלישי שעה וע"ג חלקים Rosch Haschana 25, col. 1.

[4]) Nach einer dem Rabbi Abba zugeschriebenen Beraitha. Das Sonnenjahr hatte nach Meton 365 Tage 6 St. 18 Min. 56″ 50‴. Pétav. de doct. temp. t. 1, p. 62. Ben Sald, ein gelehrter Araber, sagt: „Ich habe bei den Israeliten eine unfehlbare Regel gefunden, um die Neumonde und die Umdrehungen der Sonne zu berechnen, ich weiß nicht, woher sie dieselbe haben, ich habe mich bei ihren Gelehrten erkundigt und sie haben mir erklärt, sie hätten sie durch Ueberlieferung von den Propheten." Siehe Jesod Olam von Israeli, 4. Theil, Kap. 7.

[5]) חכמי ישראל אומרים גלגל קבוע ומזלות חוזרים וחכמי אומות העולם אומרים גלגל חוזר ומזלות קבועים Pschachim 92, col. 2.

Samuel sagte: „Die Straßen des Himmels sind mir ebenso gut bekannt, wie die von Nahardea, mit Ausnahme der der Kometen, deren Substanz ich nicht kenne [1]); wir wissen jedoch durch Ueberlieferung, daß sie nicht durch den Orion ziehen, denn wenn sie ihn durchzögen, so würde die Welt zu Grunde gehen; wenn wir glauben, daß sie ihn durchziehen, so ist das eine optische Täuschung; nicht der Körper der Kometen durchzieht ihn, sondern blos das Licht, das von ihm ausströmt."

Im Midrasch [2]) findet man die drei folgenden Meinungen: „Die Gestirne wälzen sich in der Luft fort; sie bewegen sich im Firmamente; sie werden von der Himmelskugel fortgezogen."

„Die Erde bildet eine Kugel, der Ozean umgibt sie von allen Seiten [3])."

---

[1]) אמר שמואל ונהירין לי שבילי דשמיא כשבילי דנהרדעא לבר מכוכבא דשביט דלא ידענא מאי נידו ונמירי דלא עבר כסלא ראי עבר כסלא חרב עלמא והא קא חזינן דעבור זיויה הוא דעבר ומתחזי כדעבר איהו Brachoth 58. col. 2.

Unter den Kometen, deren Wiederkunft man vorausgesagt hatte, ist, trotz unserer vervollkommneten Instrumente, den Arbeiten eines Newton, eines Copernikus, eines Kepler u. s. w. die größte Anzahl bis heute nicht wieder erschienen; andere, die man wiedergesehen, sind später gekommen, als man sie erwartete.

[2]) Rabba Bereschith, Kap. 6.

[3]) Aboda Sara 41, col. 1. אלכסנדרוס מוקדון כד בעא מיסק לעיל והות סלק וסלק עד שראה את העולם ככדור ואת הים כקערה Jer. Aboda Sara, Kap. 3, hal. 1. Es scheint aus dieser Stelle des Jerusalmi hervorzugehen, daß man zur Zeit Alexanders des Großen schon Mittel zur Luftschifffahrt hatte; denn man erzählt darin, daß, als Alexander der Große sich in die Luft erheben wollte, er stieg und stieg, bis die Erde ihm wie eine Kugel und der Ozean wie eine Schüssel schien. Man muß sich darüber nicht wundern, denn es gibt Dinge, von denen man sagt: „Siehe, das ist neu und es ist schon gewesen in den vergangenen Jahrhunderten." So spricht schon Rabbi Bechai, der im 12. Jahrhunderte lebte, von einem Blitzableiter, bei Gelegenheit der Erklärung, die er hinsichtlich des Thurmes von Babel gibt. Es ist offenbar ein Fehler in der Ausgabe, die wir unter Augen haben, und man muß ברק „Blitz" anstatt ברד „Hagel" lesen, der Sinn zeigt es deutlich an. Er sagt: „Die Baumeister

„In dem Buche des Rabbi Hamnuna des Alten findet man weitläufigere Erklärungen: die Erde macht in ihrer Bahn eine Achsendrehung, stellt die einen nach unten, die andern nach oben; der Anblick der Geschöpfe verändert sich nach der Verschiedenheit des Klima's jedes Ortes; die einen, wie die andern, bleiben aufrecht stehen. Durch diese Bewegung empfangen die Bewohner manches Erdtheils Licht, während sie in manchem andern Finsterniß haben; diese haben Tag, wenn die andern Nacht haben; es gibt Orte, wo es immer Tag und nur während eines kleinen Augenblickes Nacht ist. [1])"

„Der Umfang der Erde beträgt 9000 Meilen. [2])"

---

des Thurmes von Babel, welche einen Feuerstrom befürchteten, suchten einen Theil des feurigen Elementes anzuziehen, damit es sich nicht der Stadt nähern könne, wie wir noch in unserm Jahrhundert Weisen sehen, die eine gewisse Kraft kennen, um einen Theil des (Hagels ברד, oder nach unserer Vermuthung) Blitzes ברק anzuziehen, damit er nur an einer bestimmten Stelle einschlage עשו את העיר והמגדל כדי להנצל מהמבול של אש .... ולקשור חלק מיכוד האש שלא יוכל להתקרב אל העיר כמו שמצינו אף ברורנו זה קצת חכמים שיודעים כח לקשור חלק אחד מן הברד שלא יבא אלא בגבול ידוע.

[1]) וכספרא דרב המנונא סבא פריש יתיר דהא כל ישובא מתגלגלא בעיגולא ככדור אלין לתתא ואלין לעילא וכל אינון בריין משנין בחזוייהו משנויא דאוירא כפום כל אתר ואתר וקיימין בקיומייהו כשאר בני נשא ועל דא אית אתר בישובא בר נהיר לאלין חשיך לאלין לאלין יממא ולאלין לילא ואית אתר דכולא יממא ולא אשתכח ביה לילא בר בשעתא חדא זעירא.

Sohar Wajikra Seite 10, col. 1.

Rab Hamnuna, von dem hier die Rede ist, lebte im ersten Jahrhundert der christlichen Zeitrechnung. Man weiß, daß dieses System, welches das System des Pythagoras und des Kopernikus ist, von Lactance, Lib. III Kap. 24 und von Augustin de civitate Dei lib. XIII, Kap. 9 als absurd bezeichnet wurde; daß Galiläi, weil er dieses System angenommen, während 5 bis 6 Jahren in den Gefängnissen der Inquisition schmachten und am Ende widerrufen mußte.

[2]) Pschim 94, col. 1. שיתא אלפי פרסי הוי עלמא.

Man könnte dicke Bände anfüllen, wollte man Alles zusammenstellen, was man in den rabbinischen Schriften über die Naturgeschichte, den Ackerbau, die Anatomie, die Physik und die Arzneikunde findet. Wir wollen nur einige Stellen anführen, welche darthun, daß die Kenntnisse dieser Art den Talmudisten nicht fremd waren, und den wahrhaft wissenschaftlichen und wesentlich beobachtenden Geist dieser Gelehrten beurkunden werden. Unter denselben werden uns einige ins Auge fallen, die uns anzuerkennen nöthigen, daß die Talmudisten in Betreff ihrer Gelehrsamkeit ihrem Zeitalter vorangeschritten waren.

Physik.

„Das Licht hat mehrere Arten Farben. [1])"

„Das weiße Licht vereinigt alle Farben. [2])"

„Die Luft ist ein schwerer Körper. [3])"

Naturgeschichte.

Wir erwähnen hier einige allgemeine Thatsachen, welche den Beobachtungsgeist der Talmudisten beweisen.

Die Klasseneintheilung der Thiere und der Pflanzen in Geschlechter und in Gattungen. Man siehe unter andern: Kilaïm, Chulin 62, 63 u. s. w. Die Kultur der Pflanzen: Kilaïm, Schebiith, Moed Katon u. s. w.; die Art und Weise, die Thiere zu ernähren: Menachoth 69, col. 1, Baba Kama 19, col. 2, Synhedrin 108, col. 2 u. s. w.; den Karakter gewisser Thiere: Berachoth 22, col. 1, Ketuboth 61, col. 2, Erubin 100, col. 2; den instinktartigen Schrecken, den gewisse Thiere der stärksten Gattung vor andern haben, welche zu der schwächsten gehören; Sabbath 77, col. 2 u. s. w.

„Jedes Thier, welches mit Hörner versehen ist, hat einen gespaltenen Huf [4])."

---

[1]) חרכה מאורות יש באור Berachoth 52, col. 2.

[2]) אשא חיורא גון דכלל כלא Sohar Bereschith S. 16, col. 1.

[3]) Siehe מבוא שערים von Rabbi Hajim Vital בחינת חרוח במשקל.

[4]) כל שיש לו קרנים יש לו טלפים Nidda 51, col. 3.

„Jeder Fisch, welcher mit Schuppen versehen ist, hat Floßfedern [1])."

„Wenn die äußersten Enden der Eier eines Fisches gleich rund oder gleich spitzig sind, so ist dies ein Zeichen, daß der Fisch keine Schuppen hat [2])."

„Die Milch eines unreinen Thieres bildet weder Rahm noch Käse [3])."

„Die Thiere, welche sich nur bei Tage begatten, werfen nur bei Tage; diejenigen, welche sich nur bei Nacht begatten, werfen nur bei Nacht; diejenigen, welche sich ohne Unterschied bei Tag oder bei Nacht begatten, werfen bei Tag oder bei Nacht [4])."

„Die Thiere, deren Begattung und Tragezeit gegenseitig gleich ist, können mit einander zeugen [5])."

„Die Farbe des Thieres ist oft ein Anzeichen seines Temperamentes und seines Karakters. Berachoth 33, col. 1; Nasir 31, col. 2; Gittin 69, col. 1."

Als besondere Thatsachen erwähnen wir nur den Amiant, dessen Eigenschaft, die darin besteht, daß er unverbrennbar ist und im Feuer [6]) weiß wird, sie damals schon kannten; und die Kenntniß, die sie von einer von der Erde erzeugten Art Ratte hatten, deren einer Körpertheil lebendig, während der andere noch Erde ist [7]).

---

[1]) כל שיש לו קשקשת יש לו סנפיר Nidda 51, col. 3.

[2]) ב' ראשיה חדין וב' ראשיה כרין טמאה Aboda Sara 40, col. 1.

[3]) חלב טמא אינו עומד Ebend. 35, col. 2.

[4]) Bechoroth 8, col 1 כל שתשמישו ביום יולד ביום כל שתשמישו בלילה יולד בלילה כל שתשמישו בין ביום בין בלילה יולד בין ביום ובין בלילה.

[5]) כל שתשמישו ועיבורו שוין יולדים ומגדלים זה מזה Ebend.

[6]) Midrasch Chasita אמיינטוך זה שאינו מתנהק אלא באור Der gelehrte Casabonus hält in seinen Bemerkungen über Suetone (Augustus Ch. 100) diese Eigenschaft für fabelhaft.

[7]) Thulin 126, col. 2 עכבר שחציו בשר וחציו אדמה Wir führen diese Thatsache an, weil sie von mehreren Naturforschern, die den Talmud deßwegen tadelnswerth gefunden, bestritten worden

Anatomie.

„Das Gehirn ist von zwei Häutchen umgeben [1]). Der Hirnschädel ist in drei Fächer getheilt, wovon jedes mit einem Theile des Gehirns angefüllt ist; dieses ist außer dem härtern (dem Hirnschädel anliegenden) Häutchen, mit einem dünnen Häutchen umgeben. Das Gehirn verbreitet sich, fließt und geht fort durch 32 Kanäle. Diese drei Theile des Gehirns verbreiten sich im ganzen Körper und wenden sich nach zwei Seiten; der ganze Körper ist mit ihnen verbunden und sie erstrecken sich auf alle Theile des Körpers; sie verbreiten und finden sich überall [2]).“

---

ist. Maimonidis stellt sie indeß als allgemein bekannt dar. Er fügt hinzu, daß die Augenzeugen, die sie ihm bestätigt haben, unzählbar sind. Diodorus von Sizilien sagt: Man bemerkt manchmal diese Thiere, indem sie eine schon gebildete und lebendige Hälfte ihres Körpers außerhalb der Erde zeigen, während die andere noch die Beschaffenheit der Erde, mit welcher sie verbunden ist, behält (1. Buch, 1. Abtheilung). Ovide erzählt dasselbe.

Sic ubi deseruit madidos septemfluus agros
Nilus et antiquo sua flumina reddidit alveo;
Aethereoque recens exarsit sidere limus;
Plurima cultores versis animalia glebis
Inveniunt, et in his quaedam modò cœpta sub ipsum
Nascendi spatium; quaedam imperfecta, suisque
Trunca vident numeris: et eodem in corpore saepe
Altera pars vivit, rudis est pars altera tellus.

(Ov. met. lib. 1. Fab. 13.)

Auf diese Thiere macht Lukrecius Anspielung, wenn er im 5. Buche sagt:

Multaque nunc etiam existunt animalia terris
Imbribus et calido solis concreta vapore.

1) Chulin 45, col. 1. קרומא עלאה וקרומא תתאה.

2) בגולגלתא דא ג׳ חללין אשתכחו דשריי מוחא
בהו וקרומא דקיק חפייא עלייהו אבל לא קרומא קשישא
סתימא בעתיק יומין ובגין הא האי מוחא אתפשט
ונהיר ונפיק לתלתין ותרין שבילין — ואלין ג׳ מתפשטין
בכל גופא להאי סטרא ולהאי סטרא באינון אחיד בל
גופא ואחיד מהו גופא מכל סטרוי בכל גופא אתפשטן
ואשתכחן Sohar Naso 136, col. 1.

Im Sohar [1]) spricht man noch von einigen andern Eigenthümlichkeiten des Gehirns, von seinen vier Kammern, vom kleinen Gehirn, von dem leeren Raum zwischen dem Gehirn und der Hirnschale u. s. w.

„Das Herz ist von dem Herzbeutel umgeben מרפש הלב; es hat zwei Ohren und zwei Kammern [2])."

„Die Milz dient als Behälter für den Ueberfluß des Blutes in den innern Theilen des Körpers [3])."

„Die Niere der rechten Seite liegt niedriger, als die der linken Seite [4])."

Arzneikunde.

Die Arzneikunde stand bei den Talmudisten in hohem Ansehen; viele unter ihnen betrieben sie selbst. Man kann sich durch folgende Stellen einen Begriff davon machen, wie sehr sie dieselbe schätzten:

„Die Arzneikunde ist eine Wissenschaft, zu deren Ausübung Gott selbst berechtigt hat [5])."

Sie führen mehreremals die Worte Sirachs an: „Ehre deinen Arzt, ehe du seiner Hülfe bedarfst [6])."

„Man soll nicht an einem Orte wohnen, wo kein Arzt, noch Wundarzt ist [7])."

---

[1]) Sohar am angeführten Orte

[2]) אנוך חצוניים דלבא ואנוך תריך אוזים דלבא ותריך בתים פנימיים תריך בתי דלבא ותריך אנוך בתי גוואי ותריך אנוך בתי בראי Raia Mehemna, Sekt. Bhar.

[3]) שיורא קריבא לנבי מחול ראיתן בעלה דלא נטיל טחול אלא תמצות דדמא Tikune Sohar 21

[4]) שריא על תריך כולין, ראינון רחימין קריבין ימינא ושמאלא Sohar; Sekt. Pinchas

[5]) ורפא ירפא מכאן שנתנה תורה רשות לרופא לרפאות Berachth 60, col. 1

[6]) אסקיר לאסיך עד דלא תצטרך ליה Jer. Taanit. F. 1, Hal. 6.

[7]) כל עיר שאין בה רופא אומן אסגר לת"ח לדור בתוכה Sinhedrin 17, col. 2

„Die strenge Beobachtung des Sabbaths, des Versöhnungstages wird unterbrochen, wenn der Arzt es für nöthig erklärt, ungeachtet der entgegengesetzten Erklärung des Kranken [1])."

Mehrere Verwahrungs- und Heilmittel sind im Talmud zerstreut [2]); wir wollen einige davon ausziehen:

„Derjenige, welcher seine Gesundheit erhalten will, muß seinen Magen ansehen, als ob er in drei Theile getheilt wäre, wovon er zwei füllen und den dritten leer lassen muß."

„Im Sommer, wie im Winter muß man des Morgens frühe frühstücken."

„Drei Dinge vermehren die Leibesstärke und stärken das Gesicht: das Brod aus dem feinsten Waizenmehl, ein vom Leibe seiner Mutter frisch weggenommenes Ziegenlämmlein und der mehrere Jahre alte Wein."

„Die grüne Gurke, der lange Pfeffer und das aus dem feinsten Waizenmehl bereitete Brod, sind, mäßig genossen, der Gesundheit sehr zuträglich."

„Das Trinken nach dem Essen ist der Gesundheit zuträglich und bewahrt vor Leibschmerzen."

„Derjenige, welcher innerhalb dreißig Tagen einmal Linsen ißt, ist gegen die Bräune geschützt, weil sie erweichend sind und die Bräune vom Zusammenziehen der Eingeweide herrührt."

„Der babylonische Senf schwächt und entkräftet das Herz, vermindert die Leibesstärke und schwächt das Gesicht."

„Derjenige, welcher vernachläßigt, sich häufig zu kämmen, häuft die verderblichen Feuchtigkeiten auf dem Kopf; seine Haare, welche in Unordnung sind, schaden dem Gesichte."

„Des Morgens die Augen mit kaltem Wasser zu waschen, des Abends Hände und Füße in warmem Wasser zu baden, ist besser, als alle Augensalbe."

„Der Fenchel und der Schwarzkümmel dienen gegen Leibschmerzen."

Der Gebrauch des grünen Ammei im Wasser wird gegen

---

[1]) Joma 83, col. 1 רופא אומר צריך וחולה אומר אינו צריך שומעין לרופא.

[2]) Wir geben vorzüglich Chulin, Nidda, Sabim, Negaim, Berachoth, Gittin, Aboda Sara, Sabbath, Joma, Baba Kama und Ketuboth an.

Diarrhöe, der des trockenen Ammei im Waſſer gegen Hartleibigkeit angerathen.

Der Saft der Akazia und die Aloe werden gegen die Hämorrhoiden empfohlen.

Der Kaiſerſchnitt war den Talmudiſten vollſtändig bekannt[1]) Ebenſo wußten ſie, daß man die Bärmutter einem Thiere wegnehmen kann, ohne daß der Tod darauf erfolgt[2]).

Die mediziniſche Wiſſenſchaft hat ſich übrigens gleichſam verewigt in Israel.

„In einer Zeit, ſagt Cabanis (Révolution de la médecine, chap: II, 58) in einer Zeit, wo Gallien, Hypokrates und die andern Väter der Arzneikunde im Abendlande nur durch die arabiſchen und ſyriſchen Ueberſetzungen bekannt waren, waren die Juden beinahe die einzigen, welche, die Arbeiten des Alterthums benützend, [3]) die Kranken mit einiger Methode zu behandeln wußten. Als die Prieſter ſich der Arzneikunde bemächtigt hatten, intrigirten ſie bei den Päbſten und Kirchenverſammlungen, um gegen die jüdiſchen Aerzte, die ſie mit Recht als gefährliche Nebenbuhler betrachteten, alle möglichen Verfolgungen zu erregen u. ſ. w. [4])

„Ich weiß nit, ob ich mich unterſtehen darf, ein mehreres zu ſagen; wie nehmlich in dem Talmud, und denen Jüdiſchen Teutſchen Büchern, von gewiſſen Krankheiten Art und Eigenſchaft, Sachen enthalten ſeyen, welche denen Hypocrati, Celso und Galeno nit allein verborgen geweſen, ſondern auch von allen dero Nachfolger nit erkannt worden. Man wird ſolches ſonder Zweifel, wie mir auch mehrmalen, wann ich hievon Anregung

---

[1]) Nidda 40, col. 1. יוצא דופן.

[2]) Chulin, 54 נישלה זאם שלה כשרה.

[3]) Siehe Kuſari, 4. Theil, §. 31.

[4]) Vielleicht muß man der mediziniſchen Kenntniß der Rabbiner dieſe Eigenheit zuſchreiben, die man bei denjenigen, die aus dem Talmud ein beſtändiges Studium machen, bemerken kann, das iſt, während des Studiums niemals ruhig ſitzen zu bleiben; ſie leſen nicht blos mit den Augen, ſondern auch die Zunge, die Hände, die Füße, der ganze Körper iſt in Bewegung; dieſe Bewegung ſchützt ſie gegen Hypochondrie, welcher ſie weniger, als andere Stubengelehrte, unterworfen ſind.

gethan, geschehen, für ein Gespött halten, und nit Glauben. . . . Es verhält sich doch aber die Sach wie ich gemeldet.“ [1])

Die Probestücke, welche wir hiermit von der Wissenschaft der Rabbiner gegeben, werden der Richtigkeit der Bemerkungen einiger vorzüglichen Gelehrten Anerkennung verschaffen, deren Urtheil um so weniger verdächtig scheinen muß, als sie dem Judenthume fremd sind und das Gute, das sie vom Talmud sagen, sich in einer bittern Kritik und einem beständigen Spötteln eingekleidet findet.

„Es finden sich im Talmud noch eine Menge von richtigen theologischen Lehren, obgleich sie unter vielen unnützen Schalen verborgen sind, wie Maimonides es irgendwo sagt; es finden sich darin noch viele Wahrheiten, als Ueberreste und Spuren des jüdischen Alterthums, die geeignet sind, die Treulosigkeit der Juden späterer Zeiten zu beschämen, die Geschichte der beiden Testamente zu beleuchten, die religiösen Gebräuche, die Gesetze und Gewohnheiten des ursprünglichen jüdischen Volkes gut zu erklären. Es sind darin vortreffliche Urkunden, welche die Rechtsgelehrsamkeit, die Arzneikunde, die Physik, die Moral, die Politik, die Sternkunde und andere Wissenschaften betreffen und auf eine bewundrungswürdige Weise die Geschichte dieses Volkes und dieser Zeiten empfehlen.“

„Es finden sich darin vortreffliche Sprüchwörter des Alterthums, merkwürdige Sentenzen, geistreiche Sittensprüche, eine große Zahl von richtigen und vernünftigen Aphorismen, die von solcher Beschaffenheit sind, daß sie den Leser besser, weiser und gelehrter machen; und, glänzenden Juwelen gleich, für die hebräische Sprache kein geringerer Schmuck, als die Blüthen von Latium und Griechenland es für ihre beiderseitigen Sprachen sind. [2])“

---

[1]) J. Chr. Wagenseil, Abhandlung über die Nützlichkeit, das Lesen des Jüdisch-Deutschen zu verstehen, welche seiner Uebersetzung, der Mischnah, Abtheilung Negaim, vorangeht.

Man vergleiche damit die Stelle aus Kusari, 4. Theil, § 21:

ומכל זה מה שנזכר בהלכות שחיטה והלכות טריפות שיש בהם מהחכמות מה שנעלם רובו מנאלינום כו׳.

[2]) Sunt enim in Talmud adhuc multa quoque Theologica sana, quamvis plurimis inutilibus corticibus, ut Majemon alicubi loquitur,

„Es ist von den Gelehrten schon lange anerkannt worden, daß die talmudischen Bücher, das heißt, dieses große und schwierige Werk, Verwahrer der jüdischen Traditionen, welche man, dem Gebrauche der Väter zuwider, in literarischen Denkmälern niederzulegen genöthigt war, nicht ganz aus der Gelehrtenwelt der Christen ausgestoßen werden sollen. Niemand wird, wofern ihm diese Gegenstände nicht ganz unbekannt sind, je läugnen, daß sich darin Vieles findet, das Licht, wichtige Vortheile und Erklärungen nicht nur in Betreff des alten und neuen Testamentes (was das hauptsächlichste Verdienst davon ist) sondern auch der Rechtsgelehrsamkeit, der Moral, der Philosophie, kurz, aller göttlichen und menschlichen Wissenschaften, verschafft. [1])"

„Denn wenn wir, was sehr wahr ist, anerkennen, daß die Christen mit Nutzen die Schriften der Hebräer lesen und durchgehen können, so wird Niemand mit Recht läugnen können, daß es, wenn auch nicht gerade nöthig, doch wenigstens nützlich ist,

---

involuta. Sunt in eo multa fida Antiquitatis Judaicæ collapsæ, veluti rudera et vestigia, ad convincendam posterorum Judæorum perfidiam, ad illustrandam utriusque Testamenti historiam, ad recte explicandos ritus, leges consuetudines populi Hebræi prisci, plurimum conducentia. Sunt in eo multa Juridica, Medica, Physica, Ethica, Politica, Astronomica et aliarum scientiarum præclara documenta, quae istius gentis et temporis historiam mirificè commendant. Sunt in eo illustria ex antiquitate proverbia, insignes sententiæ, acuta apophthegmata, scite prudenterque dicta innumera quæ lectorem vel meliorem, vel sapientiorem, vel doctiorem reddere possunt, et ceu rutilantes gemmæ non minus Hebræam linguam exornant, quam omnes Latii et Græciæ flosculi suas linguas condecorant. Buxtorf in præfatione Lexic Talm.

[1]) Libros Talmudicos, seu vastum æque ac difficile illud opus, quo Judæorum πατροπαραδόσεις, ita urgente necessitate, etsi contra Majorum instituta, litterarum monumentis consignatæ sunt, extra Rempublicam Litterariam Christianorum, non penitus eliminandum esse, pridem a Viris Doctis probatum est. Neque sane, nisi rerum valdè imperitus, unquam negaverit esse in eo longè plurima, e quibus (quod palmarium est) et Veteris et Novi Testamenti Tabulæ, tum deinde Prudentia civilis, Facultas medendi, Morales et Contemplatrices Disciplinæ, denique, verbo, omnes tam divinæ quam humanæ res insigniter, lucem, auxilium, consilium accipiunt: „Wagenseil in præfatione Sotæ suæ.

dieſem Studium (der talmudiſchen Sprüchwörter) auch ſeinen Theil zu widmen. [1])"

Dieſelben Schriftſteller, wie noch viele andere, erkennen ebenfalls an, daß man zum völligen Verſtändniß des alten und neuen Teſtamentes zu den Schriften der Hebräer, d. h. zu denen der Rabbiner, Zuflucht nehmen muß.

So ſagt ſelbſt Hyronimus: (ad Marcellum) „Dies haben wir an der verborgenſten Quelle der Hebräer geſchöpft und wir ſind nicht dem Gange der Meinungen und Irrthümer, von denen die Welt voll iſt, gefolgt."

Derſelbe adv. Rufinum 1. 3: „Sogar Origenes, Clemens Euſebius und viele andere in ihren Diſputationen über die heil. Schrift ſchreiben gewöhnlich, wenn ſie die Wahrheit ihrer Behauptungen beweiſen wollen: „Ein Jude hat es mir geſagt, ich habe es von einem Juden gehört; dies iſt die Meinung der Juden."

Selden, l'Empereur, Pfeifer, Vitringue, Saubertus, Prideaux u. ſ. w. ſtimmen darin mit Euſebius überein: „Sowie man die Kenntniß der Angelegenheiten, Wiſſenſchaften, Geſetze u. ſ. w. aller Völker, in den Schriftſtellern dieſer Völker ſuchen muß, ebenſo kann man das, was die Hebräer betrifft, nirgends als, in den Zeugniſſen der Hebräer ſuchen. [2])

„Die hebräiſchen Schriftſteller, ſagt Grotius, ſind für uns hinſichtlich des Verſtändniſſes der Bücher des alten Bundes von nicht geringem Nutzen, weil ſie beſonders die Worte und Sitten ihrer Väter gründlich kennen. [3])

---

[1]) Quod si namque id, quod certè verissimum est, statuamus, Scripta Hebræorum etiam a nobis Christianis magno cum fructu legi et evolvi posse, negari sane cum ratione non poterit, si non necessarium, utile saltem esse, ut aliquam etiam huic studio partem tribuamus. „Buxtorf, in præfatione Florilegii sui."

[2]) *Κατα τὸ ἀκολουδον ἡγοῦμαι δεῖν καὶ τά Εβρειων ἐκ τῶν παρ Εβραίων λογίων, ἄλλᾶ μὴ ἀλλοδε ποδεν ἀποδέχεσδαι.* Lydius, Vorbericht an den Leſer.

[3]) Ad peroipiendum librorum ad antiquum pertinentium sententiam non parum conferre nobis possunt Hæbræi scriptores ii maximè qui et sermones et mores patrios habuêre percognitos. Hugo Grotius in prolegom. ad tractatum de jure belli et pacis.

Man weiß, daß, als Johann Pfefferkorn, ein später zu Halle, in Sachsen, verbrannter jüdischer Renegat, zwei deutsche Universitäten zum Einschreiten angetrieben hatte, um die talmudischen Bücher verbrennen zu lassen, der berühmte Reuchlin (Capnio) ein Werk unter dem Titel »ocula e speculum« (Augenspiegel) veröffentlichte, in welchem er diese Bücher mit Wärme vertheidigt, indem er sagt, daß man sie nicht nur nicht verbrennen, sondern sie sogar noch als nutzbringend für die Christen aufbewahren müsse; er setzt hinzu, daß sich darin sprachliche, geschichtliche, medizinische u. s. w. Kenntnisse finden. Durch die Umtriebe des Pfefferkorn, welcher die ganze Stadt Köln, die er auf seine Seite zu bringen wußte, sowie die Inquisition, die darüber an den Pabst Leon X. berichtete, in Bewegung setzte, wurde das Werk Reuchlins verbrannt, ehe die Entscheidung des Pabstes angelangt war. Allein der Pabst ließ Reuchlin volle Gerechtigkeit widerfahren, und seine Gegner wurden in die Kosten verurtheilt.

„Wenn man endlich fragt, welchen Vortheil die rabbinischen Schriften denen, welche dieselben studiren, gewähren? so antworte ich: „Denjenigen, sich durch die Uebung und die Regel in der Kenntniß der hebräischen Sprache zu vervollkommnen; sodann denjenigen, die Kenntniß der jüdischen Alterthümer an ihren Quellen selbst zu schöpfen; denjenigen, auf eine gerechtere und wahrhaftigere Weise den Sinn der geschichtlichen Stellen der heiligen Schriften zu geben; denjenigen, dem Verstande eine nützliche und abwechselnde Uebung zu verschaffen; denjenigen, uns eine geistreiche Subtilität, in der Absicht, das Gute aufzusuchen und das Böse zu meiden, bewundern und manchmal nachahmen zu lassen; und endlich denjenigen, unsern Geist mit beinahe allen Wissenschaften und Künsten vertraut zu machen. [1])

---

[1]) Si tandem quæritur, quidnam prosit studium rabbinicum suis cultoribus? Resp. ad cultum linguæ Hebraicæ usu et arte egregie perficiendum; porro, ad studium antiquitatum Hebraicarum ex fontibus ipsis, excolendum; adhuc ad loca Scripturæ Sacræ historica verius et rectius intelligenda; etiam ad ingenium utiliter et varie exercendum; adhuc etiam ad admirandam interdum etiam imitandam in bonis expetendis malisque fugiendis non male collocatam subtilitatem; et tandem denique ad ingenium in omni fere eruditio-

Dies sind also glänzende Zeugnisse, die man von der Gelehrsamkeit der Verfasser des Talmuds abgelegt hat; und gewiß mußten die Talmudisten außerordentliche, in allen göttlichen und menschlichen Wissenschaften ungemein bewanderte Männer sein, um ihren Gegnern, ihren erbittertsten Feinden solche Geständnisse, ein so glänzendes Lob abzunöthigen. Welcher Vernünftige könnte nach diesem noch behaupten, daß sie des gesunden Menschenverstandes ermangelt hätten oder sie der Unwissenheit und Dummheit zeihen? Die gründliche, tiefe und ausgedehnte Wissenschaft kann ebensowenig neben großer, dummer Unwissenheit bestehen, wie das Licht neben der Finsterniß, das Leben neben dem Tode, das Nichts neben dem Sein.

Wenn jedoch der Talmud in Bezug auf die Wissenschaft den Kopf stolz erheben, sich beim Sonnenlichte, bei seinen Freunden, wie bei seinen Feinden, mit offenem Gesichte zeigen darf, verhält es sich ebenso mit seiner Moral? Welches sind die Gefühle, die er denjenigen, welchen er als Lebensregel dient, einzuflößen sucht? Das ist die Haupt- und Lebensfrage; denn die Wissenschaft hat nur insofern Werth, als sie zum Glück der Menschen beiträgt und sie zur Tugend leitet. Die Talmudisten selbst haben erklärt „לא המדרש עיקר אלא המעשה" die Handlungen sind von größerer Wichtigkeit, als die Wissenschaft, „אם אין דרך ארץ אין תורה" keine guten Sitten, keine „Thora" (religiöses Gesetz.) Die Moral des Talmuds muß also besonders der Gegenstand unserer ernsten Prüfung sein. Dies ist eine Aufgabe, derer wir uns entledigen wollen.

Die Moral nach dem Talmud.

Die Moral hat, wie ihr Name anzeigt, zum Zwecke, die Neigungen des Menschen zu richten, um ihm tugendhafte Gewohnheiten beizubringen.

Damit jedoch die Moral nicht unsicher in ihren Grundsätzen, nicht schwankend in ihrem Gange sei, damit ihre Sprache

---

nis artisque genere exaquendum. — Fridr. Guilielmus Dresdi in libro suo cui titulus שנה של יהודים Annus Judaicus. Seite 58.

in der That nicht, wie ein berühmter Publiziſt es behauptet hat, [1]) eine Art algebraiſcher Sprache ſei, die nur ſo viel Werth hat, als Jeder ihr beilegen will; ſo muß ſie den Begriff, den ſie mit dem Wort „Tugend“ verbindet, genau beſtimmen.

Die genaueſte und wahrhafteſte Definition, die jemals von der Tugend gegeben worden, iſt, daß ſie nichts anderes, als eine vollendete und zu ihrer Vollkommenheit gebrachte Natur iſt. [2]) Der Zweck der Moral wird alſo ſein, unſre Natur zu vervollkommnen, [3]) ſie von den rohen Begierden zu reinigen und zu läutern und ſie mit edlen und großmüthigen Geſinnungen zu bereichern; kurz, dem göttlichen und vernünftigen Theile unſeres Weſens die Herrſchaft über den thieriſchen und leidenſchaftlichen Theil einzuräumen. [4]) Um dieſes erhabene Ziel zu erreichen, muß der Menſch wiſſen, was er thun darf und ſoll, um ſich dem Urbilde aller Vollendung, um ſich Gott zu nähern; um ſich Gott zu nähern, muß er nothwendigerweiſe Gott nachahmen; den Menſchen zur Nachahmung Gottes aufzufordern, wird alſo der Zweck jeder wahren und ernſten Moral ſein.

Die Definition, die wir hiermit von der Moral geben, war ſchon der heidniſchen Welt bekannt. Wenn jedoch die Moral der älteren Philoſophen nicht ganz vorwurfsfrei war, ſo lag der Grund darin, weil das Vorbild oder vielmehr die Vorbilder, welche ſie dem Menſchen zur Nachahmung empfahlen, weit entfernt waren, es zu ſein. Die heidniſchen Gottheiten, durch die Einbildungskraft der Menſchen geſchaffen, mußten nothwendig alle menſchlichen Schwachheiten, Leidenſchaften, Unvollkommenheiten und ſogar alle Laſter haben; denn der Himmel konnte nur die Bilder der Erde zurückwerfen. [5]) Die Folge davon war, daß

---

[1]) Servan, 1. Band, Art. Motal.

[2]) Est virtus nihil aliud quam in se perfecta et ad summum perducta natura. Cicero de legibus. Xenophon, denkwürdige Unterredungen.

[3]) Wolf philosophia moralis sive ethica 1.

[4]) Platon, die Republik. —

[5]) Schon Cicero wirft Homer vor, daß er, anſtatt den Menſchen die Vollkommenheiten der Götter zu geben, er dieſen alle Unvollkommenheiten der Menſchen zuſchreibe. Humana ad Deos transtulit, divina malien ad nos (Tusculana, lib. 1.)

es nicht ein einziges vollkommenes Wesen unter allen Bewohnern des Olymps gab; daß der Mensch, der unter diesen Göttern das Vorbild seiner Handlungen auswählte, nicht umhin konnte, in die gröbsten und empörendsten Irrthümer zu verfallen. So wollte ein Wahrsager seinen Vater vor Gericht ziehen, weil er glaubte, eine heilige und verdienstliche Handlung auszuüben, indem er dadurch dem Jupiter nachahmte, der seinen Vater Saturn in Fesseln legen ließ. [1]) Wenn es von Zeit zu Zeit seltene, hochbegabte Geister gab, welche durch die finstern Wolken des Heidenthums die ursprüngliche Wahrheit von einem einzigen, reinen und vollkommenen Wesen erschauten, so blieb diese Kenntniß ihr Geheimniß und wirkte nicht befruchtend um sie herum; entweder weil sie nicht dazu gelangten, die Wahrheit gänzlich vom Irrthume zu befreien, oder weil sie Sorge trugen, die Wahrheit zu verbergen, um nicht dem Glauben der Masse einen Anstoß zu geben. So ließ Sokrates dem Aeskulap einen Hahn opfern; [2]) Platon, der so gut von der vollkommenen Einheit spricht, nimmt dennoch untergeordnete Götter an.

Nun gibt es ein Punkt, den Niemand bestreitet, nämlich daß der Gott, den das Judenthum anerkennt, ein vollkommener Gott ist; wenn es also bewiesen ist, daß der Talmud uns diesen Gott als Muster unserer Aufführung aufstellt, so können wir mit vollständiger Sicherheit behaupten, daß die vom Talmud gelehrte Moral eine vortreffliche Moral ist und keineswegs gesellschaftswidrig sein kann.

Hier sind einige Stellen des Talmuds und des Midrasch, die in dieser Beziehung keinen Zweifel obwalten lassen.

„Rab Chama, Sohn Chaninas, sagte: Welches ist der Sinn

---

[1]) Plato, Eutyphron.

[2]) Es ist wahr, daß die Worte *Ω Κρίτων, ἔφη, τῷ Ασκληπιῷ ὀφείλομεν ἀλεκτρόνα* von Racine (dem älteren Sohne) als eine sprüchwörtliche Redensart gehalten werden: O, für diesmal sind wir Aeskulap einen Hahn schuldig. Allein außerdem, daß diese Erklärung die allgemeine Meinung gegen sich hat, so macht das Ansuchen, das Sokrates an Kriton stellt, die Abtragung dieser Schuld nicht zu vergessen, *ἀλλὰ ἀποδότε καὶ μὴ ἀμελήσητε* und die Antwort des Kriton, daß er es thun werde, *Ἀλλὰ ταῦτα ἔσται* diese Erklärung unzulässig.

des Verses (5. Mos. 13, 5.) „dem Ewigen, eurem Gotte, sollt ihr nachwandeln," wie wäre es dem Menschen möglich, Gott nachzuwandeln? Schon die Schrift sagt uns, (5. Mos. 4, 24) der Ewige, dein Gott, ist ein verzehrendes Feuer? Nur indem wir die Beispiele befolgen, die er uns gibt: Gott hat denen, die nackt waren, Kleider gegeben (1. Mos. 3, 21), der Mensch soll auch denen Kleider geben, die derselben ermangeln; Gott hat Kranke besucht (1. Mos. 18, 9), der Mensch soll auch Kranke besuchen; Gott hat die Trauernden getröstet, (1. Mos, 25. 11) der Mensch soll auch die Trauernden trösten; Gott hat die Todten bestattet, (5. Mos. 34, 6.) der Mensch soll auch die Todten bestatten. [1])"

Abba Saul erklärt so den Vers: „Dies ist mein Gott, ihn will ich verherrlichen" (2. Mos. 15, 2) man soll ihm ähnlich zu werden suchen; wie er gnädig und barmherzig ist, so soll auch der Mensch gnädig und barmherzig sein. [2])

והלכת בדרכיו „du sollst in seinen Wegen wandeln." Dies ist die Erklärung, welche sie (die Talmudisten) über diese Vorschrift gegeben haben: sei, wie er (Gott); er wird liebreich genannt, sei also auch liebreich; er wird gnädig genannt, sei also auch gnädig; er wird heilig genannt, sei also auch heilig. Aus diesen Grunde haben die Propheten Gott die Benennungen „langmüthig, sehr großmüthig, gerecht, billig vollkommen u. s. w. beigelegt, um anzuzeigen, daß es gute und ge-

---

[1]) Talmud Sotah, Seite 14.

[2]) Sabbath, Seite 133, col. 2. Talmud Jerusalmi Peah, Kap. 1. Um die von Rabbi Saul gemachte Anwendung des Wortes ואנוהו „ich will ihn verherrlichen" verständlich zu machen, theilt Jarchi dieses Wort in zwei אני והוא „ich und er," d. h. ich will ihm ähnlich werden. Wir haben diesem Worte seine eigentliche Bedeutung beizubehalten geglaubt, nach dem Midrasch, 5. Mos. Kap. 3, welcher erzählt: „Als Simon, Sohn Schatach's, einen Edelstein fand, der an dem Halse eines von ihm einem Ismaeliten abgekauften Esels hing, so gab er ihn (den Stein) seinem Herrn zurück, indem er sagte: „Ich habe wohl den Esel, aber nicht den Edelstein gekauft." Der Ismaelite sagte alsdann: „Gepriesen sei der Ewige, der Gott Simons, des Sohnes Schatach's." So verherrlicht und lobt man den Namen Gottes verherrlichen, indem man rechtschaffen handelt.

rechte Eigenschaften sind, die sich der Mensch aneignen soll, um so viel als möglich, Gott ähnlich zu werden. [1])

Wenn die Nachahmung Gottes uns so häufig und so nachdrücklich von der heiligen Schrift und den Traditionen anempfohlen wird, so geschieht dies nicht nur, weil man, indem man in den Wegen Gottes wandelt, sicher ist, in dem Pfade der Tugend zu wandeln; es geschieht nicht nur, weil aus diesem Grundsatze alle Lichtstrahlen, derer der Mensch, als gesellschaftliches Wesen, bedarf, herausströmen, sondern auch weil man, indem man Gott nachahmt, nie einen falschen Begriff von den Tugenden haben wird; niemals wird man die Tugend übertreiben, was ebenso verderblich, ja noch verderblicher, als die Laster selbst, wäre; denn die Tugenden haben auch ihre Gränzen, die man nicht, ohne zu fehlen, überschreiten kann.

Est modus in rebus sunt certi denique fines,
Quos ultra citraque nequit consistere rectum, [2])

Welche Tugend ist in der That menschenfreundlicher in ihrem Grundsatze, als diejenige, welche uns bewegt, alle unsere Wünsche, Interessen und Neigungen der Liebe desjenigen aufzuopfern, welcher gesagt hat: „Liebe deinen Nächsten, wie dich selbst: ואהבת לרעך כמוך?“ Sollte diese Tugend nicht allein hinreichen, um auf immer den Frieden, die Liebe und Eintracht unter den Menschen zu befestigen? Allein welches Laster war je mörderischer in seinen Erfolgen, als die Uebertreibung dieser nämlichen Tugend? Wie oft hat man sie nicht unter dem Vorwand, Gott zu ehren, in diese häßliche und gewaltthätige Leidenschaft ausarten sehen, welche alle gesellschaftlichen Bande zerrissen, alle moralische Ordnung zerstört, Haß, Wuth und Mord sogar in dem Schoße der Familie angefacht hat, indem sie diejenigen, welche Gott auf eine andere Weise verehrten, als Schlachtopfer bezeichnete, die man auf dem Altare der Religion opfern müsse und gegen welche jedes Gefühl von Achtung, Gerechtigkeit und Billigkeit verbrecherisch und jedes Verbrechen eine verdienstliche Handlung sei? Nie und nimmer gab es ein verderblicheres, an Unglücksfällen aller Art fruchtbareres Laster, als der Fanatismus, dessen bloßer Namen noch Schrecken erregt, so sehr erinnert er

[1]) Maimonides, Hilchoth Deoth, Kap. 1, §. 6.
[2]) Horaz, Sat. lib. 1, 1.

an abscheuliche Verbrechen und schreckliche Ausschweifungen. Die mit Blut getränkten Blätter der Geschichte der Religionskriege und Verfolgungen lassen noch heute über die Uebel und Unglücksfälle, womit der Fanatismus die Erde überschwemmt hat, blutige Thränen vergießen.

Derjenige jedoch, der Gott nachahmt, gibt sich nie diesem verderblichen Wahne hin; denn er lernt lieben, wie Gott liebt, dulden, was Gott duldet, er wird die Menschen lieben, nicht wann und weil sie beten, wie er, sondern weil sie, gleich ihm, von Gott geliebt werden; weil sie, gleich ihm, die Geschöpfe und Kinder Gottes sind; wie könnte derjenige, welcher Gott nachahmt, die hassen, welche Gott nicht haßt? Wie könnte er diejenigen verfolgen, welche Gott nicht verfolgt? Wie wird er, der in seiner Einsicht so schwach ist, es wagen, verwegen Hand an denjenigen anzulegen, der ihm das Unglück zu haben scheint, Gott zu beleidigen, wenn Gott selbst lieber verzeiht, als bestraft; wenn Gott selbst nicht den Tod des Sünders verlangt, sondern ihm Zeit läßt, sich zu bessern und seine Gnade wieder zu erlangen, [1]) oder ihn zu Gunsten einer tugendhaften Nachkommenschaft, die von ihm abstammen könnte, in seinen Schutz nimmt? [2])

Schon die Grundlage der talmudischen Moral, die wir soeben bezeichnet, sollte jeden nicht vorher eingenommenen und unparteiischen Geist vor jeder Beschuldigung der Unduldsamkeit, des

---

[1]) אם אחפץ במות הרשע כי אם בשוב הרשע מדרכו וחיה „Ich verlange nicht den Tod des Sünders, sondern daß er sich bessere und lebe (Jecheskel 33, 11.) ארך אפים אף לרשעים „Gott ist langmüthig sogar gegen die Bösen," Baba Kama 50, col. 2, siehe Tosephoth.

[2]) ה' ק' ב"ה מאריך רוגזו עם רשיעיא בגין דיפוק מנהון גיעא טבא לעלמא „Gott ist langmüthig gegen die Bösen, in Rücksicht der tugendhaften Nachkomenschaft, die von ihnen herkommen wird, Sohar 1. Mos. 26, 1 בשביל שתי פרידות טובות חס ה'ק'ב'ה על ב' אומות גדולות Gott beschützte zwei große Nationen, (Amon und Moab) zu Gunsten zweier tugendhaften Tauben, Noemi, die Ammoniterin und Ruth die Moabiterin. Baba Kama, 38, col. 2.

Fanatismus und der Ungeselligkeit, deren Gegenstand der Talmud gewesen, bewahren. Da wir jedoch nun dieses Gebiet erforscht haben, so wollen wir auch in diese Finsterniß der Synagoge dringen, wie Herr L. Veuillot unter der Eingebung seiner Führer sagt, welche mit der dreifachen Binde des Fanatismus, des Uebelwollens und des Hasses auf den Augen nur Nacht und Finsterniß da gewahren, wo jeder Aufrichtige den Glanz der strahlenden Sonne der Moral, Gerechtigkeit und Wahrheit erblicken wird.

Einige Grundsätze der talmudischen Moral.

„Ich nehme Himmel und Erde zu Zeugen, daß alle Menschen, ohne Unterschied des Geschlechtes, des Glaubens und des Standes, sei es Israelite oder Götzendiener, Sklave oder Freier, fähig sind, die Eingebung des heiligen Geistes zu empfangen, falls sie sich durch ihre Aufführung dessen würdig machen [1])."

„Dies sind meine Vorschriften, womit sich der Mensch beschäftigen soll, damit er lebe" (3. B. Mos. 18, 5); es heißt nicht, womit sich die Priester, die Leviten, die Israeliten beschäftigen sollen, sondern einfach „der Mensch," um anzuzeigen, daß selbst der Götzendiener, der sich mit dem Studium des Gesetzes befaßt, dem Hohenpriester gleich ist [2])."

„Hätte Gott die Thora in Palästina gegeben, so hätte man zu den andern Völkern sagen können: Ihr könnt keinen Anspruch darauf machen; darum hat sie Gott in der Wüste gegeben, die Niemanden als Eigenthum gehört; er hat sie beim Tageslicht gegeben, nicht in der Dunkelheit der Nacht; inmitten des Donnergeräusches und des Zuckens der Blitze, und nicht im Stillschweigen der Wüste, um anzuzeigen, daß Jeder, der sie empfangen will, das Recht dazu hat [3])."

„Oeffnet euch, ihr Thore, damit das gerechte Volk (Goi) eintrete" (Jes. 26, 2); es heißt nicht: damit die Kohanim (Priester), die Leviten, die Israeliten eintreten; son-

---

[1]) Tana debe Eliahu. Kap. 9.
[2]) Aboda Sara, Seite 3, col. 1.
[3]) Jalkut Schemoth, Kap. 19.

dern damit eintrete das gerechte Volk (Goi): so heißt es auch (Psalm 33, 1): „Freuet euch, ihr Gerechten, des Ewigen" und nicht: „Freuet euch, ihr Priester, Leviten und Israeliten, um anzuzeigen, daß der Nichtisraelite mit einbegriffen ist. So heißt es auch: „Thue, o Ewiger, Gutes den Guten" (Psalm 125, 4); es heißt nicht: Thue Gutes den Priestern, den Leviten, den Israeliten, sondern den Guten; denjenigen, deren Herz redlich ist, um anzuzeigen, daß der Nichtisraelite, der Goi, mit inbegriffen ist [1])."

„Alle Rechtschaffenen, welche außerhalb des Judenthums geboren sind, was auch sonst ihr Glauben und ihr Ursprung sei, haben Anspruch auf das zukünftige Leben, sofern sie nur die Noachiden (Naturgesetze) beobachten."

Die Gefühle der Duldung, der Hochachtung für das menschliche Geschlecht können gewiß nicht besser ausgedrückt werden, als sie es in diesen talmudischen Stellen sind; was wird nun aus jenen heftigen Ausfällen, welche den Talmud als fanatisch darstellen, der zum Hasse und zur Verachtung der andern Völker auffordere?

Man wird uns sagen: Es ist wahr, diese Stellen sind sehr schön, und, was wieder wahr ist, befinden sich im Talmud; allein der Talmud ist das Gesetzbuch der Lüge, der Zweideutigkeit und der Doppelzüngigkeit. Er bringt hier vor, was er anderswo widerspricht; und wenn er der Duldung einen so großen Platz einzuräumen, einen so hohen Begriff von allen Menschen zu geben scheint, daß er sogar so weit geht, zu erklären, Alle seien fähig, die Eingebung des heiligen Geistes zu empfangen und Alle seien zum künftigen Leben berufen; so erklärt er doch auch anderswo: Ihr seid Menschen, jedoch die Götzendiener sind keine Menschen? In der That scheint es beim ersten Anblicke, als ob hier ein Widerspruch herrsche; allein beeilen wir uns, zu sagen, daß er nur scheinbar ist. Und auf diese scheinbaren Widersprüche hin zeigen Sie sich so schnell bereit, den Talmud, unser religiöses Gesetzbuch, zu brandmarken und ihn ein Gesetzbuch der Lüge, der Zweideutigkeit und der Doppelzüngigkeit zu nennen? Herrschen denn nur im Talmud Widersprüche? Sind die Evangelien frei davon? Wir wollen sehen:

[1]) Siphra, Abschnitt Achre, 3. B. Mos. Kap. 18.

Unter andern Beispielen, wo das Evangelium mit sich selbst oder mit den heiligen Schriften im Widerspruche ist, wollen wir folgende erwähnen:

Das Geschlechtsregister in Matthäus stimmt nicht mit dem in Lukas überein.

Die Propheten verkünden, daß der Messias kommen wird, um Frieden in der Welt herrschen zu lassen, Secharjah 9, Jesajah 2, Micha 4, 5.

Der Stifter der christlichen Religion sagt (Matthäus 10, 34—35): „Glaubet nicht, daß ich gekommen sei, um Frieden zu bringen, sondern das Schwert. Denn ich bin gekommen, um den Sohn von seinem Vater und die Tochter von ihrer Mutter zu trennen."

Die heilige Schrift sagt (2. B. Mos. 20, 12): „Ehre deinen Vater und deine Mutter."

Der Stifter der christlichen Religion zeigt sich wenig ehrerbietig gegen seine Mutter, wenn er sagt (Johannes 2, 4): „Was habe ich mit dir zu schaffen, Weib?"

Die heilige Schrift gebietet die Liebe des Nächsten, die Liebe der Kinder zu ihren Eltern u. s. w.; und der Stifter des Christenthums sagt (Lukas 14, 26): „Wenn Jemand zu mir kommt und nicht hasset seinen Vater, und seine Mutter, und seine Frau, und seine Kinder, und seine Brüder, und seine Schwestern, und sogar sein eigenes Leben, so kann er nicht mein Schüler sein."

Mehrere Kirchenväter, und besonders Augustin, haben sichs angelegen sein lassen, diese widersprechenden Stellen auszugleichen. Ist es ihnen gelungen? Dies ist eine Frage, die wir nicht erörtern wollen; denn, um es noch einmal zu wiederholen, wir verabscheuen den Unglauben überall, wo er sich zeigt; wir entsetzen uns ob seiner Verheerungen und wir sind es nicht, die ihn hervorrufen oder seinen Fortschritt befördern möchten. Was wir wollen, ist, daß Sie nicht zweierlei Gewicht und zweierlei Maß haben; und wenn es Ihnen erlaubt ist, die sich widersprechenden Stellen auszugleichen, so erlauben Sie uns auch, zu beweisen, daß das, was Sie als Widerspruch ansehen, es nur dem Anscheine nach ist und daß es im Gegentheil den reinen und moralischen Karakter des Talmud noch mehr hervorhebt.

Es ist wahr, daß die Stelle: „Ihr werdet Menschen genannt, aber die Götzendiener werden keine Menschen genannt“ vorhanden ist; sie findet sich sogar im Talmud [1]), und nicht allein in Jalkut Reubeni, einem von Eisenmenger, Chiarini und H. Veuillot[2]) angeführten und von einem Israeliten des 17. Jahrhunderts verfaßten Werke. Wir sagen, von einem Israeliten, denn wir kennen diesen Verfasser nur durch zwei Werke, welche den Namen „Jalkut Reubeni“ führen. Wir wissen nicht, ob er je Rabbiner war; wir wissen blos, daß er gar keine Autorität besitzt.

Diese Stelle findet sich im Talmud: אתם קרויים אדם ואין אומות העולם קרויים אדם, „ihr werdet Menschen genannt, aber die Götzendiener werden keine Menschen genannt.“ Welches ist der Sinn dieser Stelle? Haben wohl die Talmudisten den andern Völkern den Titel eines Menschen absprechen wollen? Haben sie sagen wollen, daß die heilige Schrift den Götzendienern den Namen „Mensch“ verweigert? Dies ist unmöglich; manche Stellen der heiligen Schriften beweisen das Gegentheil; und wir haben überdies soeben erst gesehen, daß die Talmudisten erklären, die Götzendiener seien in dem Worte האדם „Mensch“ mitbegriffen.

Diese Stelle hat in der That nur eine sprachliche Bedeutung. Der Talmud lehrt uns, daß jedes Mal, wenn sich die heilige Schrift des Ausdruckes אדם „Mensch“ in einem getheilten oder unbestimmten Sinne bedient, diese Benennung nur den Israeliten beigelegt wird, sowie die Griechen und Römer unter dem Namen ἄστυ und urbs (Stadt) wechselseitig Athen und Rom bezeichneten. Man vergleiche Tosephoth Aboda Sara 3, col. 1, Abtheilung כהנים.

Würde jedoch diese Stelle sogar in dem Sinne, den ihr Chiarini und Consorten beilegen, genommen, so wäre sie dennoch gegen jede aufrichtige und aufgeklärte Kritik geschützt.

Der Talmud sagt diese Worte bei Gelegenheit der Rede des Propheten Jecheskiel (34, 31), welcher, nachdem er im Namen Gottes den Hirten zum Vorwurfe gemacht, durch ihre Nach-

---

[1]) Baba Mezia 114, col. 2.

[2]) Univers, 18 und 23. Dezember.

läßigkeit die Schafe Israel's den wilden Thieren preisgegeben zu haben, denen Gott sie entreißen wird, damit Israel nicht mehr ein Spott der Völker sein und es die Thiere nicht mehr verzehren werden, fortfährt: „Ihr meine Schafe, Schafe meiner Weide, ihr seid Menschen."

אתן צאני, צאן מרעיתי אדם אתם, אתם קרוים אדם ואין ע"א קרוין אדם. [1]

Hier sieht man deutlich, daß diese Stelle sich auf die Völker bezieht, welche, die Naturgesetze vergessend, nur Raub und Mord kannten, auf diese Völker, welche vom Menschen nichts, als die Gestalt hatten, sich jedoch wie wilde Thiere geberdeten, mit denen sie schon der Prophet vergleicht; auf diese Völker, vor deren Aufführung der Herr schon Israel Abscheu einzuflößen suchte (siehe 3. B. Mos. 18, 25); kurz, diesen bis zum Thiere herabgesunkenen Völkern, welche sich von den rohesten Begierden, von den viehischsten Leidenschaften beherrschen ließen. Gewiß hatten diese Völker ihre Menschenwürde eingebüßt; auf Grund dieser Aufführung und nicht auf Grund ihres Glaubens sagt der Talmud: „es sind keine Menschen", und Beweis ist, daß der Israelite, der seinen Verstand zu bilden vernachläßigt, und ein unmoralisches Betragen zeigt, nicht weniger strenge von den Talmudisten mitgenommen wird; sie nennen ihn ebenfalls Thier und Gräuel [2].

Folgt jedoch der Götzendiener den edeln Eingebungen der Seele, zeigt er ein moralisches Betragen, so wie es das Naturgesetz erheischt, so wird er gewißlich Mensch genannt; er wird dem Hohenpriester gleichgestellt; er ist fähig, göttliche Eingebungen zu empfangen; er hat Antheil am zukünftigen Leben.

Wir könnten uns enthalten, die übrigen von dem Univers catholique angeführten Stellen zu widerlegen, da sich die-

---

[1]) Die Septuaginta übersetzt nicht die Worte אדם אתם welche wörtlich und der Bedeutung der fürwörtlichen Subjekte gemäß sagen wollen „ihr seid Menschen"; die Vulgata übersetzt diesen Vers: vos autem greges mei, greges pascuæ meæ, homines estis. Castellio übersetzt: vos vero o meæ oves, meæ pastionis oves, qui homines estis, ego sum Deus vester. Die Rabbiner haben also in dieser Stelle nichts erfunden, sie haben nur übersetzt.

[2]) Pesachim 49, col. 2.

selben in keinem talmudischen Werke befinden, und wie gesagt, der Jalkut Reubeni gar keine Autorität hat.

Da es uns jedoch daran gelegen ist, die Meinung aufzuklären, die Wahrheit bekannt zu machen, welche ihrerseits die Verunglimpfer des Talmuds zu erkennen geben wird, so wollen wir Herrn Veuillot folgen, der auf diese Weise in die Sache eingeht [1]):

„Hier einige dem Chiarini entlehnte Stellen ... Chiarini bemerkt, daß er, indem er nur das, was verbindlich ist (sic!), anführen wolle, sich begnüge, die gemäßigsten rabbinischen Ansichten zu erwähnen." Nach dieser förmlichen Erklärung führt er an, was die fanatischsten Verfolger der Israeliten immer ausgebeutet haben, um zum Hasse gegen die Israeliten zu reizen, und bedient sich ihrer gewöhnlichen Methode, Stellenangaben zu machen, d. h. die Stellen aus ihrem Zusammenhange herauszureißen, sie nach seiner Weise auszulegen, und, wenn dies zu seinem böswilligen Werke noch nicht hinreicht, so macht er sich gar kein Gewissen daraus, die Stellen zu verstümmeln oder zu erweitern, je nachdem es der Gegenstand erfordert.

Wußten Sie denn nicht, Herr Veuillot, wer Chiarini ist? Wir wollen ihn Ihnen zu erkennen geben, um Sie zu warnen, Ihr Vertrauen nicht mehr so schlecht wegzuschenken.

Im Jahre 1826 kündigte Chiarini in dem Journale Dziennik Warsowski an, daß er eine Uebersetzung des Talmuds veröffentlichen würde. Schon die Abfassung dieser Anzeige ließ ihn als Feind der Israeliten erkennen. Eine Ankündigung, die einige Zeit nachher in einem Werke von August Dracke veröffentlicht wurde, war noch heftiger. Monate, Jahre vergingen, ohne daß nur das geringste Blatt von der Uebersetzung des Talmud erschien. Endlich erschien die „Theorie des Judenthums." Es scheint, daß Chiarini es für viel leichter gefunden hatte, Eisenmenger, als den Talmud zu übersetzen. Indem er nur agadische Stellen übersetzt, deren Erklärung sehr leicht ist und worüber er Eisenmenger, Buxtorf u. s. w. zu Rathe ziehen konnte, so hat er dennoch die gröbsten Schnitzer, die unverzeihlichsten Verfälschungen gemacht, wie wir im Laufe unserer Arbeit zeigen werden.

---

[1]) Univers, 18. Dezember 1858.

Sei es Unwissenheit, sei es Bosheit, so betrügt er Sie schon, indem er sagt „daß er nur anführe, was verbindlich ist“ und dennoch Stellen aus dem Jalkut Reubeni, der gar keine Autorität besitzt, anführt. Er setzt hinzu, er wolle die gemäßigsten Ansichten anführen, und was thut er? er zieht aus diesem Werke folgende Stellen ans: „Alle Seelen stammen von Kajin und Hebel ab; die guten von Hebel, die schlechten von Kajin. Nun stammen die Juden allein in gerader Linie von Adam, Hebel, Abraham, Moses u. s. w. ab, und die andern Völker, besonders die Christen, haben als erste Stammväter den Teufel, Kajin, Esau und J. Chr.“

Wir wissen nicht, ob diese Worte: und besonders die „Christen“ eine Hinzusetzung von Chiarini oder von Herrn Veuillot ist; Wahrheit ist's, daß sie sich nicht im Jalkut Reubini befinden.

Nicht blos hier betrügt er Sie; er täuscht Sie noch auf eine gröbere Weise, wenn er Ihnen sagt: „Rabbi Abuhu sagte: es steht in der Bibel geschrieben: Gott hat sich erhoben und die Erde gemessen und hat die andern Völker der Willkür der Israeliten überlassen.“ Auf diese Weise, bemerkt Chiarini über diese Stelle aus Baba Kama, deutet der Talmud die Worte Habakuks 3, 6. und dehnt deren Tragweite sogar über die Völker aus, welche die Vorschriften Noachs beobachten.“ Hier übertrifft Chiarini seinen Lehrer; denn in dieser Stelle, auf welche wir zurückkommen werden und die in Eisenmenger ganz angeführt ist, findet sich in klaren und bestimmten Ausdrücken, Gott hat gesehen daß sie **nicht** das Gesetz Noachs beobachteten.[1]) Chiarini hat die Tragweite dieser Worte wohl verstanden, und darum begnügt er sich nicht in seinem Hasse gegen die Israeliten sie mit Stillschweigen zu übergehen, sondern setzt noch hinzu, daß sie sich nicht im Texte finden.

Ist das, was er nach diesen Verfälschungen hinzusetzt, aufrichtiger? „Die Tragweite dieser Stelle, sagt er, ist von

---

[1]) אמר ר' אבוהו אמר קרא עמר וימודד ארץ ראה ד' מצות שקבלו עליהם בני נח כיון שלא קיימו עמר ותתיר ממונם לישראל Eisenmenger, Band 2, 586 — 587.

den Juden selbst anerkannt worden, welche sie ganz aus der Wiener Ausgabe gestrichen haben.“ Wäre es bewiesen, daß diese Weglassung den Juden zu verdanken wäre, so würde daraus nicht hervorgehen, daß die Juden dieser Stelle die Tragweite zuerkannt hätten, welche ihre Verläumder ihr zur Last gelegt haben; um diese Stelle auszulassen, hätte ihnen schon dies ein hinlänglicher Grund abgeben können, daß sie dem Uebelwollen zum Texte diene, selbst wenn sie ganz unschuldig wäre. Haben sie nicht aus demselben Grunde aus den Gebetbüchern einige biblische Stellen ausgeschieden, die in den christlichen Agenden beibehalten wurden, weil man sich darauf berief, um gegen sie zu wüthen, als wenn die biblischen Stellen eine gegen die Christen gerichtete Verwünschung sein könnten! Wie dem auch sei, kann man sich auf diese Weglassung berufen, um zu beweisen, daß die Juden anerkannt haben, diese Stelle enthalte eine gefährliche Lehre? Ist sie wohl das Werk der Juden? Unterlag der Talmud nicht der Censur? Ist er nicht oft verstümmelt worden? Die Censoren gestehen es wenigstens in allen Ausgaben. In denen von Sulzbach, Frankfurt an der Oder und Frankfurt am Main u. s. w. kann man lesen:

Concessum est..... ut Codicem hunc hebraicum, qui Talmud inscribiur ad editionem Basiliensem..... ab omnibus iis quæ contra religionem Christianam sunt juxta mentem concilii Tritendini expurgatum u. s. w.“ Wenn Sie jedoch über Chiarini noch nicht hinreichend belehrt sind, so glauben wir, daß Sie über sein Uebersetzerverdienst gänzlich enttäuscht werden, wenn Sie sehen, daß er einen unverzeihlichen Schnitzer gemacht hat in einer Stelle, die Sie wiedergegeben haben, [1]) um nachfolgenden Ausfall zu machen. „Wir sagen nichts von den lächerlichen, absurden und unschicklichen Auslegungen, welche in diesem Commentator (Raschi) reichlich vorhanden sind, und welche die göttliche Majestät nicht mehr achten, als den gesunden Menschenverstand.“ Nach diesem Ausfall machen Sie einen von Chiarini geordneten Auszug, wie folgt:

„1. B. Mos. 30, 16. Dormivitque cum eâ nocte illâ:“ das will nicht sagen, wie man gewöhnlich glaubt, daß Jacob das Lager Lea's, seiner Frau, getheilt habe; sondern nach Raschi,

[1]) Univers, 23. Dezember, Anmerkung 9.

Gott selbst, dormivit cum eâ, denn das Fürwörtchen ipse ohne Artikel, vertritt hier die Stelle des göttlichen Namens, und Gott und nicht Jakob ist der Vater Jsachar's."

Ja wohl, was Sie da sagen ist absurd, lächerlich, unschicklich und gotteslästerlich. Wissen Sie aber auch, daß alle diese schönen Sachen, die Sie uns da sagen, sich nirgend anders, als in der Einbildung Chiarinis und Konsorten finden? Nicht ein einziges Wort von all diesem findet sich weder in Raschi, noch im Talmud, noch in den Midraschim, und Jedermann wird begreifen, daß Chiarini, indem er Raschi solche Gotteslästerungen unterschiebt, nur aus empörender Unwissenheit oder aus ungemeiner Bosheit so verfahren konnte. Niemals hat Raschi (Abkürzung von Rabbi Salomon Jizchak oder Jarchi) sagen wollen Deus dormivit cum eâ; niemals hat ein Rabbiner Gott einen Sohn untergeschoben; so kann oder will Chiarini die Uebersetzungen machen! Wir werden die wahre Bedeutung dieser Stelle aus Raschi geben, wenn wir ihn gegen die andern, im Univers vom 23. Dezember 1858 aufgenommenen, verläumderischen Mittheilungen zu vertheidigen haben werden.

Kommen wir auf die Stelle zurück, welche Chiarini aus Eisenmenger ausgebeutet und welche Eisenmenger aus dem Jalkut Reubeni gezogen hat. Es ist offenbar, daß der Talmud keine so schlechte Meinung von den andern Völkern haben, daß er nicht ihrer Seele einen teuflischen Ursprung beilegen kann; denn in diesem Falle wäre es unmöglich, ihnen die Fähigkeiten zur göttlichen Eingebung, zum zukünftigen Leben und sogar zur Bekehrung zuzuschreiben; der Teufel ist nicht der Vervollkommnung und Besserung fähig. Ueberdies kann man unmöglich annehmen, die Talmudisten hätten nicht gewußt, daß die andern Völker ebensowohl von Seth und Noah abstammen, als die Israeliten; daß Abraham der Vater Jsmaels, wie der Jsaak's war; daß dieser seinerseits ebensowohl der Vater Esaus, als der Jakob's war; die Stelle aus dem Jalkut Reubeni müßte also, wenn sie Autorität hätte, nothwendigerweise einen Sinn haben, der uns unbekannt ist, und alsdann wäre es nicht billig, Worte anzufechten, deren Sinn uns entgeht. Sie aber, der Sie, auf die einfache Aussage eines Schriftstellers des 17. Jahrhunderts hin, der keine Autorität hat, dem Talmud Vorwürfe machen, lesen Sie folgende Stelle aus einem von den Bischöfen approbirten Werke

zweier geistlichen Gelehrten, des Abtes Clemens, Domherrn von Rouen, und des Abtes Marguet, Domeherrn von Nanzig: „Es bedarf, sage ich, aller höllischen Bosheit und Wuth, um so gotteslästerliche Einwürfe vorzubringen, in der Absicht, wenig unterrichtete Leser zu betrügen und sie auf diese Weise in den Abgrund des Unglaubens zu schleudern, diese verbrecherische Beharrlichkeit kann nur vom Vater der Lüge kommen, dessen Kinder die Ungläubigen sind.“ [1])

Wenn die Worte des Jalkut Reubeni angefochten werden sollen, so müssen es die Worte dieser beiden Geistlichen mit demselben Rechte, und sogar würden folgende Worte des Evangeliums nicht dem Tadel entgehen: „Der Vater, von dem ihr abstammet, ist der Teufel [2])“ Was sagen Sie dazu, Chiarini und Konsorten? Doch kehren wir zu unserm Gegenstande zurück.

Fortsetzung der Grundsätze der talmudischen Moral.

„Wenn Jemand sich meldet, um das Judenthum anzunehmen, so sagt man zu ihm: „Weißt du nicht, wie viel die Juden zu leiden haben? wie sehr sie dem Spotte, der Verachtung, der Verfolgung und den Widerwärtigkeiten ausgesetzt sind? Wenn er antwortet: ich weiß es und wünsche ihr Loos zu theilen, so läßt man ihn zu, indem man ihm folgende Bemerkungen macht: Wisse daß du, ehe du das Judenthum angenommen, Fett essen konntest, ohne dir die Strafe des Kareth (Ausrottung) zuzuziehen; daß du des Samstag's arbeiten konntest, ohne dich der Strafe der Steinigung auszusetzen u. s. w. Allein sobald du Israelite wirst, werden dich diese Uebertretungen schuldig machen u. s. w. Wenn er dennoch auf seinem Entschlusse beharrt, so nimmt man ihn auf“ [3]) Weil das Judenthum nie andre, als freie, überlegte und aufrichtige Bekehrungen wollte, was übrigens noch deutlicher aus folgender Stelle hervorgeht:

„Wenn ein zum Judenthum übergehender Götzendiener gleichfalls seine minderjährigen Kinder bekehrt, so haben diese nach erlangter religiöser Großjährigkeit das Recht, zu erklären, daß

---

[1]) Widerlegung der von Voltäire: „endlich erklärten Bibel“ Seite 32. Kap. 8.

[2]) St. Johannes 8, 44.

[3]) Jebamoth 47, col. 1,

sie eine andere Religion vorziehen, und das Judenthum zu verlassen, ohne daß die israelitische Regierung oder der geistliche Gerichtshof ein Hinderniß in den Weg legen kann." [1])

„Liebe deinen Nächsten, wie dich selbst, dies ist der große Grundsatz des Gesetzes. Ben Assai sagt, es gibt einen, der noch bedeutungsvoller ist, „Dies ist das Buch der Geschlechtsfolge des Menschen;" weil der gemeinschaftliche Ursprung aller Menschen sie bewegen soll, sich als Brüder zu lieben." [2])

„Thue Andern nicht, was du nicht wolltest, daß man dir thäte, dies ist das ganze Gesetz; das Uebrige ist nur Erklärung." [3])

„Die Ehre deines Nächsten sei dir eben so theuer, als deine eigene." [4])

„Der Israelite hat die Verpflichtung, sogar mitleidsvoll gegen die Thiere zu sein, ihre Schmerzen zu lindern, und um so viel mehr ihnen keine zu verursachen." [5])

„Das karakteristische Zeichen der Nachkommen Abrahams besteht darin, barmherzig zu sein, denn derjenige, welcher es nicht ist, stammt nicht von diesem Patriarchen ab." [6])

„Derjenige, welcher gegen die Geschöpfe barmherzig ist, wird vor Gott Erbarmen finden; derjenige, welcher gegen die Geschöpfe unbarmherzig ist, wird vor Gott kein Erbarmen finden." [7])

„Der Israelite hat eine noch größere Verpflichtung, seinen (nichtisraelitischen) kränklichen Sclaven zu ernähren, als denjenigen, welcher arbeiten kann." [8])

Wenn Rabbi Jochanan Fleisch aß, gab er auch seinem (nichtisraelitischen) Sclaven davon; wenn er Wein trank, gab er auch seinem Sclaven davon, und erinnerte an diesen Vers Jjobs (31, 15:) „Hat nicht im Mutterleibe derselbe ihn geschaffen, der

---

[1]) Ketuboth 2, col. 1.
[2]) Bereschith Rabba, Kap. 24.
[3]) Sabbath 31, col. 1.
[4]) Aboth Kap. 2, §. 10.
[5]) Baba Meziah 32, col. 2.
[6]) En Jakob Erubin, K. 8 und Beza 32, col. 2.
[7]) En Jakob l. c.
[8]) Jerusalmi Baba Kama, Kap. 8, §. 4.

mich geschaffen und uns nicht im Mutterleibe Einer bereitet?“ [1])

„Die Propheten Israels waren immer mitleidsvoll, wenn sie den götzendienerischen Völkern ein Unglück zu verkünden hatten.“ [2])

„Während des Hüttenfestes opferte man im Tempel zu Jerusalem 70 Stiere als Sühnopfer für die siebzig Völker und um ihnen reichlichen Regen zu verschaffen.“ [3])

„Gibt es ein frommer Mann, der den Namen eines Rechtschaffenen verdient, und ein anderer, der diese Benennung nicht verdient? Ja, derjenige, welcher sich in Betreff des Himmels und in Betreff der Geschöpfe gut aufführt, ist ein Rechtschaffener; derjenige, welcher sich nur in Betreff des Himmels gut aufführt, verdient diesen Titel nicht. Gibt es ein Gottloser, den man mit dem Namen „Böswicht“ bezeichnet und ein anderer, den man nicht so bezeichnet? Ja, derjenige, welcher sich eben so schlecht gegen die Geschöpfe, als gegen den Himmel beträgt, wird ein Böswicht genannt; derjenige welcher sich gegen die Geschöpfe nicht schlecht beträgt, wird nicht Böswicht genannt.“ [4])

„Man darf das Aufhören der Sünde, aber nicht den Tod des Sünders wünschen.“ [5])

„Der Mensch soll immer, sogar mit dem Götzendiener, im Frieden leben.“ [6])

„Jemand öffentlich beschämen, kommt einem Morde gleich.“ [7])

„Richte Jeden mit Milde.“ [8])

„Derjenige, welcher seinen Nebenmenschen mit Milde richtet, wird im Himmel mit Milde gerichtet werden.“ [9])

„Man soll sich des Urtheils über seinen Freund und seinen

---

[1]) Jerusalmi Baba Kama, Kap. 9, § 4.

[2]) Bamidbar Rabba, K. 20.

[3]) Sukka, Seite 55, col. 2.

[4]) Kiduschin 40, col. 1 über die Worte des Propheten „verkündet dem Gerechten, daß er gut ist .... wehe dem gottlosen Böswicht“ (Jes. 3, 10. 11.)

[5]) Berachoth 30, col. 1.

[6]) Ebend. 17, col. 1.

[7]) Baba Mezia 59, col. 2.

[8]) Aboth. K. 1. §. 6.

[9]) Sabbath. 27, col 2.

Feind enthalten; denn man findet nicht leicht die Fehler eines Freundes, noch das Verdienst eines Feindes." [1])

„Fällt eure Urtheile des Morgens. (Jes. 21, 12.) Ist keine Dunkelheit mehr in eurem Geiste, ist eure Meinung so klar, wie die Tageshelle, so fällt euer Urtheil; wo nicht, so enthaltet euch desselben." [2])

„Das heilige Gesetz beginnt mit Wohlthätigkeit und endigt mit Wohlthätigkeit; es beginnt mit Wohlthätigkeit: Gott machte Adam und Eva Kleider; es schließt mit Wohlthätigkeit: Gott begrub Moses." [3])

„Wohlthätigkeit ist mehr als Almosen; Almosenspenden kann nur mit Geld geschehen, aber Wohlthätigkeit kann man persönlich ausüben; Almosen kann man nur den Armen geben, aber Wohlthätigkeit kann auch gegen die Reichen ausgeübt werden; Almosen kann nur den Lebenden verabfolgt werden, Wohlthätigkeit wird sogar gegen die Todten ausgeübt. [4])

„Ist dein Bruder arm, so unterstütze ihn (3. B. Mos. 25, 35.) das will sagen: laß ihn nicht fallen. Ehe ein mit einer Last beladenes Saumthier fällt, kann ein Einziger es unterstützen; ist es aber einmal gefallen, so können zehn Personen es nicht mehr aufheben." [5])

„Und die Aeltesten sollen sagen: unsere Hände haben das Blut nicht vergossen (5. B. Mos. 21, 7.) Wer würde sich jedoch einfallen lassen, daß die Aeltesten Mörder seien? Der Sinn dieser Worte ist: er ist nicht zu uns gekommen, daß wir ihn ohne Nahrung und ohne Geleite hätten abreisen lassen." [6])

„So lange der Tempel stand, war der Altar dazu bestimmt, Vergebung der Sünden zu erlangen; jetzt ist es der Tisch, indem die den Armen dargereichte Nahrung dem Herrn ein angenehmes Opfer ist." [7])

Man müßte gewiß die Augen der Klarheit verschließen, um

---

[1]) Ketuboth 105, col. 2.
[2]) Synhedrin 7, col. 2.
[3]) Sotah 14, col. 1.
[4]) Sukka 49, col. 2.
[5]) Jalkut Behar K. 5.
[6]) Sotah 46, col. 2.
[7]) Chagiga 27, col. 1.

die Gefühle der ausgedehntesten Duldung, der umfassendsten Liebe, welche diese Stellen des Talmuds athmen, und welchen wir noch eine unzählige Menge Stellen hinzusetzen könnten, zu verkennen. Die Stellen, die man benutzen möchte, um zu beweisen, daß der Talmud blos Liebe gegen die Israeliten, jedoch Haß und Verachtung gegen die andern Völker predige, werden wir später prüfen, und ihre wahre Bedeutung herstellen.

Fortsetzung der Grundsätze der talmudischen Moral.

„Diese Welt ist gleichsam ein Vorsaal für die zukünftige Welt; bereite dich vor in dem Vorsaale, damit du in den Palast eingehen kannst. [1])"

„Betrachte drei Dinge und du wirst nicht in Sünde verfallen: wisse, woher du kommst, wohin du gehst und vor wem du einst Rechenschaft abzulegen hast." [2])

„Vertraue deiner Tugend nicht bis an deinen Todestag. [3])"

„Bessere dich einen Tag vor deinem Tode, und da du diesen Zeitpunkt nicht kennst, so mußt du dich jeden Tag bessern. [4])"

„Vier Arten von Menschen werden nicht zur Gegenwart Gottes zugelassen: die Spötter, die Scheinheiligen, die Lügner und die Verläumder." [5])

„Die Wahrheit ist das Siegel der Gottheit." [6])

„Der Schmeichler zieht der Welt den göttlichen Zorn zu." [7])

„Die Demuth ist eine der größten Tugenden." [8])

„Stolz sein, heißt sich dem Götzendienste hingeben." [9])

„Sei nicht zum Zorn geneigt." [10])

„Wenn ein Mensch, der sich dem Zorne überläßt, ein Ge

---

[1]) Aboth K. 4, §. 21.
[2]) Ebend. K. 3, §. 1.
[3]) Ebend. K. 4, §. 16.
[4]) Sabbath 153, col. 1.
[5]) Sotah 42, col. 1.
[6]) Sabbath 55, col. 2.
[7]) Sotah 41, col. 2.
[8]) Aboda Sara 20, col. 2.
[9]) Sotah 4, col. 2.
[10]) Aboth K. 2, §. 10.

lehrter ist, so verliert er seine Wissenschaft, ist es ein Prophet, so wird ihm der prophetische Geist entzogen." [1])

„Von denjenigen, welche sich beleidigen lassen, ohne die Beleidigung zu erwiedern, sich beschimpfen lassen, ohne etwas zu entgegnen, ihre Pflicht mit Liebe erfüllen und den Leiden sich freudig unterwerfen, spricht der Prophet, wenn er sagt: Die Freunde Gottes werden eines Tages glänzen, wie die Sonne, die in ihrer ganzen Pracht aufsteigt." [2])

„Wer mit lüsternem Auge auf das schaut, was ihm nicht gehört, erlangt nicht allein nicht das, was er wünscht, sondern verliert auch noch das, was er besitzt." [3])

„Derjenige ist weise, der von Jedermann lernt; derjenige ist stark, der seine Leidenschaft bezwingt; derjenige ist reich, der sich mit seinem Theile begnügt; derjenige wird geehrt, der Andere ehrt." [4])

„Du sollst das Leben wählen (5. B. Mos. 30, 10) das heißt lerne ein Handwerk." [5])

„Besser derjenige, welcher von seiner Hände Arbeit lebt, als derjenige, welcher sich in einer müßigen Frömmigkeit verschließt." [6])

„Denn der Ewige, dein Gott, wird dich segnen (5. Mos. 15, 10) damit du jedoch nicht glaubst, du hättest nur die Hände in den Schooß zu legen, so trägt die heilige Schrift Sorge, hinzuzufügen: „in den Werken deiner Hände." [7])

„Der Vater hat die Pflicht, seinen Sohn ein Handwerk lernen zu lassen; seinen Sohn kein Handwerk lehren, heißt ihn zum Stehlen anhalten." [8])

„Müßiggang führt zu Laster und Schwermuth." [9])

---

[1]) Pesachim 66, col. 2.
[2]) Joma 23, col. 1.
[3]) Sotah 9, col. 2.
[4]) Aboth K. 4, §. 1.
[5]) Jeruf. Pea K. 1, §. 1.
[6]) Berachoth 8, col. 1.
[7]) Tana debe Elia Theil 1, cap. 14.
[8]) Kidduschin 29, col. 1.
[9]) Kethuboth 59, col. 2.

„Die Arbeit ist sehr verdienstlich, sie ehrt ihren Herrn.“ [1])

„Liebe die Arbeit und fliehe die Würden.“ [2])

„Verrichte lieber eine widerliche Arbeit, als daß du die Hand nach Almosen ausstreckest.“ [3])

„Die Hungersnoth währte 7 Jahre und drang nicht in das Haus eines Arbeiters.“ [4])

„Schinde lieber ein Aas auf dem öffentlichen Platze und verdiene etwas, als daß du sprichst, (ich bin Kahana) ich bin ein Priester, ein angesehener Mann und diese Arbeit ist unanständig für mich, denn es ist besser zu arbeiten, als andern zur Last zu liegen.“ [5])

Diese kräftige Vertheidigung der Arbeit, diese Anempfehlung, die Wohlthätigkeit nicht zu mißbrauchen und der Schande, eine bittende Hand gegen seines Gleichen auszustrecken, eine einträgliche Arbeit vorzuziehen, eher die Kräfte zu benützen, die uns Gott zuertheilt hat, um uns zu ernähren, als unsere Eigenschaften, Titel und Verdienste uns zu Nutzen zu machen; nun, diese so moralische Belehrung hat der tückischen Kritik des Chiarini und Veuillot nicht entgehen können, welche gelegentlich dieser Stelle ausrufen: [6]) „wie kann man die kleinliche Gewinnsucht und Leidenschaft besser ausdrücken!“

„Der Unverschämte ist zur Gehenna (Hölle), der Bescheidene zum Paradiese bestimmt.“ [7])

„Wenn Jemand unverschämt ist, so ist dies ein Zeichen, daß er gottlos ist.“ [8])

„Das Schamgefühl ist Zeichen eines guten Karakters.“ [9])

„Derjenige, welcher Schamgefühl besitzt, begeht selten Sünden.“ [10])

---

[1]) Nedarim 49, col. 2.
[2]) Aboth 1, §. 10.
[3]) Baba Bathra 110, col. 1.
[4]) Synhedrin 29, col. 1.
[5]) Baba Bathra a. a. O.
[6]) Univers 18. Dezember 1858.
[7]) Aboth. K. 5, §. 23.
[8]) Baba Mezia 83, col. 2.
[9]) Nedarin 20, col. 1.
[10]) Ebend.

„Derjenige, dem es daran fehlt, zeigt an, daß seine Vorfahren der sinaitischen Offenbarung nicht beigewohnt haben.“ [1])

„Diese Nation (die Israeliten) hat diese drei Eigenschaften: sie ist mitleidsvoll, bescheiden und wohlthätig.“ [2])

Allein ecce iterum Crispinus et est mihi sæpe vocandus ad partes. Trotz aller dieser Stellen, welche so nachdrücklich die Bescheidenheit anempfehlen, welche die Schamlosigkeit so sehr verabscheuen und darthun, daß die Bescheidenheit eine von den, den Israeliten fest anhangenden Eigenschaften ist, kommt da Herr Veuillot und bringt uns Chiarini wieder zurück, um uns im Namen des Talmuds zu sagen: „Drei Arten von Thieren auf der Erde sind frech, die Juden unter den Völkern, der Hund unter den Vierfüßigen und der Hahn unter den Vögeln.“ Herr Veuillot setzt hinzu: „Diese Eigenschaft wird den Juden in der Abhandlung Beza, einem der geoffenbarten Bücher, zuerkannt; es ist ein Glaubensartikel, wie dieser andere, die Unverschämtheit ist ein Königreich ohne Krone, es gelingt ihr sogar gegen Gott.“

Es ist wahr, Herr Veuillot und Chiacini sind nicht allein; Buxtorf ist in der Gesellschaft. Was wollen Sie? Auch Buxtorf kann sich irren, errare humanum est, und sogar Homer schläft zuweilen. Es ist dies nicht das einzige Mal, daß Buxtorf ungeachtet seiner Gelehrsamkeit, sich irrt oder Andere irre leitet, wenn er vom Talmud spricht und Stellen aus demselben übersetzt; oft verwirren ihn die leichtesten Dinge, was wir durch einige Beispiele zeigen werden; so sehr ist es wahr, was der Talmud sagt: שנאה מקלקלת את השורה „der Haß verdreht das Urtheil.“

Die talmudische Stelle,[3]) in der man erwähnt „daß diejenigen, welche den Opfern beiwohnten, den vierten Tag jeder Woche (Mittwoch) fasteten, damit Gott die Kinder vor der Luftröhrenbräune bewahre,“ wird von Buxtorf wiedergegeben: Die Eltern fasteten den vierten Tag nach der Geburt ihres Kindes, damit es vor der Bräune bewahrt bleibe.“ [4])

[1]) Nedarin 20, col. 1.

[2]) Jebamoth 79, col. 1.

[3]) Taanith 27, col. 2. ואנשי מעמד כו' ברביעי על אסכרא שלא תפול על התנוקות.

[4]) Lexicon Talmudicum articl. אסכרא.

Auf den Vers: (5. B. Moſ. 17, 11) weiche nicht von dem, was ſie dir ſagen, weder rechts, noch links, zieht Raſchi die Erklärung des Siphri an: weiche nicht von dem, was ſie dir ſagen, wenn es dir auch ſcheint, daß ſie zur Rechten ſagen Linke u. ſ. w. So findet ſich dieſe Stelle in ihrer ganzen Ausdehnung im Siphri. Uebrigens findet man ausdrücklich im Talmud Jeruſalmi: [1]) „Glaube nicht, daß man ſogar gehorchen müſſe, wenn es ſicher wäre, daß ſie ſagen, was rechts iſt, iſt links und was links iſt, iſt rechts. Allein Buxtorf überſetzt ohne Bedenken: man muß gehorchen, wenn ſie dir ſogar von der Rechten ſagen, es ſei die Linke und von der Linken, es ſei die Rechte [2]) und ergreift darüber eine neue Gelegenheit, um gegen die Rabbiner zu eifern.

Hat er die Stelle, die uns beſchäftigt, gelehrter oder gewiſſenhafter überſetzt? Gewiß nicht.

Das Wort עז im Hebräiſchen und das gleichbedeutende תצית im Chaldäiſchen bedeuten wohl „unverſchämt;" allein ſie bezeichnen auch, und iſt dies ihre eigentliche Bedeutung, ſtark, hart, feſt, mächtig und daher, widerſtrebend, beharrlich, ausdauernd. In letzterem Sinne wird das Wort עז am öfterſten angewendet. In welchem Sinne von beiden muß man es in der in Rede ſtehenden Stelle nehmen? Unzweifelhaft in letzterem; denn ſiehe, hier folgt unmittelbar darauf, was die Ueberſetzer bei Seite gelaſſen, indem ſie von den drei unverſchämten Weſen ſprechen; „einige ſetzen noch die Ziege unter dem Kleinvieh hinzu, andere die Kapernſtaude unter den Bäumen." Ich bitte Sie, bei all Ihrer übelgelaunten Stimmung gegen den Talmud, verſchonen Sie dieſen beſcheidenen Strauch! geben Sie ihn nicht für unverſchämt aus! Wollen ſie ihm Feſtigkeit zuerkennen? Nichts iſt richtiger, denn dieſe Eigenſchaft legt ihm der Naturforſcher Plinius bei, wenn er ſagt, „Egypten

---

[1]) Jeruſalmi Horioth. K. 1, §. 1. יכול אם יאמרו לך על ימין שהיא שמאל ועל שמאל שהיא ימין תשמע להם ת"ל ללכת ימין ושמאל שיאמרו לך על ימין שהיא ימין ועל שמאל שהיא שמאל.

[2]) Synagoga Judaïca p. 78. Non recedes a verbis illorum etiam si dicerent tibi de dextrâ hanc esse sinistram et de sinistrâ hanc esse dextram. —

bringt die Kapernstaude, einen Strauch von sehr festem Holze, hervor." [1])

Dies ist also der Sinn der talmudischen Stelle: Es gibt drei standhafte Wesen, Israel unter den Nationen [2]) u. s. w. Hat diese Standhaftigkeit sich während einer achtzehnhundertjährigen Verfolgung je verläugnet? Hat Israel nicht ausgeharrt, widerstanden, gekämpft, um das geheiligte Gut, das ihm anvertraut worden, zu bewahren? In diesem Sinne sagt auch der Talmud an derselben Stelle: Gott hat Israel sein Gesetz nur deßhalb gegeben, weil es standhaft und beharrlich ist (ועזין [3]).

Vielleicht muß man auch da den Sinn der Allegorie suchen, worüber sich Herr Veuillot so ungemein lustig macht [4]) Diese Sukka, welche die Völker in größter Eile verlassen, wenn sie von der Hitze belästigt werden, steht im Widerspruch mit der Beharrlichkeit Israels, welche sich mitten in den Verfolgungen nie verläugnete, während dem alle andern Völker ihren Karakter verloren, wenn sie ihre Nationalität eingebüßt haben. Diese Vermuthung gewinnt an Wahrscheinlichkeit, wenn man sich erinnert, daß in den Augen der Talmudisten „Sukka" das Sinnbild des Exils ist. Wie dem auch sei, so trägt diese Agada augenscheinlich das Gepräge der Allegorie an sich und man kann uns deßwegen nichts zur Last legen, wenn wir den Schlüssel dazu verloren haben, oder wenn wir keine Hyroglyphen zu entziffern vermögen. In derselben Bedeutung muß man auch das Wort חוצפא in diesen beiden agadischen Stellen auffassen:

חוצפא אפילו כלפי שמיא מהני

---

[1]) Plinius, liber XIII, C. 44 Jbi (scilicet in Egyptiâ) et capparis fruti oris ligni frutex.

[2]) Beza 24, col. 2. שלשה עזין הן ישראל באומות כליב בחיות תרנגול בעופות. וי"א אף עז בבהמה דקה וי"א אף צלף באילנות.

Buxtorf übersetzt nur den ersten Theil dieser Stelle: „Tres impudentes sunt: Israelita (Judæus) inter homines: Canis inter animalia: Gallus inter aves. Quidam dicunt etiam Capra, inter pecudes; und er hütet sich wohl, hinzuzufügen: Alii, etiam capparis inter arbores.

[3]) מפני מה נתנה תורה לישראל מפני שהן עזין Beza 25, col. 2.

[4]) Univers, 10. Dezember 1858.

„sogar der Himmel begünstigt die Beharrlichkeit;“ [1])

חוצפא מלכותא בלא תאגא

„die Beharrlichkeit ist ein Königreich ohne Krone“ d. h. die Beharrlichkeit gelangt, ohne Macht zu haben, zu ihrem Ziele. Indem der Midrasch Rabba (zu 2. B. Mos. Kap. 4, 3) über die drei, unverschämten, nach Beuillot, beharrlichen, nach uns, Wesen dasselbe, wie der Talmud sagt, gebraucht er das Wort חצוף anstatt seines hebräischen, im Talmud gebrauchten Synonymen, עז. Jedoch setzt er hinzu: „Glaube nicht, daß dies ein Tadel ist, es ist im Gegentheil ein Lob. Der Israelite läßt sich lieber hängen, als daß er seinem Glauben entsagen sollte.“ [2])

Fortsetzung der Grundsätze der talmudischen Moral.

„Man soll sich hüten, unanständige Worte auszusprechen.“ [3])

„Wären einem Menschen 70 Jahre des Glückes bestimmt, er würde sie durch unzüchtige und unanständige Reden in 70 Jahre des Unglücks umwandeln.“ [4])

„Wenn man einen regierenden Fürsten sieht, so sagt man: gelobt seist du, Ewiger, unser Gott, Weltregent, der du von deiner Majestät deinen Geschöpfen verliehen hast.“ [5])

„Bete für das Wohl der Regierung; denn würde ihre Autorität nicht beachtet, so würden die Menschen einander lebendig verschlingen.“ [6])

---

[1]) Der Talmud sagt dies, indem er von der Beharrlichkeit Bileams, mit der er Gott um die Erlaubniß bat, mit den Gesandten Balaks zu gehen, spricht. Man vergleiche, was Virgil sagt: Labor omnia vincit improbus, et Audæes Fortuna juvat.

[2]) ג׳ חצופים הם, חצוף בחיה כלב, בעוף תרנגול, ובאומות ישראל; אמר ר׳ יצחק בר רדיפא בשם ר׳ אמי אתה סבור שחוא לגנאי ואינו אלא לשבחן; או יהודי או צלוב

[3]) Pesachim 3, col. 1.

[4]) Ketuboth 8, col. 2.

[5]) Berachoth 48, col. 1.

[6]) Aboth, Kap. 3, §. 2.

„Die Gerechtigkeit der Regierung ist eine gute Gerechtigkeit.“ [1])

„Durch drei Dinge besteht die Gesellschaft: durch Wahrheit, Gerechtigkeit und Eintracht.“ [2])

„Derjenige, welcher das Böse in seiner Familie verhindern kann, ist für seine Familie verantwortlich; derjenige, welcher es in der Welt verhindern kann, ist für die Welt verantwortlich.“ [3])

„Das Gesetz, welches verbietet, seinem Nebenmenschen Böses zu erzeigen, muß sogar gegen einen Götzendiener beobachtet werden.“ [4])

„Es ist verboten, zu stehlen oder den geringsten Werth, sogar einem Götzendiener, zurückzuhalten.“ [5])

„Es ist verboten, das Zollamt zu betrügen.“ [6])

„Es ist verboten, auf betrügerische Weise die Gunst irgend Jemandes, sogar eines Götzendieners, zu erschleichen; zum Beispiel, ihn einzuladen, wenn man sicher weiß, daß er es nicht annehmen kann; ihm vorzuspiegeln, wenn man ihm ein getödtetes Thier zum Geschenke macht, dasselbe sei dem Gebrauche gemäß geschlachtet worden, wenn dieß nicht der Fall ist u. s. w.“ [7])

„Es ist verboten, beim Verkaufe des Leders, das von einem auf natürliche Weise krepirten Thiere herrührt, glauben zu machen, es käme von einem geschlachteten Thiere, von dem das Leder stärker ist.“ [8])

„Auf die Anhäufer der Lebensmittel, die Wucherer, die Kaufleute, die sich falscher Gewichte und Maße bedienen, und auf diejenigen, welche den Preis der Nahrungsmittel in die Höhe treiben, werden die Worte der Schrift angewandt: „Der

---

[1]) Nedarim 28, col. 1.
[2]) Aboth Kap. 1, §. 18.
[3]) Sabbath 54, col. 2.
[4]) Elia Rabba.
[5]) Baba Kama 112, col. 2.
[6]) Nedarim 28, col. 1.
[7]) Chulin 94, col. 1.
[8]) Ebend.

Ewige hat geschworen beim Ruhme Jakobs: ich werde nie ihre Umtriebe vergessen". (Amos 8, 7.) [1])

„Es ist verboten, Lebensmittel, wie Getreide, Wein, Oel, und Alles, was zum Unterhalte unentbehrlich ist, aufzuhäufen. Jedoch erstreckt sich dieses Verbot nicht auf die Gewürze, wie Kümmel, Pfeffer." [2])

„Es ist den Viehhändlern verboten, ihre Thiere zu verzieren; den Metzgern, ihrem Fleische einen schönen Anschein zu geben; den Kleiderhändlern, den alten Kleidern den Anschein von neuen zu geben." [3])

„Sein Wort brechen ist mit dem Götzendienste gleichbedeutend." [4])

„Derjenige, welcher die Zeitgenossen Noachs durch eine Sündfluth bestraft und diejenigen, welche den Thurm von Babel gebaut, gezüchtigt hat, wird auch denjenigen, welcher sein Wort bricht, bestrafen." [5])

„Die erste Frage, die dem Menschen am Tage des Gerichts vorgelegt wird, ist: Bist du in deinem geschäftlichen Verkehre redlich gewesen?" [6])

„Welchen Segensspruch soll derjenige sagen, welcher ein Maß Waizen stiehlt, ihn in Mehl verwandelt, das Mehl knetet und Chala (ein in einem Kuchen bestehendes Opfer) davon nimmt? (Es ist bekannt, daß der Israelite vor jedem Genusse und bei jeder Pflichterfüllung Gott dankt.) Keinen; denn ein solcher Segensspruch wäre eine Gotteslästerung." [7])

„Der Versöhnungstag erwirkt die Verzeihung der gegen Gott begangenen Sünden; allein er kann für die Vergehungen gegen unsern Nächsten keine Verzeihung erlangen, ohne daß derselbe befriedigt worden ist." [8])

Hier sind einige Züge der Moral des Talmuds. Der Plan

---

[1]) Baba Bathra 90, col. 2.
[2]) Ebend.
[3]) Baba Mezia 60, col. 2.
[4]) Synhedrin 92, col. 1.
[5]) Baba Mezia 44, col. 1.
[6]) Sabbath 31, col. 1.
[7]) Baba Kama 94, col. 1.
[8]) Joma 85, col. 2.

unseres Werkchens gestattet uns nicht, diese Auszüge zu vervielfältigen. Ueberdieß sind wir nicht gewillt, eine Abhandlung über die Moral zu geben. Die Stellen, welche wir soeben aus dem Talmud angezogen haben, und welche in den, dem religiösen Leben der Israeliten zur Vorschrift dienenden Gesetzbüchern wiedergegeben sind, wiegen gewiß sowohl in Betreff der Aechtheit, des Textes, als auch rücksichtlich der Treue der Uebersetzung und des Gepräges der Glaubenswürdigkeit, die von Chiarini und Konsorten angeführten Wortspiele, allegorischen Stellen u. s. w. auf. Um aber unsern Gegnern jeden Vorwand zu benehmen, wollen wir die Stellen untersuchen, welche man mit den Augen des Hasses und mit der Absicht, die Israeliten und das Judenthum der öffentlichen Verfolgung preiszugeben, in dem Talmud gesucht, übersetzt und verändert hat, um Jenen jedes beliebige Wort unterzuschieben.

Tacitus sagte, indem er von den Christen spricht (Annal. 15, 44): »Odio generis humani convicti sunt,« „sie sind des Hasses des Menschengeschlechtes überwiesen.“ Chiarini, der sich dieser verläumderischen Anklage erinnert, verfährt damit, wie mit den andern, ursprünglich gegen die Christen verbreiteten Verläumdungen, das heißt, er kehrt sie gegen die Israeliten.[1])

---

[1]) Tertulian spricht in seiner Vertheidigungsschrift die Christen von dem Vorwurfe frei, den man ihnen machte, daß sie bei ihren Meßopfern ein Kind opferten. — Im Mittelalter ersann man dieselbe Beschuldigung gegen die Juden. Der Univers (10. Dezember 1858) erneuert diese Anklage. Der Kaiser Julian wirft in seiner Vertheidigung des Heidenthums den Christen ihren gehässigen Karakter vor und sagt, daß sie nicht nur die andern Völker, sondern sich auch unter einander wüthend hassen und diejenigen umbringen, welche Christen sind und denen sie den Namen Ketzer beigelegt haben, weil sie abweichende Glaubenssätze haben. Um den gehässigen Karakter der Juden darzuthun, sagt Chiarini, daß die Juden sich einander hassen. (Siehe Univers, 18. Dezember.) Uebrigens hassen sich, nach Chiarini, nur die Juden gegenseitig, so sie sich einmal dem Hasse überlassen, als wenn alle christlichen Sekten stets in vollständiger Eintracht gelebt hätten, als wenn nie Krieg gegen die Arianer, Waldenser u. s. w. geführt worden und in neueren Zeiten die heilige Bartholomäusnacht, die Widerrufung des Edittes von Nantes und die Dragonaden (Zwangsbekehrungen der Protestanten unter Ludwig XIV.) nur brüderliche Umarmungen

„Der Talmud, sagt er, enthält im Grunde nichts, als den Haß der Juden gegen alle nichtjüdischen Völker und besonders gegen die Christen. Ein wohlgelaunter Rabbi hat dies durch dieses Wortspiel, das ein Glaubenssatz geworden, erklärt: „Was bedeutet Har Sinai? Ein Berg (Har), von wo der Haß (Sina) gegen die Völker der Welt herabgestiegen ist.“ In der That, bemerkt Chiarini, muß man alles Gute, welches das Gesetz gebietet, alles Böse, welches es verbietet, wenn es sich der Ausdrücke deinen Nächsten, deinen Bruder, deinen Gefährten bedient, nach dem Talmud nur als zu Gunsten der Juden angeordnet oder untersagt ansehen; denn die Nichtjuden sind weder Gefährte, noch Brüder, noch die Nächsten der Juden. Dies wird von deinem Bruder (dem Juden) gesagt, um die Andern auszuschließen. Der Ausdruck, den hier der Talmud anwendet, ist allgemein; indem Buxtorf ihn mit excipit alios übersetzt, setzt er hinzu: id est gentes christianas.«

Sind wir gelegentlich dieser Stelle nicht berechtigt, die Worte des Herrn Veuillot [1]) mit einer unbedeutenden Aenderung zu wiederholen:

„Nichts ist schmerzlicher, als die Herzbeklemmung, die der Aufrichtige darüber empfindet, bei den Verumglimpfern des Talmud und der Israeliten so viel Gewissenlosigkeit anzutreffen. Nichts..., ausgenommen der Kummer, den ihm die mit einem Lehrtone verbundene Unwissenheit verursacht, indem sie einen unheilbaren Eigendünkel beurkundet.“ Dieses letzte Gefühl ist es, das wir beim Lesen der Zeilen, die wir soeben dem Leser vorgeführt, empfunden haben.

Was sollen wir auf diese heftige Behauptung erwiedern? Wir erwiedern, daß sie falsch, verläumderisch und lügenhaft ist; ja, es ist unwahr, daß aus diesem Wortspiel ein Glaubenssatz entstanden sei; es ist unwahr und verläumderisch, was Buxtorf sagt: id est gentes christianas; sowie es unwahr ist, daß die Israeliten eine Uebertretung sich zu Schulden kommen lassen, wenn sie gegen die Christen Wohlthätigkeit ausüben; wie es

---

gewesen, als wenn „die vertraulichen Unterhaltungen über den Protestantismus“ und die Veranlassungen dazu nur Freundschaftsbezeugungen wären! Man siehe Univers, 10. Dezember 1858.

[1]) Univers, 18. und 19. Dezember 1858.

unwahr ist, daß unsere Liebe und Verehrung für Palästina uns von der Liebe zu unserm Vaterlande abhalten, wie es unwahr ist, daß, indem das französische Gesetz den israelitischen Kultus anerkennt, es nicht den Talmudismus darunter verstanden habe; wir setzen hinzu, daß es sich mit vielen andern Behauptungen Eisenmengers, Buxtorfs, Chiarinis und des Veuillot ebenso verhält, sowie wir zum Theil schon bewiesen haben und im Laufe dieser Arbeit noch beweisen werden.

Mehr als einmal haben wir, wenn wir diese Werke der Gewissenlosigkeit, der Lüge und der Verläumdung sich vor unsern Augen entfalten sahen, in unserm Schmerze, in unserer Entrüstung ausgerufen: Quid non mortalia pectora cogitis odium et fanaticus furor!

Wenn sogar aus diesem talmudischen Wortspiel ein Lehrsatz entstanden wäre, so weiß man doch zuverläßig und sicher, daß es niemals zum Blutvergießen, zum Aufrichten der Scheiterhaufen, zur Anhäufung der Uebel auf Erden Anlaß gegeben, wie es das »compelle intrare« gethan. Allein was ist dieses Wortspiel? Es ist einfach die Bestätigung einer Thatsache. Schlagen Sie die Bibel auf, deren Autorität Sie achten müssen, und Sie werden auf jeder Seite gewahren, daß durch die Offenbarung Gott die Israeliten in offenen Krieg mit dem Götzendienste verwickelt hat, weil der Götzendienst die Verderbniß, die Entsittlichung des menschlichen Geschlechtes war. Jedoch beziehen sich die wenig liebreichen Verordnungen der Bibel und des Talmuds nur auf die Heiden, von denen Gott Israel, das schon so geneigt zum Götzendienste war, absondern wollte. Zum Beweise diene, was die Bibel (5. B. Mos. 14, 21) sagt: „Ihr sollt kein todtes oder nicht nach dem Gebrauche geschlachtetes Thier essen, dem in deinen Thoren ansäßigen Proseliten (d. h. demjenigen, welcher das Naturgesetz beobachtet, denn der wirkliche Proselite konnte ebenso wenig, wie der Israelite, davon genießen) sollst du es geben, daß er es esse oder du sollst es einem Fremden verkaufen.“ Der Talmud setzt hinzu, man sollte es eher einem ansäßigen Proseliten geben, als es einem Fremden verkaufen. [1]) Die Wohlthätigkeit gegen denjenigen, welcher

[1]) Pesachim 21, col. 2.

das Naturgesetz beobachtet, ist demnach ein Verdienst und kein Verbrechen.

Der christliche Religionsstifter sagt: Du hast gehört, daß gesagt wurde, du sollst deinen Nächsten lieben und deinen Feind hassen.[1]) Nun aber finden sich die Worte: „Du sollst deinen Feind hassen" nicht in der Bibel; um diese Stelle des Evangeliums zu erklären, sagt man, daß diese Lehre damals im Gebrauch gewesen sei; es ist wahr, wir finden nirgends in den israelitischen Schriften eine Spur von dieser Lehre; im Gegentheil, das Vergessen der Beleidigungen wird in denselben mit Nachdruck empfohlen. Indeß ist bekannt, daß Jesus die Pharisäer nicht verschonte; wenn also der Haß des Menschengeschlechtes in Wirklichkeit eine pharisäische Empfehlung gewesen wäre, so hätte er nicht zu sagen ermangelt: ihr habt gehört, daß gesagt wurde, du sollst deinen Nächsten lieben und den übrigen Theil des Menschengeschlechts hassen. Allein sicherlich hat eine solche Lehre niemals in Israel bestanden! Wenn Gott den Israeliten jeden freundschaftlichen Verkehr mit den Götzendienern untersagt hat und wenn unsere Lehrer zuweilen ihrem Abscheu gegen diese Völker Ausdruck verliehen, so geschah dies aus dem Grunde, weil diese sich mit allen Lastern und Verbrechen, welche die Menschheit herabwürdigen, besudelt hatten und weil sie die Israeliten allen möglichen Plackereien, allen physischen und moralischen Martern und allen Arten von Verfolgungen aussetzten. Solche Männer konnten gewiß nicht Freunde, noch Brüder genannt werden; und beeilen wir uns, zu sagen, daß, wenn die Rabbiner in der Bitterkeit ihres Herzens im Mittelalter behauptet hätten, daß diejenigen, welche sich Schüler des Evangeliums nannten und dabei die Israeliten beraubten und niedermetzelten, ihren Tempel ausplünderten und verwüsteten, ihre Bücher verbrannten, ihre Kinder ihnen entrissen, wenn, sagen wir, die Rabbiner erklärt hätten, daß dies keine Brüder wären, daß man ihnen Haß mit Haß, Ungerechtigkeit mit Ungerechtigkeit vergelten dürfe: so können wir kühn behaupten, daß dies nicht blos ein von den Schlachtopfern unter der Hand ihrer Henker ausgestoßenes Jammergeschrei war, sondern daß dies auch ihre Pflicht erheischte und sie in ihrem

1) Matthäus 5, 43.

Rechte waren; denn es waren dies in der That weder Freunde, noch Brüder. Mögen dies Lehensbesitzer oder Proletarier, Leibeigene oder Freie, Laien oder Priester, Bischöfe oder Päpste gewesen sein, Christen waren es sicherlich nicht, denn sie übten dieses Gesetz der Liebe und Wohlthätigkeit, das Eigenthum jeder, dem Mosaismus entsprungenen Religion, nicht aus; ebenso wenig übten sie das Naturgesetz aus, welches in gleichem Grade die Ungerechtigkeit, den Diebstahl und den Mord verbietet; ihr Name Christ wurde augenscheinlich durch ihre Handlungen verläugnet. Gegen solche Männer, denen nichts geheiligt war, konnte man keine Pflicht zu erfüllen haben; es wäre nicht allein gerecht und billig, sondern auch nothwendig und unerläßlich gewesen, daß diejenigen, welche über der Erhaltung Israels wachten, erklärten, das Wiedervergeltungsrecht sei gesetzlich gestattet: Israel konnte inmitten der Wölfe nicht zum Lamm werden.

In diesen Zeitpunkt muß man auch die Anwendung versetzen, welche die dem Talmud später folgenden Schriftsteller in Bezug auf die Christen von den Ausdrücken machten, die sie wahrlich nur durch Antonomasie [1]) bezeichnen können; die dem Talmud später folgenden Schriftsteller wußten ganz gut, daß Edom oder Esau ein im Morgenlande wohnendes Völkchen war, daß der Berg Seir seinen Ort nicht verlassen hatte, um sich in Europa niederzulassen; allein sie legten den Verfolgern Israels den Namen des Verfolgers Jakobs bei.

In der That glaubte der Israelite, von jeder Pflicht nur gegen diejenigen entbunden zu sein, welche in Betreff seiner jedes Gesetz der Liebe, Gerechtigkeit und Menschlichkeit vergessen hatten; jedoch betrachtet er alle Nationen, bei denen seine Person und sein Eigenthum unter den Schutz des Gesetzes gestellt sind, als Nächsten und Brüder. Dies wird durch die Aussagen glaubwürdiger Schriftsteller, die wir hier anführen wollen, klar bewiesen werden.

פחד יצחק Pachad Jizchak, Buchstabe ג, Seite 7:

„Zum unumstößlichen Beweise, daß unter dem Worte גוי Goi oder גוים Gojim, der Talmud und die andern hebräischen Bücher nur die Götzendiener und nicht die Christen ver-

[1]) d. h. wenn man den Gattungsnamen statt des Eigennamens gebraucht.

stehen, dient, daß der Talmud sagt, die גוים Gojim ständen im gerechten Verdacht des Mordes, der Bestialität und des Raubes; nun aber kann dieser Verdacht sich nicht auf die Christen erstrecken, weil sie diese Verbrechen noch strenger als die Israeliten bestrafen. Sie sind keine Götzendiener, sondern sie beten Gott an. Keine Empfindlichkeit hält uns ab, ihnen unser Leben, unsere Gesundheit anzuvertrauen; und es ist uns nicht untersagt, ihnen das Gesetz zu lehren, uns unter vier Augen mit ihnen zu befinden; Dinge, welche uns hinsichtlich eines Götzendieners verboten sind."

„באר הגולה" Beër Hagolah über חשן משפט Kap. 425:

„Alles, was der Talmud in Betreff der Gojim sagt, bezieht sich nur auf die ehemaligen Völker, welche Götzendiener waren. Jedoch die Völker, in deren Mitte wir leben, glauben an die Schöpfung, die Wunder, den Auszug aus Egypten und an viele Hauptgrundsätze unserer Religion. Der Schöpfer des Himmels und der Erde ist Gegenstand ihrer Verehrung; es ist uns nicht nur erlaubt, ihnen zu Hülfe zu eilen, sondern wir haben auch die Pflicht, für ihr Wohl zu beten, wie es der Verfasser des מעשי ה' Maase Haschem (Commentar über die Hagada) bei Gelegenheit des Psalmverses (79, 6. 7): „Schütte deinen Zorn aus über die Völker, welche dich nicht anerkennen" ausführlich dargethan hat. Er sagt: Diese Verwünschungen Davids beziehen sich nur auf die götzendienerischen Völker, welche nicht an die Schöpfung, die egyptischen Wunder und die Offenbarung glauben und sich mit allen Gräueln beflecken. Jedoch die Völker, unter denen wir wohnen und unter deren Schutze wir leben, erkennen diese Wahrheiten an und wir bitten Gott unaufhörlich für ihr Wohl, für das Wohl ihrer Regierungen und ihrer Länder."

ר'י'ב'ש Rabbi Jizchak bar Scheschet, §. 119, erklärt, daß die Christen die Eigenschaft der wahren ansäßigen Proseliten besitzen.

Jakob Emden sagt in seinem Werke שבט לגו כסילים „Die Christen sind unsere Brüder und können nicht als Fremde angesehen werden."

ספר הברית Sepher Habrith, 13ter Theil, Kap. 3, §. 2:

„Liebe deinen Nächsten, wie dich selbst. Dieses Gebot be-

zieht sich auf alle Menschen, auf alle diejenigen, welche zum allgemeinen Wohle der Gesellschaft beitragen. Denn man muß von dem Grundsätze durchdrungen sein, daß unsere Gelehrten nie gesagt haben, dieser oder jener Ausdruck werde nicht den andern Völkern beigelegt, außer wenn es die sinaitische Ueberlieferung forderte, sonst ist jedoch das Wort überall in seiner ganzen Ausdehnung aufzufassen. Selbst da, wo der Ausdruck אח „Bruder" oder רע „Nächster" die andern Völker ausschließt, sind nur diejenigen darunter verstanden, welche durch ihren tyrannischen und grausamen Karakter, ihre schändlichen, abscheulichen, die Gesellschaft untergrabenden Sitten, nicht die Benennung „Bruder" verdienten.

„Wirklich beziehen sich die Worte אח "Bruder" und רע „Nächster" sogar auf diejenigen, welche nicht den wahren Gott anerkennen, im Falle sie nur durch ihre Aufführung sich dieser Bezeichnung nicht unwürdig machen. So wurde חושי הערכי der ein Götzendiener war, רע דוד „der Freund Davids" genannt; Salomon schloß mit Hiram einen Bund; die Schrift nennt אדום, Edom, Esau, „Bruder". Verabscheue den Edomiten nicht, denn er ist dein Bruder" (5. B. Mos. 23, 8).

Der berühmte Verfasser des נודע ביהודה Noda bijehudah sagt:

„Uns liegt die Pflicht ob, für das Wohl der Regierungen und der Länder, welche wir bewohnen, zu beten. Bewahre uns Gott davor, undankbar zu sein. — Ich erkläre ausdrücklich, daß in Allem, was den Diebstahl, Raub, Mord u. s. w. betrifft, gar kein Unterschied zwischen einem Israeliten und einem Nichtisraeliten herrscht; daß alle Ausdrücke Gojim גוים, Akum עכו"ם, Kuthim כותיים u. s. w. sich auf die Götzendiener beziehen. Derjenige, welcher sie anders erklärt, irrt sich und macht eine dem Sinne der Thora entgegengesetzte Erklärung."

Der Verfasser von תשובה מאהבה Teschuba Meahaba sagt: „Es ist von der Thora (göttliches Gesetz) verboten, zu stehlen, zu rauben, den Werth eines Hellers zu behalten, und dies sogar einem Götzendiener, wie es Maimonides „vom Diebstahl" Kap. 1. §. 1 und „vom Raub" Kap. 1, §. 2 erklärt. Derselbe Grundsatz wird auf den Eid und auf das listige Erschleichen des Wohlwollens Jemandes angewandt ebend. 2, §. 6. Kap. 18. „von

dem Verkauf". Choschen Mischpat, Kap. 228. §. 6. Nach dem göttlichen Gesetze ist es dem Israeliten verboten, Jeden, wer es auch sei und welcher Nation er auch angehöre, zu verachten und zu hassen. Beweis ist, daß der Pentateuch verbietet, den Egypter zu verachten, weil Israel sich in seinem Lande aufgehalten hatte (5 B. Mos. 23, 8); daher haben unsere Weisen das Sprüchwort abgeleitet: „Wirf keinen Stein in die Quelle, an welcher du deinen Durst gelöscht hast." Wenn es uns verboten ist, die Egypter zu verachten, welche doch die Israeliten so sehr bedrückt und ihnen so viele Leiden auferlegt haben, wie viel mehr dürfen wir nicht die Völker verachten, welche uns mit Wohlwollen behandeln."

Der Verfasser von טעם המלך Taam Hammelech, sagt: „Diese Nationen, das heißt die christlichen Nationen, haben unsere heilige Thora zur Grundlage ihres Glaubens; sie glauben wie wir, daß Moses das Gesetz auf dem Sinai empfangen hat, sie glauben an die Propheten; sie glauben an das Dasein Gottes, an die Vergeltung; sie enthalten sich der Blutschande, des Ehebruchs u. s. w., des Diebstahls, des Raubes; sie schützen die Gerechtigkeit und Rechtschaffenheit und wachen darüber, daß Keiner seinem Nächsten Unrecht thue, und ihn nicht betrüge. Was unsere Weisen von den nichtjüdischen Völkern gesagt haben, kann auf sie nicht angewandt werden, sondern nur auf die Völker, welche ihre Zeitgenossen waren, welche sich durch Blutschande, Raub, Lüge, Meineid und Mord herabwürdigten, die göttlichen Gesetze (Noachiden) übertraten, das Gesetz zwischen Mensch und Mensch nicht beobachteten und sich sogar bis zum Thiere erniedrigten. Beweis davon ist, daß unsere Weisen (Aboda Sara, K. 3.) gesagt haben, diese Völker ständen in gerechtem Verdacht der Bestialität, des Mordes u. s. w. Nun aber bestrafen die Christen alle diese Verbrechen sehr strenge."

Wir könnten diese Anführungen ins Unendliche vermehren, wir beschränken uns darauf, zu sagen, daß diese Lehren durch die Entscheidungen des großen Sanhedrin bestätigt wurden.

Mit dem Talmud in der Hand, den es als religiöses Gesetzbuch der Israeliten betrachtete, bewies das große Sanhedrin, [1]) daß das Judenthum weder mit der Civilisation, noch mit den

[1]) Siehe den Anhang.

Pflichten, welche uns unsere Eigenschaft als Bürger auferlegt, im Widerspruch stehe. Die Dekrete und Verordnungen, welche den Rabbinern untersagen, den religiösen Gesetzen eine den Lehren des großen Sanhedrin entgegengesetzte Erklärung zu geben, [1]) die Regierung, welche die Kosten der Rabbinerschule trägt, sowie der Ministerialbeschluß, [2]) welcher die Bestimmung, daß Keiner Rabbiner werden kann, der nicht den praktischen Theil des Talmuds, den Alphasi, den Maimonides (Jad hachsaka) die Turim und Karo kennt, genehmigt, haben sicherlich keineswegs den Karäismus oder einen in der Wirklichkeit unausführbaren Mosaismus, wie es H. Veuillot träumt, sondern das traditionelle, talmudische Judenthum, welches nichts andres, als die Entwickelung und die rechtmäßige Auslegung des Mosaismus ist, anerkannt.

In dieser Rabbinerschule lernt man gleichzeitig die griechische und lateinische Sprache, ohne daß es noch je einem Rabbiner in den Sinn gekommen wäre, denselben Hindernisse in den Weg zu legen, oder es sich nur einfallen zu lassen, daß das Studium dieser Sprachen verboten wäre. Was die lateinische Sprache, von der H. Veuillot nach Chiarini spricht, [3]) betrifft, so erinnern wir uns nicht, daß der Talmud ihrer Erwähnung thue, weder um sie zu billigen, noch um sie zu mißbilligen. Was die griechische Sprache anlangt, so macht sie der Talmud zum Gegenstande des Lobes und erklärt, daß die in dieser Sprache geschriebenen heiligen Bücher eben so gut zum religiösen Gebrauche dienen können, als wenn sie auf hebräisch geschrieben wären. [4]) Das Verbot, von dem der Talmud spricht, bezog sich nur auf eine gewisse geheime Wissenschaft der Griechen, welche ihre besonderen Zeichen und Sinnbilder hatte; [5]) allein die Sprache war

[1]) Unter anderm das Dekret vom 17. März 1808 und die Verordnung vom 25. Mai 1844.

[2]) Vom 15. Oktober 1832. Siehe auch den Ministerialbeschluß vom 21. August 1829, welcher zur Errichtung der Rabbinerschule von Metz ermächtigt und die darauf bezügliche Bestimmung genehmigt.

[3]) 23. Dezember 1858.

[4]) Megilla Seite 9, col. 1.

[5]) Was deutlich aus den Worten לעז להם בחכמת יונית hervorgeht. Menachoth 64, col. 2, Sotah 49, col. 2, siehe auch Jeruf. Pea Kap. 1, §. 1. מפני המסורות ... אסור ללמד יונית.

immer erlaubt. Der Talmud hat es deutlich ausgesprochen: „es herrscht ein Unterschied zwischen der griechischen Sprache und der griechischen Wissenschaft.“[1]) Das verhindert Hrn. Veuillot nicht, ernsthaft zu erklären, daß die Rabbiner das Studiren der griechischen und lateinischen Sprache verboten hätten.

Napoleon der Große hatte vollständig anerkannt, daß man das jüdische Gesetz ausüben und zu gleicher Zeit ein vortrefflicher Bürger sein könne. Und in der That hat der Israelite in allen Ländern, wo man demselben die freie Entwickelung seiner Geisteskräfte gestattete und wo man die Anstrengungen, die er im Interesse des allgemeinen Wohles machte, nicht zu hemmen suchte, immer Beweise wahrer Vaterlandsliebe abgelegt und sich oft darin glücklich gefühlt, eine feste Stütze des Ruhmes und des Wohles seines Vaterlandes zu sein. Ohne uns in die Zeiten zu versetzen, welche schon weit hinter uns liegen, könnten wir mit rechtmäßigem Stolze die Gegenwart auftreten lassen, welche, so jung sie auch noch ist, dennoch glänzende Zeugnisse von dem patriotischen Eifer unserer Glaubensgenossen gibt.[2])

---

[1]) Sotah 49, col. 2. לשון יונית לחוד וחכמת יונית לחוד
Man könnte zugleich an dieser Stelle sehen, daß Chiarini sich einer doppelten Lüge schuldig macht, wenn er behauptet, daß der Talmud denjenigen, welcher sich dem Studium der griechischen Sprache hingibt, dem gleichstellt, welcher ein Schwein aufzieht. Es ist von gar keiner Zusammenstellung die Rede und es gibt kein Verbot, welches das Studium der griechischen Sprache untersagt.

[2]) Und dies nicht etwa in den Ländern, wo die Israeliten den andern Bürgern völlig gleichgestellt sind und der Staat keiner Religion auf Kosten der andern einen Vorzug einräumt, sondern sogar in denjenigen, wo das Licht der Gleichstellung noch nicht leuchtet, wo den edelsten Menschenrechten noch Hohn gesprochen wird. Wir erinnern nur an das heldenmüthige Benehmen der russischen israelitischen Soldaten in der Krim und der Israeliten im östreichischen Heere in Italien. Zwar fängt Rußland an, die alten Vorurtheile abzuwälzen und das Joch seiner jüdischen Unterthanen zu erleichtern, und fühlt Oestreich das Bedürfniß, die langgenährten, so oft getäuschten Hoffnungen seiner Million Juden in etwas zu befriedigen; allein so lange solche Bestimmungen als Einzelfälle dastehen und nicht die so lang verkannten Menschenrechte gesetzlich anerkannt werden, so lange kann man nicht sagen, daß ein solcher Staat auf dem Wege des Fortschrittes begriffen sei und den finstern Bestrebungen des Mittelalters entsagt habe!
Anmerkung des Uebersetzers.

Der Talmud hat also nie die geistigen Fähigkeiten unterdrückt, noch die hochherzigen Regungen der Israeliten gehemmt. Die gelehrtesten Talmudisten waren vor den Verfolgungen die berühmtesten Staatsmänner Spaniens. Es ist wahr, die gläubigen Israeliten lieben und verehren Jerusalem als die Wiege des Glaubens, als einen von Gott erwählten Ort, um der Wohnsitz seiner Herrlichkeit zu sein. Sie halten werth die Steine Zions und lieben seinen Staub. (Psalm 102, 15); sie glauben auch den Worten der Propheten, daß Gott einstens seinen Gesalbten, das Werkzeug seiner Güte, senden werde; der Geist der Weisheit, der Tugend und der Stärke, der auf ihm ruhen wird, [1]) wird ihn unter allen Völkern der Erde bekannt machen; der Hauch seines Mundes wird der Herrschaft des Bösen, der Unwissenheit und des Irrthums [2]) ein Ziel setzen, und alle Nationen werden, durch die an dem Sinai geoffenbarten Einsichten erleuchtet, durch den Geist der Liebe und der Wahrheit leiblich, wie geistig vereinigt, nur zu einem Glauben sich schaaren, werden nur den einen und einzigen Gott anerkennen, [3]) dessen Tempel allen Söhnen Adams offen stehen und in Jerusalem wieder hergestellt werden wird. [4])

Wann wird die Sonne eines so schönen, für die ganze Menschheit so wünschenswerthen Tages aufgehen? Wann werden ihre wohlthätigen Strahlen die Augen, welche noch der Wahrheit verschlossen sind, erleuchten und die Eisdecke, welche noch viele Herzen umgibt, schmelzen? Wir wissen es nicht, wir können es nicht voraussagen, und würden es, wenn wir auch im Stande wären, nicht wagen; ein schrecklicher Bannfluch ist gegen den Unbesonnenen geschleudert, der ergründen wollte, was Gott so sorgfältig verhüllt und wovon er allein die Kenntniß sich vorbehalten hat. [5]) Wir wissen nur so viel, daß es von uns abhängt, dieses Ereigniß zu beschleunigen, und dies nicht durch die Stärke unseres Armes, nicht durch die Hülfe der Sterblichen, nicht durch bloße Wünsche und leere Gebete, sondern durch

---

[1]) Jesajah 11, 2.
[2]) Jesajah 11, 4.
[3]) Secharjah 14, 9; Zephanjah 3, 9; Jes. 2, 2. 3; Micha 4, 2. 3
[4]) Jes. a. a. O.
[5]) Sanh. 97, col. 2; Maim. H. Melachim K. 12, 2.

ein dem Herrn angenehmes Betragen, durch die Ausübung des Guten, durch die Liebe zur Wohlthätigkeit, Gerechtigkeit, Billigkeit und Wahrheit. [1]) Bis dahin sollen wir in unser Loos, wie es auch sein mag, uns fügen, zum Glücke, zum Ruhme und zum Wohle der Länder, die uns Gastfreundschaft angedeihen lassen, beitragen, in welcher Lage wir uns auch befinden mögen; diejenigen hochachten, welche sie regieren; uns ihren Gesetzen unterwerfen und denselben gehorchen. [2])

Solche Hoffnungen gründet Israel auf die Ankunft des Messias und die Anwendung solcher Mittel ist ihm erlaubt, um zur Verwirklichung seiner theueren Hoffnungen beizutragen. Wäre es nicht ein Unsinn, wenn man nach diesem noch die Frage aufwerfen wollte, ob der messianische Glaube sich mit der Vaterlandsliebe vertrage? Hieße es nicht allem gesunden Menschenverstand Hohn sprechen, wenn man behaupten wollte, daß ein solcher Glaube unsere Bürgerpflichten beeinträchtigen könne?

Haben wir jedoch zu beweisen nöthig, daß Herr Veuillot bei seinen Angriffen auf das Judenthum nicht immer bei der Wahrheit geblieben ist? Oder können wir ihm ein Verbrechen daraus machen, wenn er, der in der Hitze des Kampfes und um die augenscheinlichsten geschichtlichen Thatsachen besser läugnen zu können, sogar mit dem Evangelium, dessen Wahrheit er vertheidigen will, im Widerspruch ist, in Betreff des Talmuds unrichtige Thatsachen angibt? Sagt er nicht in deutlichen, klaren Worten: „das Christenthum verdankt nichts dem Judenthum“ [3]) währenddem das Evangelium (Johannes 4, 22) erklärt: „das Heil kommt von den Juden!“

Die Schriftauslegung der Juden.

Wir könnten unsere Arbeit hier beschließen, wenn wir uns nicht noch einer zwar leichten, aber auch sehr mühsamen Auf-

[1]) Secharja 14, 7.

[2]) Ketuboth 144, 1; Midrasch Chasita 2, 7; Sabbath 118, 2; Joma 86, 1; Sanhedrin 98, 1; Jes. 1, 27.

[3]) Ketubath und Midrasch Chasita a. a. O.

[4]) 20. Dezember 1858.

gabe zu unterziehen hätten. Wir müssen die von Chiarini gelieferten Auszüge aus Jarchi durchgehen, welche der Univers [1]) wiedergegeben und zu welchen der Haß, die Unwissenheit und Gewissenlosigkeit sich gesellt zu haben scheinen, um die Wahrheit dieser so bekannten Worte zu bestätigen: „gib mir zwei Zeilen eines rechtschaffenen Mannes und ich bringe ihn aufs Schaffot."

Ehe wir jedoch in die Sache eingehen, müssen wir einige Erklärungen über die Beschaffenheit der rabbinischen Schriftauslegung vorausschicken. Zu Zeiten hatte man den Juden zum Vorwurfe gemacht, daß sie zu sehr am Buchstaben des Gesetzes klebten; man wird von Chiarini sogleich den entgegengesetzten Vorwurf vernehmen. In der That erklären die Rabbiner und nach ihnen Raschi, daß der buchstäbliche Sinn immer der wahre ist; daß jedoch neben dem buchstäblichen Sinne der Text noch andere Auslegungen zuläßt und andere Belehrungen einschließt. [2])

Sie waren überdieß der Meinung, daß kein Wort, kein Buchstabe, kein Strich, ja kein Punkt in der Bibel überflüssig sei; daß Alles seinen Sinn und seine Bedeutung habe, daß sogar die Wahl der Worte nicht gleichgültig sei. [3])

Sie suchten die Gelegenheit auf, um an einen Text eine nützliche und moralische Belehrung anzuknüpfen, sowie in dem Texte einen Rechtfertigungsgrund für solche Personen zu finden, die unsere Ehrfurcht verdienen, und welche uns die heilige Schrift als Lieblinge Gottes und nachahmungswerthe Muster hinstellt.

Untersuchen wir nun die von Chiarini nacheinander aufgezählten Beschwerden gegen die Schriftauslegungen Raschi's. 1. B. Mos. 1, 1: „Warum beginnt die Thora (das Gesetz und das 1. B.) mit der Schöpfungsgeschichte und nicht mit den Gesetzesvorschriften, die ihr Hauptgegenstand ausmachen? Damit die Juden von den

---

[1]) 23. Dezember 1858.

[2]) Vorrede zu seinem Commentar über das Hohelied מקרא אחד יצא לכמה טעמים וסוף דבר אין לך מקרא יוצא מידי פשוטו ומשמעו. S. auch Sabbath 63, col. 2.

[3]) Dieser Ansicht der Rabbiner pflichteten die Kirchenväter bei. ἀργὸν ῥῆμα ἐν τῇ γραφῇ βλασφημία δεινή sagt Basile. Hyronimus sagt, daß selbst die Partikel „und" nicht überflüssig ist. Chrisostome sagt in der 35. Homilie über Johannes: Nicht ein Jota, Strich oder Halbstrich ist in den heiligen Schriften überflüssig.

andern Nationen sagen können, die ganze Erde gehört Gott, denn er hat sie geschaffen und durch seinen Willen hat er sie den andern Völkern (zum Beispiel den sieben Völkern Kanaans) entzogen und uns gegeben." Wirklich bedeuten die Worte »Bereschith bara« nicht, „daß Gott am Anfang den Himmel und die Erde geschaffen hat," wie man es gewöhnlich erklärt; sondern daß Gott sie für die Israeliten geschaffen hat, denn diese werden von Jeremia (2, 3) Reshith tewuotho genannt (initium proventûs ejus)." (Univers catholique, 20 Dezember 1858).

In dieser Kritik, der wir weiter nichts vorzuwerfen haben, als die Verfälschung des Textes durch eine ungetreue Uebersetzung, durch Auslassung einiger Worte und durch die Hinzufügung einiger anderen, zeigt sich das Verfahren Chiarinis in seinem ganzen Lichte!

Hier die genaue Uebersetzung dieses Textes: „Warum beginnt die Thora mit den Einzelheiten der Schöpfung und nicht mit der Stelle: „dieser Monat sei euch der erste Monat des Jahres" (2. B. Mos. 12, 2,) welche das erste Gesetz, das Israel gegeben wurde, enthält? Weil Gott seinem Volke die Macht seiner Thaten kund thun wollte, um ihnen das Erbtheil der Völker zu geben (Ps. 111, 6) damit Israel auf die Vorwürfe der Völker, die zu ihm sagen könnten, ihr seid Räuber, ihr habt euch der Länder der sieben Völker bemächtigt, entgegnen könne: die ganze Erde gehört Gott; er hat sie geschaffen, er verfügt darüber nach seinem Gutdünken, nach seinem Belieben hatte er dieses Land diesen Völkern gegeben, nach seinem Belieben hat er es ihnen weggenommen und uns gegeben.

„Im Anfang schuf Gott u. s. w. Dieser Vers bedarf einer Erklärung: Zu Gunsten der Thora, welche der Anfang seines Weges und zu Gunsten Israels, welches die Erstlinge seiner Ernte genannt wird, hat Gott die Welt geschaffen." [1])

---

[1]) בראשית כו' לא היה צריך להתחיל את התורה אלא מהחודש הזה לכם שהיא מצוה ראשונה שנצטוו בה ישראל ומה טעם פתח בבראשית משום כח מעשיו הגיד

Man wird uns hoffentlich zugestehen, daß Gott dem Abraham versprochen, seinen Nachkommen die Länder der sieben kananitischen Völker zu geben, und daß er sein Versprechen gehalten hat. Nun war die Achtung, welche die Rabbiner für das Eigenthum Anderer einzuflößen suchten (und diese Andern waren hier Nichtisraeliten, Herr Veuillot möge diesen Umstand nicht vergessen), so groß, daß sie, trotzdem in den ältern Zeiten das Recht des Stärkern Gesetze vorschrieb, Israel dafür rechtfertigen zu müssen glaubten, daß es den Preis seiner Eroberung behalten hatte, und daß sie gleichzeitig für nöthig erachteten, die Lehre aufzustellen, daß das Eigenthum geheiligt sei und man sich nicht daran vergreifen dürfe, sofern nicht Gott selbst, der Besitzer aller Dinge, auf eine so offenbare Weise, wie er es in Betreff Palästinas gethan, darüber verfügt.

Die Erde ist für den Menschen geschaffen worden (Ps. 113); der Mensch wurde geschaffen, um Gott zu erkennen und zu verehren; Gott hat sein Gesetz mitgetheilt, um sich zu erkennen zu geben und um zu zeigen, wie er verehrt sein will; Israel wurde auserwählt, um der Träger und Verkünder dieses Gesetzes zu sein. Dies sind Wahrheiten, welche Niemand bestreiten wird, der an die Autorität der Bibel glaubt. Was finden Sie also Seltsames in der Erklärung, daß Gott die Welt zu Gunsten Israels, zu Gunsten der Thora geschaffen habe?

Der Endzweck stellt sich auf den ersten Anblick dem Geiste dar; nun aber werden Sie doch gegen die Worte der Propheten keinen Widerspruch erheben wollen, welche sagen, daß Israel dem Herrn geheiligt, daß es der Erstling seiner Früchte ist קדש ישראל לה׳ ראשית תבואתו; daß das heilige Gesetz der An-

---

לעמו לתת להם נחלת גוים (תהלים קיא) שאם יאמרו אומות העולם לישראל לסטים אתם שכבשתם ארצות שבעה גוים הם אומרים להם כל הארץ של הק״ב״ה היא הוא בראה ונתנה לאשר ישר בעיניו ברצונו נתנה להם וברצונו נטלה מהם ונתנה לנו ; בראשית ברא. אין המקרא הזה אומר אלא דרשוני בשביל התורה שנקראת ראשית דרכו (משלי ח) ובשביל ישראל שנקראו ראשית תבואתו (ירמי׳ ב׳).

fang des göttlichen Weges ist; ה' קנני ראשית דרכו; Was finden Sie alsdann an der Auslegung Raschis auszusetzen? Sie rufen aus: Die Worte »Bereshith bara« bedeuten also nicht mehr: „Im Anfang schuf Gott den Himmel und die Erde," wie man sie gewöhnlich übersetzt! Fragen Sie jedoch Augustin, ob man diese Worte übersetzen kann, wie man sie gewöhnlich übersetzt, und ob er sie nicht übersetzt: „durch das Grundwesen schuf Gott" u. s. w., indem er das Wort „das Grundwesen" auf den Stifter der christlichen Religion bezieht? [1])

Allein Sie haben Raschi anklagen und die Meinung verbreiten wollen, als hätte er behauptet, Israel könnte die ganze Erde als sein Eigenthum betrachten; aus diesem Grunde haben sie zu sagen unterlassen, daß Raschi nur von der Rechtfertigung einer wirklichen Thatsache gelegentlich eines Vorwurfes spricht, den man Israel in Betreff des Besitzes Palästinas machen könnte; Sie fügen die Worte „zum Beispiel" zu den Worten „die sieben Völker", wenn nur von diesen sieben Völkern die Rede ist; Sie stellen zwei Absätze Raschis zusammen, welche wesentlich getrennt sind; und Sie lassen die Worte: „zu Gunsten der Thora" aus, die man nicht „für die Thora" hätte übersetzen dürfen, da die Thora nicht Eigenthümer sein kann; Sie haben sich alle diese Verfälschungen erlaubt, damit Sie übersetzen können, daß die Welt für Israel geschaffen worden sei und Sie so Raschi und das Judenthum beschuldigen können.

Nein, nie und nimmer hat die israelitische Religion einen andern Eigenthümer der Welt, als Gott allein, anerkannt; nur ihm allein hat sie das Recht, nach seinem Gutdünken darüber zu verfügen, zuerkannt; irgend Jemand in seinem Besitze stören, ist nach ihr immer eine Ungerechtigkeit, ein Verbrechen gewesen. Die Päbste waren darüber oft anderer Meinung; sie maßten sich das Recht an, über Kronen zu verfügen, Fürsten ihrer Throne verlustig zu erklären und Länder auszutheilen; allein die Rabbiner nie.

---

1) Augustin, 1. Buch von der Schöpfungsgeschichte gegen die Manichäer, K. 2, §. 1.

„Abraham nahm eine Färse, eine Ziege, einen Widder, eine Turteltaube und eine junge Taube und schnitt die Färse, die Ziege und den Widder entzwei, aber die Vögel zerschnitt er nicht, um anzudeuten, daß die Völker der Welt, deren Sinnbild die Färse, die Ziege und der Widder sind, nach und nach vernichtet, währenddem die Israeliten, auf welche die Tauben anspielen, ewiglich bestehen werden."

(U. C. am angeführten Orte)

Herr Veuillot wird uns zugestehen, daß Gott einstens vor den Augen der ganzen Welt das Licht der Wahrheit strahlen lassen wird, und dann wird es nur ein Volk und eine Religion geben. Israel glaubt, daß seine Religion die einzig wahre ist und daß sie alle andern überdauern wird; auf diese Weise werden die andern Völker nach und nach vernichtet werden; denn die Wahrheiten werden sich nach und nach verbreiten. Dies ist der Sinn dieser Stelle. Wenn Herr Veuillot sich davon überzeugen will, so braucht er sich nur an die Kabbalisten, die nach ihm es den Rabbinern an Fanatismus noch zuvorthun, zu wenden und er wird Folgendes gewahr werden: „Es ist verboten, die Namen Gottes auszulöschen, jedoch darf man die Worte ausstreichen, welche seine Eigenschaften bezeichnen, an die Namen Gottes knüpfen sich die Schutzengel der Völker an; die Eigenschaften stellen die Völker bildlich dar; deßwegen dürfen die Worte, welche die Eigenschaften bezeichnen, ausgelöscht werden, weil die Religionen dieser Völker verschwinden und Alle den Glauben Israels annehmen werden." [1])

„Gott, der einen Bund mit Abraham errichtet und ihm Palästina verheißen hat, bediente sich dieser Klausel, als er es

---

[1]) שערי אורה ; ושרי האומות צורך גדול חם לשמוש המרכבה ולפיכך שמות הקודש אינן נמחקים אבל הכנויים נמחקים כי חרי הם כדמיון שבעים אומות העתידים להמחק מאותה האמונה שהם מאמינים וכלם יתאחדו באמונת ישראל.

ihm verhieß: „Damit ich dein Gott und der Gott deiner Nachkommenschaft nach dir sei". Um damit zu verstehen zu geben, daß die Völker der Welt, die nie Palästina bewohnt haben, noch bewohnen werden, zu betrachten seien, als wenn sie keinen Gott hätten." (U. C. daf.)

Bitte, seien Sie nicht zu großmüthig, beschenken Sie Raschi nicht mit Worten, die ihm nicht angehören. Er spricht nicht ein einziges Wort von den Völkern, die niemals Palästina bewohnt haben, noch bewohnen werden, ganz im Gegentheile bringen alle Ausgaben, die uns zu Gesicht gekommen sind, „jeder Israelite", Worte, die bis heute uns überflüssig schienen, weil der Sinn deutlich anzeigt, daß es sich nur von Israeliten handelt. Gott sagte zu Abraham: ich werde zwischen mir und dir und deiner Nachkommenschaft einen ewigen Bund errichten, um dein Gott und der Gott deiner Nachkommenschaft zu sein; ich werde deiner Nachkommenschaft das Land Kanaan als ewiges Besitzthum geben und ich werde ihr Gott sein. Von wem ist die Rede? Augenscheinlich von den Israeliten, und ihnen war es, spricht der Talmud (Ketuboth 110, col. 2) woher diese Stelle aus Raschi entnommen ist, verboten, Palästina zu verlassen, wo man allen Pflichten der Religion Genüge leisten konnte, um sich in andern Ländern niederzulassen, wo dies eine Sache der Unmöglichkeit war. Dies rechtfertigt vollkommen den Ausdruck, daß derjenige, welcher Palästina verläßt, um sich anderswo niederzulassen, keinen Gott zu haben scheint, weil er seinen Dienst vernachlässigt.

„Esau kann mit einem Schweine verglichen werden; denn sowie das Schwein seine gespaltenen Füße den Juden zeigt, um sie zu überzeugen, daß es ein reines Thier ist, währenddem dies nicht der Fall ist, ebenso hat Esau manchmal die Sitten Jakobs nachgeahmt, um sich den Ruhm eines orthodoxen Juden zu verschaffen.

Man muß sich dessen erinnern, daß Esau die nichtjüdischen Völker und Jakob die Juden vorstellt. Man sieht hier, welches Kompliment die Juden uns Christen innerlich machen wollen und welches Zeichen von Achtung und Brüderschaft sie uns zu

geben wähnen, wenn sie geruhen, uns Glück zu wünschen, daß wir ihre Moral entlehnt haben.

„Dieselbe Bemerkung gilt auch für folgenden Kommentar über Kap. 29, 13.

„Laban lief Jakob, seinem Schwestersohne, entgegen, umarmte und küßte ihn, nicht aus Liebe, welche ihm die zwischen ihnen bestehende enge Verwandtschaft einflößte, sondern er lief ihm entgegen, um zu sehen, ob er Reichthümer mitbrächte, er umarmte ihn, um sich zu überzeugen, ob er Gold in seinen Taschen hätte, er küßte ihn, weil er vermuthete, er könnte Perlen in seinem Munde haben."

Esau war der Verfolger Jakobs; Gott sagte, daß er Esau hasse (Malachi 1, 3.) Die traditionellen Legenden finden die Erklärung dieses Hasses in den Lastern und Verbrechen Esaus. Selbst die heilige Schrift berichtet uns, daß er das Recht der Erstgeburt für ein Linsengericht verkauft hat. Nun war aber vor der Einsetzung der Leviten die Priesterwürde mit diesem Rechte der Erstgeburt verbunden (4. B. Mos. 3, 41.). Isaak, dieser ehrwürdige Patriarch, hatte eine besondere Vorliebe für Esau; der Text gibt als Grund an כי ציד בפיו, Worte, welche eine doppelte Bedeutung haben; man kann sie übersetzen: „weil er ihn mit Wildpret versah" und auch: „weil er ihn täuschte." Wollte man diese Worte ganz im ersten Sinne nehmen, so würde man wahrlich nicht begreifen, wie die Mundvorräthe, welche ihm der gottlose Esau lieferte, bei einem so heiligen Manne, wie Isaak, ein entscheidenderes Gewicht in die Wagschale legen konnten, als die sittlichen Eigenschaften, und die Frömmigkeit Jakobs. Deßwegen nehmen die Rabbiner den andern Sinn an und sagen, Esau habe die Rolle eines Heuchlers gespielt und seinen Vater betrogen. Es kommt überdies sehr häufig vor, daß die Talmudisten, um Abscheu vor dem Laster einzuflößen, die in Israel verbreiteten Legenden an einen Text der heiligen Schrift anzuknüpfen suchten. Auf diese Weise ist Esau das Sinnbild eines Heuchlers geworden. Ebenso personifizirt man die Habsucht, um vor dieser Leidenschaft, welche das Herz verhärtet und jedes edle Gefühl erstickt, Abscheu einzuflößen, in Laban, dem Verfolger Jakobs (5. B. Mos. 26, 5),

welchem die heilige Schrift ohnedieß schon dieses Laster (1. B. Mos. 24, 30) in einem solchen Grade beigelegt hat, daß es ihn nicht nur die enge Verwandtschaft, die zwischen ihm und Jakob bestand und die erst durch eine doppelte Verbindung enger geknüpft worden, sondern auch das stärkste Band der Liebe, dasjenige, welches einen Vater mit seinen Kindern verbindet, vergessen ließ. Um uns Abscheu vor dieser verderblichen Leidenschaft einzuflößen, bezeichnet man Laban, diesen verachtungswerthen Menschen, wie er, nicht aus Liebe, wovon der Geizige, der Habsüchtige nichts weiß, sondern um seinen abscheulichen Durst nach Reichthum zu stillen, Jakob entgegenläuft.

Es steht Chiarini frei, den Rabbinern als Verbrechen vorzurechnen, daß sie Israel vor diesem Laster zu bewahren suchten. Was die Beschuldigung, daß unter dem Namen Esau die Christen gemeint seien, betrifft, so wiederholen wir, was wir schon gesagt haben: nie sind darunter die aufrichtigen Christen begriffen, sondern alle diejenigen, was für einer Religion sie auch angehören, welche gleich Esau den Scheinheiligen spielen und mit den Worten der Liebe, der Wohlthätigkeit und Frömmigkeit im Munde, ein Herz voll Haß, Feindseligkeit und Bosheit haben. —

---

2. B. Mos. 2, 12: Nicht weil Moses bemerkt hatte, daß er von Niemand gesehen wurde, wie es im heiligen Texte steht, entschloß er sich, den Egypter zu tödten, sondern weil er wahrgenommen hatte, daß keiner der Nachkommen desselben Egypters ein Proselyte werden würde, denn unter dem Ausdruck: Et vidit quod non vir muß man einen tugendhaften Menschen, wie einen Juden oder einen Proseliten und nicht einen Egypter oder Nichtjuden, verstehen. Jedoch wollte Moses, (Kap. 8, 16) indem er den guten Dienst, den ihm die Erde durch das Verbergen des Leichnames des Egypters leistete, dankbar anerkannte, den Staub nicht mit seinem Stabe schlagen, um Insekten aus demselben hervorzubringen, und verrichtete deßwegen Ahron dies Geschäft."

„Beim 7. Verse des 17. Kapitels im zweiten Buch Mose nimmt Raschi die Gelegenheit wahr, auf den in der Synagoge aufgenommenen Grundsatz, daß der Gerechteste unter den Nichtjuden den Tod verdiene, zurückzukommen, und es

ist zu bemerken, daß er, "Nichtisraelite" an die Stelle des Ausdruckes „Goi" oder „Götzendiener" setzt, was beweist, daß dieser Grundsatz nicht auf die Götzendiener insbesondere, sondern auf die Nichtjuden im Allgemeinen anwendbar ist. Im 2. Verse des 20. Kapitels fügt Raschi zu der Verheißung der Vorliebe, die dem gehorsamen Israel gegeben wurde, daß alle andern Völker nichts in den Augen Gottes sind, und sagt er dies ausdrücklich von den andern nichtjüdischen Völkern, und nicht von den Götzendienern insbesondere. Ein neuer Beweis, daß die beiden Ausdrücke, Götzendiener und Nichtjude, gleichbedeutend sind." (U. C. ebendas.)

Ja, Herr Veuillot, so groß war die Achtung der Rabbiner vor dem menschlichen Leben, daß sie fanden, daß Moses, ungeachtet seines gerechten Unwillens, sich nicht erlaubt haben würde, einen Menschen zu tödten, wäre dies auch ein Mizri, ein Nichtisraelite, ein Götzendiener gewesen, der seinen israelitischen Bruder mißhandelte, wenn ihm nicht offenbart worden wäre, daß kein Rechtschaffener von ihm je herkommen würde. Will dies nicht sagen, daß jeder Israelite das Leben seines Nächsten, welcher Religion er auch angehöre und welches auch immer seine Beschwerden gegen ihn sein mögen, schonen soll, da er nicht voraussehen kann, welches seine Abkömmlinge sein werden? Besagte das Wort הִתְגַּיֵּר „ein Israelite werden," so wäre die Moral noch immer eine gute, allein es ist dem nicht so; dieses Wort bezeichnet ebensowohl den Götzendiener, der sich dem Gesetze Noachs unterwirft, als auch denjenigen, welcher das Judenthum annimmt; beide heißen גֵּר von der Wurzel גּוּר, rückbezüglich (Hitpaël) הִתְגַּיֵּר. Und ungeachtet dieses von Ihnen soeben angeführten Beweises der Sicherheit, welche der Talmud den Götzendienern sogar gewährt, nehmen Sie die Worte טוֹב שֶׁבַּגּוֹיִם הָרוֹג im Ernste und übersetzen dieselben: „Der Gerechteste unter den Nichtjuden verdient den Tod", als wenn sie nicht im Voraus wüßten, daß es ein hyperbolischer Ausdruck ist; als wenn sie ferner nicht wüßten, daß diese Worte weder die Bedeutung, noch die Tragweite, die Sie denselben beilegen, haben. Wir haben schon gesehen, daß die Rabbiner eine große Achtung vor den Aerzten hatten; sie waren

selbst Aerzte; dennoch verhindert sie dies nicht, zu sagen: טוב שברופאים לגיהנם, was nach Ihnen ernstlich bedeuten würde: Sogar die rechtschaffensten Aerzte werden geradezu zur Hölle, zu Gehenna fahren?

Wir haben schon ausgesprochen und bewiesen, daß der Israelite alle Pflichten der Liebe, der Gerechtigkeit und Wohlthätigkeit gegen die Nichtisraeliten, welche das Gesetz Noachs beobachten, zu erfüllen haben. Jene Worte können also nicht auf diese angewandt werden. Beziehen sie sich auf die Götzendiener? Gewiß! Jedoch sei es noch einmal gesagt, sie können nicht buchstäblich genommen werden, denn der Talmud erklärt es ausdrücklich und alle Kasuisten geben diese Meinung wieder, die sie zum Gesetze erheben, daß es untersagt ist, Götzendiener zu tödten, sofern man nicht in Krieg mit ihnen verwickelt ist. [1]) Wenn Chiarini nicht die Vorsicht gebraucht hätte, den Text zu verfälschen, so hätte man offenbar die Wahrheit erkannt. Es ist von den Egyptern die Rede: man sagt, daß sogar diejenigen, welche Gott fürchteten, das heißt diejenigen, welche an das Eintreffen der durch Moses ausgesprochenen Drohungen geglaubt und ihre Thiere erhalten hatten, dieselben doch nachher hingaben, um die Israeliten zu verfolgen; bei dieser Gelegenheit heißt es: Der Beste der Götzendiener verdient den Tod.

Die Ausgaben, welche uns vorliegen, berichten: Egypter מצרים Mitzrim, nun aber waren nach Siphra die Egypter das lasterhafteste Volk der Erde. Eisenmenger zieht den Text der Mechilta an, wo sich, indem von den Egyptern die Rede ist, das Wort גוים Gojim findet; außerdem führt er noch einen Text aus Sophrim an, wo sich das Wort ע"כו"ם Akum, Verehrer der Gestirne und Planeten, vorfindet. Doch finden wir nirgends den Ausdruck: Nichtisraelite, wie Herr Veuillot gern ausposaunen möchte. [2])

---

[1]) Aboda Sara 26, col. 1. Jore Deah, Kap. 158. Jad Hachasakah von Maimonides Hilchoth Rozeach, Kap. 4, §. 11.

[2]) Hier ist der Text und die Uebersetzung von Eisenmenger: חכם היו תקלו לישראל מכאן היו ר' שמעון אומר טוב שבגוים הרוג טוב שבנחשים רצוץ את מוחו

Allein das ist gewiß etwas Schreckliches, daß die Rabbiner, indem sie die Bemerkung machen, daß die drei Plagen, nämlich die Verwandlung des Wassers in Blut, die Fröſche und die Verwandlung des Staubes in Ungeziefer, durch Ahron und nicht durch Moſes hervorgebracht worden seien, dieſe Gelegenheit ergreifen, um Dankbarkeit einzuflößen und zu ſagen, Moſes wollte nicht einmal gegen lebloſe Weſen ſich undankbar erweiſen, was übrigens ganz dem talmudiſchen Sprüchworte entſpricht: In den Brunnen, aus welchem du getrunken, ſollſt du keinen Stein werfen (das Waſſer nicht trüben.) Dieß iſt unverzeihlich, wenigſtens tragen Chiarini und Veuillot ihnen Groll deßwegen nach.

Hinſichtlich des 5. Verſes im 19. Kapitel (wir wiſſen nicht, iſt es vorſätzlich oder unvorſätzlich, daß das 20. Kap. angegeben iſt), möge hier die Wahrheit ihren Platz finden. Gott ſagte: „Wenn ihr alſo genau auf meine Stimme höret und meinen Bund haltet, ſo ſollt ihr auch unter allen Völkern mein köſtlichſtes Kleinod ſein, obgleich die ganze Erde mir angehört **und** ihr ſollt mir ein Reich von Prieſtern und eine heilige Nation ſein; dies ſind die Worte, die ihr dem Volke Israel vortragen ſollt.“ Wen wollen ſie nun unter den Völkern, von denen die heilige Schrift ſpricht, verſtehen? Raſchi ſagt nicht mehr und nicht weniger, als der Text; er beſchränkt ſich darauf, ihn zu erklären. Die Partikel ו erſcheint auffallend, wenn ſie durch „**und**“ überſetzt wird; Raſchi überſetzt ſie durch „aber“ und erklärt dieſe Stelle folgendermaßen: „Ihr werdet mir werthgeſchätzter ſein, als alle Völker, ihr werdet mir ſein, was den Königen die koſtbarſten Kleinodien ſind, die ſie mit Sorgfalt

---

„Das iſt Sie (nemlich die Egypter) ſeind ihnen (verſtehe den Iſraeliten) ein Anſtoß geweſen; daher hatte Rabbi Schimon geſagt: Den beſten unter den Goim oder Heyden bringe umb; den beſten unter den Schlangen zerknirſche das Hirn.“

במסכ' סופרים כשר שבעכום הרוג „Das iſt in dem Talmudiſchen Traktat Sopherim wird geſagt: Den rechtſchaffenſten unter den abgöttiſchen bringe umb.“ Es iſt demnach falſch, daß man ſich hier eines andern Ausdruckes, als „Heide, Egypter und Götzendiener“ bedient.

aufbewahren, obgleich sie noch andere besitzen; glaubet nicht, daß ihr mir allein angehört und daß die andern Völker mir nicht angehören. Allein auf welche Weise kann sich meine Liebe für euch kund thun? Die ganze Erde ist mein, gleichwohl sind die andern Völker nichts in meinen Augen (ich habe ihnen kein Ehrenamt verliehen); aber ihr sollt mir ein Priesterreich und ein heiliges Volk sein." Was sagt nun der Talmudismus mehr, als der Mosaismus? Ist die Erwählung Israels nicht biblisch? Spricht sie Gott hier nicht deutlich aus? Wiederholt er nicht anderswo: „Ich habe euch von den andern Völkern abgesondert, damit ihr mir gehöret." (3. B. Mos. 20, 56)? Sagt er dasselbe nicht an noch unzählig vielen Stellen? Es steht Ihnen frei, zu behaupten, daß Israel ersetzt worden sei; wir wollen darüber nicht mit Ihnen rechten; wir wollen den Glauben Niemandes erschüttern; allein verlangen Sie nicht von den Israeliten, die sich durch Andere nicht ersetzt glauben, verlangen Sie von ihnen nicht, den Mosaismus zu verläugnen und die heilige Schrift zu verwerfen. Behaupten Sie nicht selbst, daß die Christen, welche nach Ihnen die Israeliten ersetzt haben, heute dieses auserwählte Volk und in den Augen Gottes mehr sind, als diejenigen, welche sich nicht zum Christenthume bekennen, als diejenigen, welche, obwohl Christen, doch nicht katholisch, apostolisch und römisch sind?

Was Sie nicht wollen, daß man Ihnen thue, das thun Sie auch Andern nicht, oder gestatten Sie Andern, das zu thun, was Sie sich selbst zu thun erlauben.

---

3. B. Mos. 18, 4. „In Gottes Wegen wandeln, indem man seine Gebote befolgt, will nicht blos sagen, daß die Juden ihre Gesetze beobachten, sondern daß sie immer diese Gesetze und nichts, als diese Gesetze, studiren müssen. Raschi setzt hinzu: „Unterlaß das Studium des Gesetzes nicht; sage nie: ich habe schon genug von den Lehren meines Volkes gelernt; ich will auch die der andern Völker lernen." (U. C. ebendas.)

Wir haben schon gesagt, daß die Rabbiner den buchstäblichen Sinn immer als wahr erklären; hier spricht sich auch der

Thorat Kohanim aus: ללכת בהם in seinen Geboten wandeln, das ist die Ausübung זה המעשה. Gleichzeitig haben wir gesehen, daß die Rabbinen die Wissenschaften schätzten und pflegten; allein sie lehrten, daß Alles dem großen Ziele, der Verherrlichung Gottes und dem Seelenheil, zuführen müsse. Was sagt Raschi? In den Geboten Gottes wandeln, bedeutet auch, sie nie verlassen, sage nicht: Ich habe die Wissenschaft Israels studirt, ich unterlasse es jetzt, um mich hauptsächlich mit der Wissenschaft anderer Völker zu befassen. [1]) Welcher religiös Gesinnte kann den Rabbinern einen Vorwurf daraus machen, daß sie gelehrt, was die Bibel an hundert Stellen lehrt, nämlich das Studium des Gesetzes nicht zu unterlassen? Finden Sie in der Bibel nicht folgende Stellen: „Sinne darüber Tag und Nacht (Josua 1, 8). Rede davon, wenn du in deinem Hause verweilest, wenn du auf der Reise dich befindest, wenn du dich niederlegst und wenn du aufstehst." (5. B. Mos. 6, 7; 11, 19.)

„4. B. Mos. Kap. 24, 17: Der Stern, welcher der Prophezeiung Bilams zufolge alle Kinder Seths vernichten wird, ist der Messias, der alle Nichtjuden vernichten wird, denn die Kinder Seths und die Nichtjuden sind ein und dasselbe."

(U. C. ebendas.)

Wir haben schon gesagt, daß die Israeliten unter den Worten: „Vernichtung der Völker" nichts anderes verstanden, als das Aufhören jedes Zwistes, die Vereinigung aller Menschen in eine Nation, in einen einzigen Glauben. Allein um Verzeihung, Herr Veuillot, Sie, der Sie so Vieles wissen, sagen Sie uns, wie geben Sie selbst diese Bibelstelle wieder?

---

[1]) Diese Stelle aus Raschi ist aus Siphra (Torath Kohanim) ausgezogen, wo sie so beginnt: ללכת בהם עשם עקר ואל תעשם שלו, „mache das Studium des göttlichen Gesetzes zur Hauptsache und nicht zur Nebenbeschäftigung."

„5. B. Mos. 4, 19: Wenn Gott nicht die nichtjüdischen Völker, sondern nur die Juden abgehalten hat, Götzenbilder (idoles) anzubeten, so geschah dies deßwegen, weil er erstere zu vernichten und letztere zu erhalten beabsichtigt. (U. C.)

Wie konnten Sie so ungeschickt sein, diese Stelle anzuführen, welche Sie trotz aller angewandten Mühe nicht auf die Christen anpassen können; denn es ist hier offenbar von den Völkern die Rede, welche die Sonne, den Mond und die Gestirne anbeten, da diese Worte sich deutlich im Texte vorfinden. Allein ich irre mich, Sie kürzen ab, Sie sagen: „Götzenbilder," Worte, welche sich keineswegs im Texte finden, und Sie hoffen, daß irgend ein unbesonnener Ausleger, durch dieses Wort irre geleitet, behaupten könnte, daß unter diesem Worte die Katholiken zu verstehen seien; dies ist Ihre Taktik, die Ihnen jedoch nicht gelingen wird; alle Israeliten wissen, daß die Katholiken, obschon sie Bilder verehren, keine Götzen anbeten; und was wird alsdann aus Ihrem biegsamen Worte, die „Nichtjuden"?

Wollen Sie es Raschi zum Vorwurf gereichen lassen, daß er hier eine Auslegung macht, die mit der Gerechtigkeit Gottes im Widerspruche steht, indem er sagt, Gott habe die andern Völker nicht abgehalten, die Sonne und den Mond anzubeten? Dies ist jedoch eine Thatsache. [1]) Uebrigens wissen Sie, daß derselbe Einwurf in Betreff der Herzensverstockung Pharos, der Wunder der falschen Propheten und des von Gott den Propheten Achabs gesandten irre leitenden Geistes gemacht worden ist Sie wissen auch, von welcher Bedeutung diese Einwürfe sind, welche schon so manchmal widerlegt wurden; allein warum ist Ihnen unbekannt, daß die Widerlegungen, die man denselben entgegen gehalten, gleichzeitig Ihre Kritik auf ihr Nichts zurückführen?

---

[1]) Der Kaiser Julian hebt diese Thatsache in seiner Vertheidigung des Heidenthums hervor.

„5. B. Mos. 23, 18. Ein Muster rabbinischer Auslegung: „Raschi stellt die nichtjüdischen Völker den Eseln gleich, denn es heißt (1. B. Mos. Kap. 22, 5): Bleibet hier mit dem Esel, indem er sagt: lies nicht Im, „mit", sondern Am, „Volk"; man müßte also nach Raschi übersetzen: „Bleibet hier, die andern Völker sind Esel. [1])"

„Jesajah 14, 9: Die Prophezeiung, welche hier von den Königen und Nationen spricht, lehrt uns, nach Raschi, daß diese Könige nebst den Fürsten und Fürstinnen, welche ihren Hof bilden, mit den Ochsen und Kühen verglichen zu werden verdienen, was der Kommentator durch andere Bibelstellen bestätigt."

„Kap. 65, 25: Der Wolf und das Lamm werden zusammen weiden, und der Löwe wird Futter fressen, wie der Ochse. Raschi schließt daraus, daß bei der Ankunft des Messias die Nichtjuden wie die Lämmer, das Stroh u. s. w., und die Juden wie die Wölfe, Löwen und Ochsen und sogar wie die Flamme sein werden." (U. C. ebendas.)

Es ist wirklich staunenswerth, wie Hr. Veuillot überall die Christen herauszufinden weiß; er findet sie in der Familie der Sklaven Abrahams, an den Höfen der Könige Babilons u. s. w. u. s. w., und wirft Raschi vor, daß er einen Vers ebenso erklärt, wie ihn die Septuaginta, die Vulgata, alle Uebersetzer und Kommentaren auslegen, und daß er zur Stützung seiner Auslegung authentische Bibeltexte anführt? Bedeutet das Wort עתודים nicht „Böcke"? Uebersetzt es die Septuaginta nichtsdestoweniger durch „ἀρξαντες"? Die Vulgata nicht »Principes« ?Was thut Raschi mehr? Um die Annahme des Wortes עתודים in der Bedeutung von „Fürst" zu rechtfertigen, sagt er, daß die Propheten die Fürsten der Nationen (götzendienerischen, denn zu ihren Zeiten gab es keine andere) mit den Thieren verglei-

[1]) Was der Univers da sagt, ist ein Widersinn, den man dieser Stelle vorsätzlich beigelegt; denn man müßte gemäß Raschi nicht übersetzen: bleibet hier, die andern Völker sind Esel, sondern ganz einfach: bleibet hier, ihr (Pöbel) Sklaven, die ihr den Eseln gleicht, d. h. die ihr nicht würdig seid, dem Opfer beizuwohnen „procul este profani".

chen; die Worte: „sie verdienen, verglichen zu werden" sind eine bloße Erfindung von Chiarini oder H. Veuillot; es ist dies ein Geschenk, das sie Raschi aufbürden, der gar keinen Gebrauch davon zu machen weiß. Sie machen ihm noch ein anderes, oder sie treffen sogar einen Tausch, wozu Raschi sicherlich nicht seine Einwilligung gegeben hat. Hier folgt er:

„4. B. Mos. 22, 8: Der Ewige gab des Nachts seine Antworten dem Bilam; denn nur bei Nacht besucht der heilige Geist die Propheten der andern Nationen, denjenigen nachahmend, welche ihren Maitressen heimlich Besuche abstatten." In diesem Bilde gefällt sich Raschi: er wiederholt es bei Jjob 4, 14."

Chiarini oder H. Veuillot, zeigen Sie ein wenig mehr Achtung vor unsern Patriarchen, unsern Königen; denn indem Sie das Wort פִּלֶגֶשׁ durch „Maitresse" übersetzen, geben Sie Abraham, Jakob, David u. s. w. Maitressen. Raschi hat es nicht so verstanden; er verstand unter פִּלֶגֶשׁ eine rechtmäßige Frau, deren Ehe durch die Religion geheiligt ist, die jedoch weder zur Lieblingsfrau erhoben, noch begünstigt wird, denn man sichert ihr keine Ketubah (Wittwengehalt [1]) zu; was wird nun aus Ihrem schlechten Scherze, Ihrem unschicklichen Ausfall gegen Raschi?

„1. B. Mos. 30, 10: dormivitque cum eâ nocte illâ, das will nicht sagen, wie man gewöhnlich glaubt, daß Jakob das Ehebett Leas, seiner Frau, sondern, nach Raschi, daß Gott selbst es getheilt hat. Dormivit cum eâ, denn das Fürwörtchen ipse ohne Artikel steht hier anstatt des göttlichen Namens, und Gott, nicht Jakob, ist der Vater Jsachars." (U. C. ebend.)

Wir haben schon zur Genüge dargethan, wie die Unwissenheit, das Uebelwollen und die Gewissenlosigkeit eine so große Rolle in dieser Stelle, woran nicht ein einziges wahres Wort

---

[1]) Siehe Raschi, 1. B. Mos. 25, 6: נשים בכתובה, פלגשים בלא כתובה.

ist, spielen. Die Stelle aus Raschi ist dem Talmud und dem Midrasch entnommen, und war die kindliche Frömmigkeit der Israeliten bemüht, den wesentlichen Inhalt dieser Stelle in der sehr moralischen und achtungsvollen Absicht, Lea gegen den Vorwurf der Unanständigkeit zu vertheidigen, aufzubewahren.

Es muß sowohl dem Christen, als auch dem Israeliten auffallend erscheinen, daß Lea, diese heilige Frau, für welche sich die Vorsehung ganz besonders zu interessiren scheint und der das glorreiche Loos beschieden war, die Stammmutter Davids, Salomons und auch desjenigen zu sein, der, nach den Propheten, einstens der Herrschaft des Irrthums, der Unwissenheit und aller schlechten Leidenschaften ein Ziel setzen soll, es ist auffallend, sagen wir, daß diese Lea, welche, der Tradition zufolge, eine Prophetin war, zu Jakob spricht: Ad me intrabis quia mercede conduxi te pro mandragoris filii mei. Diese Worte verletzen zugleich die Schicklichkeit, den Anstand und das Schamgefühl. Doch hört diese Redensart, deren Rohheit uns empört, so sie der Ausdruck der Leidenschaft ist, auf, tadelnswerth zu sein, wenn sie von der Pflicht eingegeben wurde; sie ist durch die fromme Absicht, die sie eingeflößt hat, gerechtfertigt und sogar löblich und geheiligt.

Nun gibt es eine Tradition in Israel, daß die Absicht Leas eine in so hohem Grade fromme war, daß ihre Handlungsweise sich so sehr das Wohlgefallen Gottes erworben hatte, daß er seinen Beifall kund gab und zur Geburt Isachars beitrug, indem er das Reitthier Jakobs die Richtung nach dem Zelte Lea's einschlagen ließ. Die Rabbiner haben diese Legende an das Wort הוא (ipse), das in diesem Satze überflüssig ist, angeknüpft und sagen: ipse causa fuit cur Jacob dormiverit cum eâ. Hier ist übrigens der Text des Talmuds: [1]) וישכב עמה בלילה הוא מלמד שהקב"ה סייע באותו מעשה welchem Raschi hinzufügt: שנאמר יששכר חמור גרם חמור גרם לו ליששכר הקב"ה סייע : שנמשה חמורו של יעקב לאוהל לאה.

---

[1]) Niddah 31, col. 1.

Es steht Ihnen frei, diese, die Stammutter des Hauses Juda rechtfertigende Tradition nicht zuzulassen; es steht Ihnen frei, der talmudischen Auslegung, die in dem Texte das Merkmal dieser Tradition auffindet, Ihre Beistimmung zu versagen; allein bitte, mein Herr, sagen Sie, was Sie darin so Empörendes, so Unanständiges, welches weder die göttliche Majestät, noch den gesunden Menschenverstand achtet, finden? Wo finden Sie in dieser Stelle ein einziges Wort, welches Gott die Vaterschaft Isachars zuschreibt?

Schluß.

Wir halten hier inne mit dieser Schrift, da verschiedene Umstände und unser Gesundheitszustand uns nicht gestatten, derselben eine größere Ausdehnung zu geben. Wir hegen jedoch die zuversichtlichste Hoffnung, daß, unabhängig von den Stimmen, die sich schon gegen die Verläumder des Judenthums erhoben haben, sich noch andere in Israel erheben werden. Schon lange haben es christliche Schriftsteller ausgesprochen: man wird erst dann zur Wahrheit gelangen, wenn die Juden frei das Wort zu ihrer Vertheidigung führen können. Diese Zeit ist jetzt gekommen. Allein die Feinde des Judenthums geberden sich, als wenn dem nicht so wäre. Die Hartnäckigkeit, womit sie ihre entsetzlichen Täuschungen, ihre schwärzesten Verläumdungen, ihre gräßlichsten Beschuldigungen erneuern, zeigt, daß ihnen die Hoffnung, wieder herbeizuführen, was das Mittelalter Abscheuliches und Scheußliches hatte, noch nicht entschwunden ist.

Sonderbar! die fortschreitende Bildung des 19. Jahrhunderts erstarkt durch die Achtung, die sie vor der Wahrheit in den Wissenschaften, den Künsten und der Geschichte einflößt; allein einige der Männer, die sich als Stütze der Religion der Wahrheit ausgeben, sind so wenig überzeugt, daß es mit den blinden und grausamen Leidenschaften ein Ende habe, daß sie noch heute für das Wohl der Menschheit zu wirken wähnen, wenn sie den Text und den Sinn der theologischen Schriften

einer religiösen Minderheit verstümmeln, verunstalten und verfälschen.

Diese strafbaren Umtriebe erzeugten ehemals schreckliche Katastrophen. Was hofft man heute, indem man sie mit so vieler Vermessenheit erneuert? Das Blut unserer Märtyrer hat zum Himmel geschrieen und Gott hat auf die Erde neue Einsichten herabsteigen lassen, welche das Gewissen der Menschheit erleuchteten. Anstatt den Versuch zu machen, es von neuem zu verfinstern, anstatt alte Vorurtheile aufs neue ins Leben zu rufen, den alten Haß aufs neue anzuschüren, würden die Chiarini's besser daran thun, jenen Christen Deutschlands nachzuahmen, welche, indem sie unlängst das Recht der religiösen Duldung forderten, zuerst die Juden für alle Leiden, die ihnen ihre Vorfahren so reichlich zugefügt, um Verzeihung baten.

In der That ist diese Aufgabe dem Zeitpunkte, in welchem wir leben, vorbehalten: sie besteht darin, die Wunden der Menschheit zu heilen, das Unrecht der Vergangenheit wieder gut zu machen, die beklagenswerthen Unglücksfälle, die man über die Schwachen aus religiösem Grunde oder vielmehr Vorwande heraufbeschwor, in ewige Vergessenheit zu tauchen. Die aufrichtigen Schriftsteller aller Meinungen, aller Religionen sind vollkommen davon überzeugt; ihnen sei unser unendlicher Dank, die Anerkennung aller Rechtschaffenen gezollt.

Ihr aber, die ihr die edlen Seelenkräfte, die euch der Gott der Güte und Barmherzigkeit verliehen, um Gutes zu stiften, mißbrauchet und bestrebt seid, boshafter Weise die Menschen, Kinder *eines* Vaters, gegen einander zu hetzen, anstatt sie durch den Geist der Liebe und Brüderlichkeit zu nähern; ihr, die ihr wegen einigen Meinungsverschiedenheiten und abweichenden Ueberzeugungen diejenigen trennt, welche Gott durch die Gemeinschaft des Ursprungs, der Beschaffenheit, der Fähigkeiten, der Form, der Gefühle und Bedürfnisse verbunden hat, ihr erreget unser Mitleid; wir beklagen euch, denn gewiß werdet ihr eine strenge Rechenschaft vor Gott abzulegen haben, daß ihr von dem Wege, den die göttliche Vorsehung vorgezeichnet, abgewichen seid. Sie wird euch früh oder spät auf denselben zurückbringen; wir hören nicht auf, ihn in unsern täglichen Gebeten darum zu bitten, sowie wir nicht aufhören, ihn zu bitten, daß seine Gerechtigkeit euch keine andere Strafe auferlegen

möge, als die, im Interesse der Menschheit zum öffentlichen Bekenntniß gezwungen zu sein, daß in der Polemik, der ihr euch in Betreff der Israeliten hingegeben, ihr nicht von der Liebe zur Wahrheit, sondern von dem eifrigen Verlangen, sie immer und überall zu verdunkeln, geleitet worden seid, und daß ihr, außer dem Unrecht, das ihr einem Theile der Menschen zufügen wolltet, auch noch gegen Gott angekämpft habt, denn der Ewige ist ein Gott der Wahrheit ה' אלהים אמת.

Anhang.

Lehrbeschlüsse des großen Sanhedrin,

welches in den Monaten Februar und März 1807 in Paris tagte.

Eingang zu den Beschlüssen.

Gebenedeit sei auf ewig der Herr, der Gott Israels, der auf den Thron Frankreichs und des Königreichs Italien einen Fürsten nach seinem Sinne gesetzt hat.

Gott hat die Erniedrigung der Nachkommen des alten Jakob gesehen und Napoleon den Großen als das Werkzeug seiner Barmherzigkeit auserwählt.

Der Herr richtet die Gedanken, er allein beherrscht die Gewissen und sein auserwählter Gesalbter hat gestattet, daß jeder den Herrn nach seinem Glauben und seiner Ueberzeugung anbete.

Unter dem Schutze seines Namens ist Sicherheit in unsere Herzen und Wohnungen eingekehrt, und wir können künftig bauen, säen, ernten, die menschlichen Wissenschaften betreiben, der großen Familie des Staates angehören, ihm dienen und an seinen edlen, erhabenen Geschicken ruhmvollen Antheil nehmen.

Seine hohe Weisheit hat gestattet, daß jene in unsern Annalen glänzende Versammlung, deren Beschlüsse von der Erfahrung und Tugend eingegeben wurden, nach einem Zeitraume von fünfzehn Jahrhunderten wieder erscheine und zu seinen Wohlthaten über Israel beitrage.

Wir, die wir heute unter seinem mächtigen Schutze in seiner lieben Stadt Paris in der Zahl von 71, Gesetzeslehrer und Israelitischen Notablen, uns versammelt, constituiren uns als großes Sanhedrin, um in uns das Mittel und die Kraft zu

finden, religiöse Verordnungen zu erlassen, die den Grundsätzen unserer heiligen Gesetze gemäß sind und allen Israeliten zur Richtschnur und zur Vorschrift dienen.

Diese Verordnungen werden den Völkern beurkunden, daß unsere Glaubenssätze sich mit den bürgerlichen Gesetzen, unter welchen wir leben, vertragen und uns keineswegs von der menschlichen Gesellschaft trennen.

Demzufolge erklären wir, daß das göttliche Gesetz, dieses kostbare Erbgut unsrer Ahnen, religiöse und politische Vorschriften enthält;

Daß die religiösen Vorschriften, ihrer natürlichen Beschaffenheit nach, unbedingt und unabhängig von Zeit und Umständen sind;

Daß es sich nicht so mit den politischen Vorschriften verhält, d. h. mit denjenigen, welche die Regierung ausmachten und dazu bestimmt waren, das Volk Israel in Palästina zu leiten, als es noch seine Könige, seine Hohenpriester und seine Obrigkeit hatte;

Daß diese politischen Vorschriften nicht mehr anwendbar sein können, seitdem es keine besondere Nation mehr bildet;

Daß das große Sanhedrin, indem es diese schon durch die Tradition gemachte Unterscheidung heiligt, eine unbestreitbare Thatsache darthut;

Daß nur eine als großes Sanhedrin zusammen berufene Versammlung von Gesetzeslehrern befugt war, die aus denselben entspringenden Folgen zu bestimmen.

Daß, wenn die ehemaligen Sanhedrin es nicht gethan haben, die politischen Umstände es nicht erforderten und auch seit der gänzlichen Zerstreuung Israels kein Sanhedrin vor diesem versammelt worden war.

In dieser frommen Absicht begriffen, erflehen wir die göttliche Einsicht, von welcher alle Güter ausströmen, und halten uns verpflichtet, zur Vollendung der sittlichen Wiedergeburt Israels, so weit es in unserer Macht steht, mitzuwirken.

So werden wir denn, kraft des Rechtes, welches uns unsere geheiligten Gebräuche und Gesetze verleihen, und welches festsetzt, daß eine Versammlung der Gesetzeslehrer die nothwendige Befugniß hat, um, je nach der Dringlichkeit der Fälle, zu verordnen, was die Beobachtung der sowohl geschriebenen, als

auch überlieferten, erwähnten Gesetze erheischt, in der Absicht zu Werke gehen, den Gehorsam der Staatsgesetze in bürgerlicher und politischer Hinsicht gewissenhaft vorzuschreiben.

Von diesem heiligen Grundsatze durchdrungen, daß die Gottesfurcht die Grundlage aller Weisheit ist, erheben wir unsere Blicke gen Himmel, breiten unsere Hände nach seinem Heiligthume aus und bitten ihn, daß er uns mit seinem Lichte erleuchten, uns auf den Pfad der Tugend und Wahrheit leiten möge, damit wir unsere Brüder zu ihrer und ihrer Nachkommen Glückseligkeit führen können.

Deßhalb machen wir im Namen des Herrn, unsers Gottes, allen unsern Glaubensgenossen beider Geschlechts zur Pflicht, unsere Erklärungen, Gesetze und Verordnungen getreulich zu beobachten, indem wir im Voraus diejenigen aus Frankreich und Italien, welche deren Beobachtung übertreten oder vernachlässigen, als solche betrachten, welche offenbar gegen den Willen des Herrn, des Gottes Israels, sündigen.

Et sit splendor Domini Dei nostri super nos et opera manuum nostrarum dirige super nos: et opus manuum nostrarum dirige. (Psalm 90 [Vulgata 89] Vers 17.)

Lehrbeschlüsse.

Art. 1. Vielweiberei.

Das große Sanhedrin, heute den 9. Februar 1807 gesetzlich versammelt, und indem es, kraft der Vollmacht, mit der es bekleidet ist, untersucht, ob es den Hebräern erlaubt ist, mehr als eine Frau zu heirathen, und durchdrungen von dem allgemein in Israel geheiligten Grundsatze, daß die Unterwerfung unter die bürgerlichen, wie politischen Staatsgesetze eine religiöse Pflicht ist, erkennt an und erklärt:

Daß die vom mosaischen Gesetze gestattete Vielweiberei nur eine einfache Befugniß ist; daß unsere Gesetzeslehrer sie der Bedingung unterworfen haben, über ein hinreichendes Vermögen zu verfügen, um die Bedürfnisse mehr als einer Frau bestreiten zu können; daß von den ersten Zeiten unserer Zerstreuung an

die im Abendlande verbreiteten Israeliten, von der Nothwendigkeit durchdrungen, ihre Gebräuche mit den bürgerlichen Gesetzen der Staaten, in welchen sie sich festgesetzt, in Einklang zu bringen, allgemein der Vielweiberei, als einer mit den Sitten der Nationen nicht übereinstimmende Gewohnheit, entsagten;

Daß deßwegen auch, um diesem Grundsatze der Gleichförmigkeit in Civilsachen zu huldigen die zu Worms im Jahre 4790 unserer Zeitrechnung zusammenberufene und durch den Rabbi Gerson geleitete Synode den Bann gegen jeden Israeliten ihres Landes, der mehr als eine Frau heirathen würde, ausgesprochen hatte;

Daß dieser Gebrauch sich in Frankreich, Italien und beinahe allen Staaten des Europäischen Festlandes gänzlich verloren hat, wo es höchst selten ist, einen Israeliten zu finden, der die Gesetze der Nationen gegen die Vielweiberei zu übertreten wagt;

Indem nun das große Sanhedrin in seiner Weisheit erwägt, wie viel daran gelegen ist, den, von den in Europa verbreiteten Israeliten angenommenen Gebrauch aufrecht zu erhalten und um so viel als nöthig die erwähnte Bestimmung der Wormser Synode zu bestätigen, beschließt und verordnet es demzufolge als religiöse Vorschrift:

Daß es allen Israeliten aller Staaten, wo die Vielweiberei durch die bürgerlichen Gesetze untersagt ist, und besonders denjenigen des Kaiserthums Frankreich und des Königreichs Italien, verboten ist, eine zweite Frau beim Leben der ersten zu heirathen, wenn nicht eine, gemäß den Bestimmungen des bürgerlichen Gesetzbuches ausgesprochene und von religiöser Trennung begleitete Ehescheidung sie von den Banden der Ehe befreit hat.

Art. 2. Verstoßung der Ehefrau.

Indem das große Sanhedrin erwogen hat, wie viel heute daran gelegen ist, die Gebräuche der Hebräer rücksichtlich der Ehe mit den denselben Gegenstand behandelnden Bestimmungen des bürgerlichen Gesetzbuches Frankreichs und des Königreichs Italien in Einklang zu bringen, und indem es in Betracht zieht, daß es religiöser Grundsatz ist, sich den bürgerlichen Gesetzen des Staates zu unterwerfen, erkennt es an und erklärt:

Daß die durch das mosaische Gesetz gestattete Verstoßung nur insofern gültig ist, als sie die gänzliche Auflösung aller Bande der Ehegatten, sogar in bürgerlicher Beziehung, bewerkstelligt;

Daß, da nach den Bestimmungen des bürgerlichen Gesetzbuches, welches die französischen, wie die italienischen Israeliten leitet, die Ehescheidung nur dann erst vollzogen werden kann, wenn das Gericht durch ein entscheidendes Endurtheil sie beschlossen hat, daraus folgt, daß die mosaische Verstoßung nicht die volle und gänzliche Wirkung nach sich ziehen würde, die sie haben müßte, weil einer der Ehegatten sich gegen den andern den Mangel des Einschreitens der bürgerlichen Behörde in die Auflösung des ehelichen Bandes zu Nutze machen könnte;

Kraft der Vollmacht, mit der es bekleidet ist, bestimmt und verordnet deßhalb das große Sanhedrin als religiösen Punkt:

Daß künftighin eine Verstoßung oder Ehescheidung dann erst gemäß den durch das mosaische Gesetz festgesetzten Formen vollzogen werden kann, nachdem die Ehe durch die befugten Gerichte und den vom bürgerlichen Gesetzbuche vorgeschriebenen Formen gemäß als aufgelöst erklärt worden ist.

Demzufolge ist es jedem Rabbiner in den beiden Staaten von Frankreich und des Königreichs Italien und an allen andern Orten ausdrücklich verboten, seinen Dienst irgend einer Handlung der Verstoßung oder Ehescheidung zu leihen, ohne daß das bürgerliche Urtheil, welches dieselbe ausspricht, ihm in rechtskräftiger Form vorgezeigt worden ist, und erklären wir, daß jeder Rabbiner, der sich erlauben würde, gegenwärtige religiöse Satzung zu übertreten, als unwürdig angesehen werden wird, in Zukunft sein Amt zu bekleiden.

Art. 3. Ehe.

Indem das große Sanhedrin in Erwägung zieht, daß in dem französischen Kaiserthum und dem Königreich Italien eine Ehe dann erst gültig ist, wenn ihr ein bürgerlicher Vertrag vor dem öffentlichen Beamten vorangeht, und kraft der Vollmacht, mit der es bekleidet ist, bestimmt es und verordnet:

Daß es für jeden Israeliten des französischen Kaiserthums und des Königreichs Italien religiöse Pflicht ist, die bürgerlich

geschlossenen Ehen künftig in beiden Staaten als solche, die bürgerliche Verbindlichkeiten nach sich ziehen, anzusehen;

Demzufolge untersagt es jedem Rabbiner oder jeder andern Person in beiden Staaten, ihre Dienste zur religiösen Handlung der Ehe zu leihen, ohne daß ihnen der Akt der Ehegatten vor dem bürgerlichen Beamten, dem Gesetze gemäß, zu Gesicht gekommen ist.

Das große Sanhedrin erklärt überdies, daß die gemäß den Gesetzen des bürgerlichen Gesetzbuches geschlossenen Ehen zwischen Israeliten und Christen bürgerlich verbindlich und gültig sind, und daß sie, obschon sie nicht für fähig erachtet sind, mit religiösen Formen bekleidet zu werden, keinen Bann nach sich ziehen.

Art. 4. Bruderliebe.

Indem das große Sanhedrin erwogen hat, daß die Meinung der Nationen, unter welchen die Israeliten ihren Wohnsitz seit mehreren Generationen aufgeschlagen haben, sie über die Gesinnungen der Bruderliebe und Geselligkeit, die sie in Bezug auf dieselben beleben, in Zweifel läßt, so daß man weder in Frankreich, noch im Königreich Italien über die Frage im Reinen zu sein scheint, ob die Israeliten dieser beiden Staaten ihre christlichen Mitbrüder als Brüder, oder nur als Fremde ansehen, und um jeden Zweifel in dieser Hinsicht zu verscheuchen, erklärt es:

Daß kraft des durch Mose den Kindern Israels gegebenen Gesetzes diese verbunden sind, die Individuen der Nationen, welche Gott als Schöpfer des Himmels und der Erde anerkennen und unter welchen sie die Vortheile der bürgerlichen Gesellschaft oder nur eine wohlwollende Gastfreundschaft genießen, als ihre Brüder zu betrachten;

Daß die heilige Schrift uns gebietet, unsern Nächsten wie uns selbst zu lieben, und daß, indem man es dem Willen Gottes, welcher die Gerechtigkeit selbst ist, gemäß erachtet, Andern nicht zu thun, was wir nicht wollten, daß man uns thäte, [1]) es gegen diese geheiligten Grundsätze wäre, wollte man unsere

[1]) Talmud, Traktat Sabbath, Kap. 2.

französischen und italienischen Mitbürger nicht als unsere Brüder ansehen;

Daß nach dieser allgemein, sowohl von den Gesetzeslehrern, welche das meiste Ansehen in Israel genießen, als auch von jedem Israeliten, der mit seiner Religion nur einigermaßen vertraut ist, angenommenen Lehre es Pflicht Aller ist, ihren Mitbürgern beizustehen, sie zu beschützen und zu lieben und sie in allen bürgerlichen und moralischen Beziehungen mit ihren Glaubensgenossen auf gleichem Fuße zu behandeln;

Daß, da die mosaische Religion den Israeliten gebietet, die Fremden, welche sich in ihren Städten niederließen, mit so vieler Liebe und Rücksicht aufzunehmen, sie ihnen um so mehr dieselben Gesinnungen gegen die Individuen der Nationen anempfiehlt, welche sie in ihren Schooß aufgenommen haben, sie durch ihre Gesetze schützen, mit ihren Waffen vertheidigen, ihnen gestatten, den Ewigen nach ihrer Weise anzubeten und sie, wie in Frankreich und im Königreich Italien, zur Theilnahme an den bürgerlicher und politischen Rechten zulassen;

Nach diesen verschiedenen Erwägungen gebietet das große Sanhedrin jedem Israeliten des französischen Kaiserthums, des Königreichs Italien und aller andern Orte, mit den Unterthanen der Staaten, in welchen sie wohnen, wie mit ihren Mitbürgern und Brüdern zu leben, da sie Gott als Schöpfer des Himmels und der Erde anerkennen und weil es so der Buchstabe und der Geist unsers heiligen Gesetzes will.

Art. 5. Moralische Beziehungen.

Indem das große Sanhedrin bestimmen will, welches die Beziehungen sind, die das mosaische Gesetz den Hebräern gegen die Individuen der Nationen, unter welchen sie leben und welche, obschon sie eine andere Religion bekennen, Gott als Schöpfer des Himmels und der Erde anerkennen, vorschreibt;

Erklärt es, daß jedes sich zur mosaischen Religion bekennende Individuum, das nicht gegen alle Menschen, welche, abgesehen von ihrem besondern Glauben, den Ewigen anbeten, Gerechtigkeit und Wohlthätigkeit ausübt, offenbar sich gegen sein Gesetz versündigt;

Daß in Betreff der Gerechtigkeit Alles, was die heilige Schrift, als im Widerspruch mit ihr stehend, untersagt, unbe-

dingt und ohne Ansehen der Person gilt; daß der Dekalog und die geheiligten Bücher, welche die Gebote Gottes in diesem Betreff enthalten, kein besonderes Verhältniß festsetzen, und weder Ansehen, noch Stand, noch Religion bezeichnen, auf welche sie ausschließlich anwendbar seien, so daß sie den Beziehungen der Hebräer mit allen Menschen im Allgemeinen zukommen und daß jeder Israelite, der sie gegen irgend Jemand verletzt, auf gleiche Weise strafbar und tadelnswerth in den Augen des Herrn ist;

Daß diese Lehre auch von den Gesetzeslehrern gelehrt wird, welche unaufhörlich die Liebe zu Gott und seinen Geschöpfen predigen (Aboth, Kap. 6, §. 6) und ausdrücklich erklären, daß die Belohnungen des ewigen Lebens allen tugendhaften Menschen aller Nationen aufbewahrt sind (Talmud Sanhedrin K, 11); daß man in den Propheten manigfaltige Beweise findet, welche darthun, daß Israel nicht der Feind derjenigen ist, welche sich zu einer andern Religion, als die seinige, bekennen;

Daß in Betreff der Liebe Moses, wie schon berichtet worden, sie im Namen Gottes als Pflicht vorschreibt:

„Liebe deinen Nächsten, wie dich selbst, denn ich bin der Herr... Der Fremde, der in eurer Mitte wohnt, sei wie derjenige, der unter euch geboren ist; liebet ihn, wie euch selbst; denn ihr seid auch Fremdlinge in Egypten gewesen, ich bin der Ewige, euer Gott." (3. Mos. 19, 34).

David sagt: „Die Barmherzigkeit Gottes erstreckt sich über alle seine Werke" (Psalm 145, 9).

„Was fordert der Herr von euch?" sagt Micha; nichts weiter, als gerecht zu sein und Liebe." (Kap. 6, 8.)

„Unsere Gesetzeslehrer erklären, daß derjenige, welcher sich von den Leiden seines Nächsten zum Mitleid bewegen läßt, in unsern Augen angesehen wird, als sei er dem Blute Abrahams entsprossen." (Hirubin, Kap. 7).

Daß jeder Israelite gegen diejenigen, welche die Noachiden [1]) beobachten, welches auch sonst ihre Religion sei, verpflichtet ist, sie als seine Brüder zu lieben, ihre Kranken zu besuchen, ihre Todten zu bestatten, ihren Armen, gleich denen Israels, beizustehen und daß es keine Handlung der Liebe, noch ein

[1]) Dies sind die dem Noah gegebenen Gesetze.

Werk der Barmherzigkeit gibt, wovon er sich gegen sie lossagen könnte. Aus diesen in dem Buchstaben und dem Geiste der heiligen Schrift geschöpften Gründen schreibt das große Sanhedrin die gewöhnliche und beständige Ausübung der Handlungen der Gerechtigkeit und Liebe, deren Erfüllung ihnen die heiligen Bücher anempfehlen, allen Israeliten als wesentlich religiöse und mit ihrem Glauben unzertrennlich verbundene Pflichten gegen alle Menschen vor, welche Gott, den Schöpfer des Himmels und der Erde anerkennen, zu welcher Religion sie sich sonst auch bekennen mögen.

Art. 6. Bürgerliche und politische Beziehungen.

Das große Sanhedrin, durchdrungen von dem Nutzen, der aus einer rechtskräftigen Erklärung für die Israeliten erwachsen wird, welche ihre Verpflichtungen als Mitglieder des Staates, welchem sie angehören, bestimmt und festsetzt und da es Niemand in Ungewissheit darüber lassen möchte, welche Grundsätze in dieser Hinsicht die Gesetzeslehrer und angesehenen Männer Israels bekennen und ihren Glaubensgenossen in den Ländern vorschreiben, wo sie keineswegs von allen Vortheilen der bürgerlichen Gesellschaft ausgeschlossen sind, besonders denjenigen in Frankreich und im Königreich Italien, erklärt:

Daß es für jeden Israeliten, der in einem Staate geboren und auferzogen oder durch Aufenthalt oder auf andere Weise Bürger desselben wird, religiöse Pflicht ist, den genannten Staat, gemäß den Gesetzen, welche die Bedingungen darüber festsetzen, als sein Vaterland zu betrachten;

Daß diese Pflichten, welche aus der Natur der Dinge hervorgehen, und der Bestimmung der Menschen in der Gesellschaft gemäß sind, darin gerade mit dem Worte Gottes übereinstimmen;

Daniel sagte zu Darius, „daß er nur darum von der Wuth der Löwen gerettet worden, weil er auf gleiche Weise seinem Gott und seinem Könige treu gewesen wäre.“ (Kap. 6, 23)

Jeremia empfiehlt allen Hebräern, Babilon als ihr Vaterland zu betrachten: „Traget, sagt er, mit eurem ganzen Vermögen zu seinem Wohle bei.“ (Jerem. 29, 7)

Man liest in demselben Buche den Eid, den Gedaljah die Israeliten ablegen ließ: „Fürchtet euch nicht, sagt er, den Chal-

dürfen zu dienen, bleibet im Lande, seid dem Könige von Babilon getreu und ihr werdet glücklich leben." (Ebendas. K. 40, 9);

„Fürchte Gott und deinen Fürsten," sagte Salomo (Sprüche Kap. 24, 21.);

Daß demnach Alles dem Israeliten vorschreibt, vor seinem Fürsten und seinen Gesetzen die Hochachtung, Anhänglichkeit und Treue zu bezeugen, die ihm alle seine Unterthanen schuldig sind; daß Alles ihm zur Pflicht macht, seinen Vortheil nicht von dem öffentlichen Vortheil, noch sein und seiner Familie Geschick von dem Geschicke der großen Familie des Staates zu sondern; daß er über seine Unfälle sich betrüben, über seine Triumphe sich freuen und mit allen seinen Kräften zur Wohlfahrt seiner Mitbürger beitragen soll;

Demzufolge verordnet das große Sanhedrin, daß jeder in Frankreich und im Königreich Italien geborene und erzogene Israelite, der von den Gesetzen der beiden Staaten als Bürger behandelt wird, religiös verpflichtet ist, sie als sein Vaterland zu betrachten, ihnen zu dienen, sie zu vertheidigen, den Gesetzen Folge zu leisten und sich in seinem ganzen Verkehr den Bestimmungen des bürgerlichen Gesetzbuches zu fügen;

Das große Sanhedrin erklärt überdies, daß jeder zum Militärdienst berufene Israelite durch das Gesetz während der Dauer dieses Dienstes von allen religiösen Gebräuchen, die sich mit demselben nicht vertragen können, entbunden ist.

Art. 7. Nützliche Gewerbe.

Indem das große Sanhedrin die Israeliten, insbesondere diejenigen Frankreichs und des Königreichs Italien, über die Nothwendigkeit, in der sie sich befinden, und die Vortheile, die ihnen daraus erwachsen würden, wenn sie sich dem Ackerbau widmeten, sich in den Besitz von liegenden Gütern setzten, Künste und Handwerke betrieben und den Wissenschaften oblägen, die das Ausüben freier Künste ermöglichen, aufklären will, und indem es in Betracht zieht, daß, wenn seit langer Zeit die Israeliten beider Staaten sich in die Nothwendigkeit versetzt sahen, auf die mechanischen Arbeiten zum Theil und hauptsächlich auf den Ackerbau, der in der älteren Zeit ihre Lieblingsbeschäftigung gewesen, Verzicht zu leisten, diese verderbliche Vernachlässigung nur dem Wechsel ihrer Lage, der Ungewißheit,

in der sie sowohl hinsichtlich ihrer persönlichen Sicherheit, als auch hinsichtlich ihres Eigenthums schwebten, sowie den Hindernissen aller Art, welche die Verordnungen und Gesetze der Nationen der freien Entwickelung ihres Gewerbfleißes und ihrer Thätigkeit entgegensetzten, zuzuschreiben sind;

Daß diese Vernachlässigung keineswegs das Resultat ihrer Religionsgrundsätze, noch der Auslegungen, welche sowohl ihre älteren, als neueren Gesetzeslehrer darüber machen konnten; sondern sicherlich nur eine unglückliche Wirkung der Gewohnheiten ist, welche die Entziehung der freien Ausübung ihrer industriellen Fähigkeiten sie annehmen ließ;

Daß im Gegentheil aus dem Buchstaben und Geiste der mosaischen Gesetzgebung hervorgeht, daß die körperlichen Arbeiten bei den Israeliten in Ehren standen und daß es keine mechanische Kunst gibt, die ihnen namentlich untersagt ist, da die heilige Schrift sie auffordert und ihnen gebietet, sich denselben hinzugeben; daß diese Wahrheit durch das Gesetz Moses im Zusammenhange und aus mehreren besonderen Schriftstellen erwiesen wird, wie unter andern aus diesen: „Genießest du deiner Hände Werk, heil dir und wohl dir." (Psalm 128, 2.)

„Wer seinen Acker baut, wird Brods die Fülle haben; wer aber dem Müßigange nachgeht, wird Mangel leiden." (Sprüche 28, 19.)

„Bebaue fleißig dein Feld und du wirst alsdann dein Haus bauen können." (Spr. 24, 27).

„Liebe die Arbeit und hasse die Trägheit (Mischnah, Sprüche der Väter, Kap. 1);

Daß aus diesen Stellen offenbar hervorgeht, daß nicht nur kein rechtliches Gewerbe den Juden untersagt ist, sondern daß die Religion ihre Ausübung als Verdienst anrechnet und daß es in den Augen des Höchsten wohlgefällig ist, wenn Jeder sich denselben hingibt und sie, so viel an ihm liegt, zum Gegenstande seiner Beschäftigungen macht;

Daß diese Lehre von dem Talmud bestätigt wird, welcher, indem er den Müßigang als die Quelle aller Laster hält (siehe Talmud, Traktat Sota) ausdrücklich erklärt, daß der Vater, der seinem Kinde kein Gewerbe lehrt, es zum Räuberleben erziehe (siehe Kidduschin Kap. 1.). Hundert andere Stellen desselben Gesetzbuches könnte man zu diesem Behufe anführen;

Demzufolge befiehlt das große Sanhedrin, kraft der Vollmacht, mit der es bekleidet ist, allen Israeliten und besonders denjenigen Frankreichs und des Königreichs Italien, welche jetzt die bürgerlichen und politischen Rechte genießen, die geeignetsten Mittel aufzusuchen und anzuwenden, um der Jugend Liebe zur Arbeit einzuflößen und dieselbe zur Ausübung der Künste und Handwerke, sowie der freien Gewerbe hinzuleiten, weil diese lobenswerthe Beschäftigung unserer heiligen Religion gemäß, den guten Sitten förderlich und dem Vaterlande wesentlich nützlich ist, das in müßigen Menschen ohne bestimmtes Gewerbe nur gefährliche Bürger erblicken kann;

Das große Sanhedrin fordert überdies die Israeliten der beiden Staaten von Frankreich und Italien auf, sich unbewegliche Güter anzuschaffen, als ein Mittel, sich an ihr Vaterland enger anzuschließen, Beschäftigungen zu entsagen, welche die Menschen in den Augen ihrer Mitbürger verhaßt oder verächtlich machen, und alles in unsern Kräften Stehende zu thun, um ihre Achtung und ihr Wohlwollen zu erwerben.

Art. 8. Darleihen unter Israeliten.

Das große Sanhedrin, von den Mißständen durchdrungen, welche mit den, dem 21. Verse des 23. Kapitels des 5. Buchs Mose und anderen aus der heiligen Schrift über denselben Gegenstand gegebenen irrigen Auslegungen verbunden sind, und da es die Zweifel über die Reinheit unserer religiösen Moral in Bezug auf Darleihen, welche diese Auslegungen aufkommen ließen, verscheuchen möchte, erklärt:

Daß das Wort „Neschech", das man mit „Wucher" übersetzt hat, schlecht ausgelegt worden ist; daß es in der hebräischen Sprache nur einen gewissen Zins und nicht einen Wucherzins ausdrückt; daß wir unter dem französischen Ausdrucke »usure« (Wucher) nur einen Zins über dem gesetzlichen Zinse, da, wo das Gesetz einen Zinsfuß festgesetzt hat, verstehen können; daß aus dem einzigen Grunde, weil das mosaische Gesetz diesen Zinsfuß nicht festgesetzt hat, man nicht behaupten kann, daß das hebräische Wort „Neschech" einen unrechtmäßigen Zins bedeute; daß auch, um annehmen zu können, daß dieses Wort dieselbe Bedeutung, wie „Wucher" habe, ein anderes vorhanden sein müßte, welches „rechtmäßiger Zins" bedeute;

daß, da dieses Wort nicht vorhanden ist, nothwendig erfolgt, daß der hebräische Ausdruck „Neschech" keineswegs „Wucher" bedeuten kann;

Daß das göttliche Gesetz, indem es einem Hebräer untersagte, einem andern Hebräer ein Darleihen auf Zinsen zu geben, zum Zwecke hatte, die Bande der Bruderliebe unter ihnen enger zu knüpfen, ihnen gegenseitiges Wohlwollen vorzuschreiben und sie zu bewegen, sich einander auf uneigennützige Weise beizustehen;

Daß man demnach das Verbot des göttlichen Gesetzgebers nur als ein Gesetz der Wohlthätigkeit und brüderlichen Liebe betrachten muß;

Daß das göttliche Gesetz und dessen Ausleger, je nach dem verschiedenen Gebrauche, den man vom Gelde machte, den Zins gestattet oder verboten haben. Dient es dazu, eine Familie zu unterstützen, so ist der Zins verboten; dient es dazu, um eine Handelsspekulation zu unternehmen, welche die Kapitalien des Darleihers Gefahr laufen läßt, so ist der Zins erlaubt, wenn er gesetzmäßig ist und man ihn als eine gerechte Entschädigung ansehen kann. Leihe dem Armen, sagt Moses. Hier ist der Zoll der Dankbarkeit, der Gedanke, in den Augen des Ewigen wohlgefällig zu sein, das einzige Interesse; der Lohn des geleisteten Dienstes in der Befriedigung, die das Bewußtsein einer guten That gewährt. Nicht so verhält es sich mit demjenigen, welcher zu seinem Handelsgebrauche Kapitalien benützt, da ist es dem Darleiher erlaubt, an dem Gewinne des Entlehners Antheil zu nehmen.

Demzufolge erklärt, bestimmt und verordnet das große Sanhedrin allen Israeliten und besonders denen Frankreichs und des Königreichs Italien als religiöse Pflicht, keinen Zins von ihren Glaubensgenossen zu verlangen, jedesmal, wenn es sich darum handelt, den Familienvater in der Noth durch ein dienstwilliges Darleihen zu unterstützen;

Verordnet außerdem, daß der rechtmäßige Gewinn des Darleihers unter Glaubensgenossen nur bei Handelsspekulationen, die den Darleiher Gefahr laufen lassen, oder da, wo es sich um keinen Gelderwerb handelt, nach dem vom Staatsgesetze festgesetzten Zinsfuße gestattet ist.

Art. 9. Darleihen zwiſchen Israeliten und Nichtisraeliten.

Indem das große Sanhedrin den Irrthum verſcheuchen möchte, der den Israeliten die Befugniß zuſchreibt, mit denen, welche nicht ihres Glaubens ſind, Wucher zu treiben, als ſei ihnen dieſelbe von ihrer Religion ſelbſt zugelaſſen und von ihren talmudiſchen Geſetzeslehrern beſtätigt worden, und indem es in Erwägung zieht, daß dieſe Beſchuldigung in verſchiedenen Zeiten und in verſchiedenen Ländern eine der Urſachen der Vorurtheile geweſen iſt, die ſich gegen ſie erhoben, und da es dadurch, daß es den Sinn des geheiligten Textes über dieſen Gegenſtand beſtimmt, künftig jedem falſchen Urtheil darüber vorbeugen möchte, ſo erklärt es:

Daß der Text, welcher das Darleihen auf Zinſen gegen den Fremden geſtattet, nur von den fremden Nationen verſtanden werden kann und darf, mit welchen man Handel trieb und welche ſelbſt den Israeliten liehen, da dieſe Befugniß auf dem natürlichen Prinzipe der Gegenſeitigkeit beruht;

Daß das Wort „Nochri“ nur auf die Individuen der fremden Nationen und nicht auf Mitbürger, welche wir als unſere Brüder betrachten, anwendbar iſt;

Daß ſelbſt in Betreff der fremden Nationen die heilige Schrift, indem ſie geſtattet, Zins von ihnen zu nehmen, von keinem übermäßigen und für den, der ihn entrichtet, verderblichen Gewinn reden will, weil ſie uns anderswo erklärt, daß jede Ungerechtigkeit ein Gräuel in den Augen des Herrn iſt.

Zufolge dieſer Grundſätze und damit in Zukunft kein Hebräer ſich auf die Unwiſſenheit ſeiner religiöſen Pflichten in Betreff des Darleihens auf Zinſen gegen ſeine Landsleute ohne Unterſchied der Religion, berufen kann, erklärt das große Sanhedrin, kraft der Vollmacht, mit der es bekleidet iſt, allen Israeliten und beſonders denjenigen Frankreichs und des Königreichs Italien, daß die durch gegenwärtigen Beſchluß vorgeſchriebenen Beſtimmungen über das dienſtwillige und zinsbare Darleihen zwiſchen Hebräer und Hebräer, ſowie die durch den Text der heiligen Schrift über dieſen Gegenſtand erwähnten Grundſätze und Vorſchriften, ſich ſowohl auf unſere Landsleute, ohne Unterſchied der Religion, als auch auf unſere Glaubensgenoſſen beziehen;

Gebietet Allen als religiöse Vorschrift und besonders denen Frankreichs und des Königreichs Italien, in Zukunft in Sachen des Darleihens keinen Unterschied zwischen Mitbürger und Glaubensgenossen zu machen, ganz den vorhergehenden Bestimmungen gemäß;

Erklärt überdieß, daß Jeder, welcher gegenwärtige Verordnung übertritt, eine religiöse Pflicht verletzt und offenbar gegen das göttliche Gesetz sich vergeht;

Erklärt endlich, daß jeder Wucher ohne Unterschied nicht allein zwischen Hebräer und Hebräer und zwischen Hebräer und dem Mitbürger einer andern Religion, sondern auch gegen die Fremden aller Nationen verboten ist, indem es diesen Gebrauch als eine Ungerechtigkeit, die in den Augen des Herrn ein Gräuel ist, betrachtet;

Ebenso gebietet das große Sanhedrin allen Rabbinern, in ihren Predigten und ihren Unterweisungen bei ihren Glaubensgenossen nichts zu unterlassen, um ihrem Geiste die in gegenwärtigem Beschlusse enthaltenen Grundsätze einzuprägen.

Mit dem Originaltexte gleichlautend.

Die Mitglieder
des in Paris tagenden Centralkonsistoriums:

David Sinzheim, Präsident;
Ritter v. Kalogna, Oberrabbiner;
Emmanuel Deutz, Oberrabbiner;
Jakob Lazare;
Aaron Schmoll;
M. Sulzbertus, Sekretär.

Inhaltsverzeichniß.

	Seite
Vorrede des Ueberſetzers	3
Einleitung	7
Von der mündlichen Ueberlieferung	14
Abfaſſung der Miſchnah	25
Von der Abfaſſung des Talmuds	27
Weſentliche Eintheilung des Talmuds	29
Der Halachiſche Theil	30
Agadiſcher Theil	31
Von dem geſetzlichen Anſehen der Agada	22
Ueber die vorgeblichen Ungereimtheiten, Albernheiten u. ſ. w., welche ſich im Talmud finden ſollen	33
Prüfung der Meinungen der Talmudiſten über die Agadoth	35
Fortſetzung der Prüfung der Meinung der Talmudiſten über die Agada; die eſoteriſche Lehre der Israeliten	39
Würdigung der Agada durch die Rabbiner nach dem Talmud	52
Würdigung der Agada von nichtisraelitiſchen Gelehrten	57
Von der Gründlichkeit und dem Umfang der Wiſſenſchaft der Verfaſſer des Talmuds	51
Die Moral nach dem Talmud	77
Einige Grundſätze der talmudiſchen Moral	83
Die Schriftauslegung der Juden	116
Schluß	134
Anhang. Lehrbeſchlüſſe des großen Sanhedrin	137

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

WIDENER

SEP - 2 1989

CANCELLED

WIDENER

BOOK DUE

FEB 16 1991

CANCELLED

FEB 16 1991